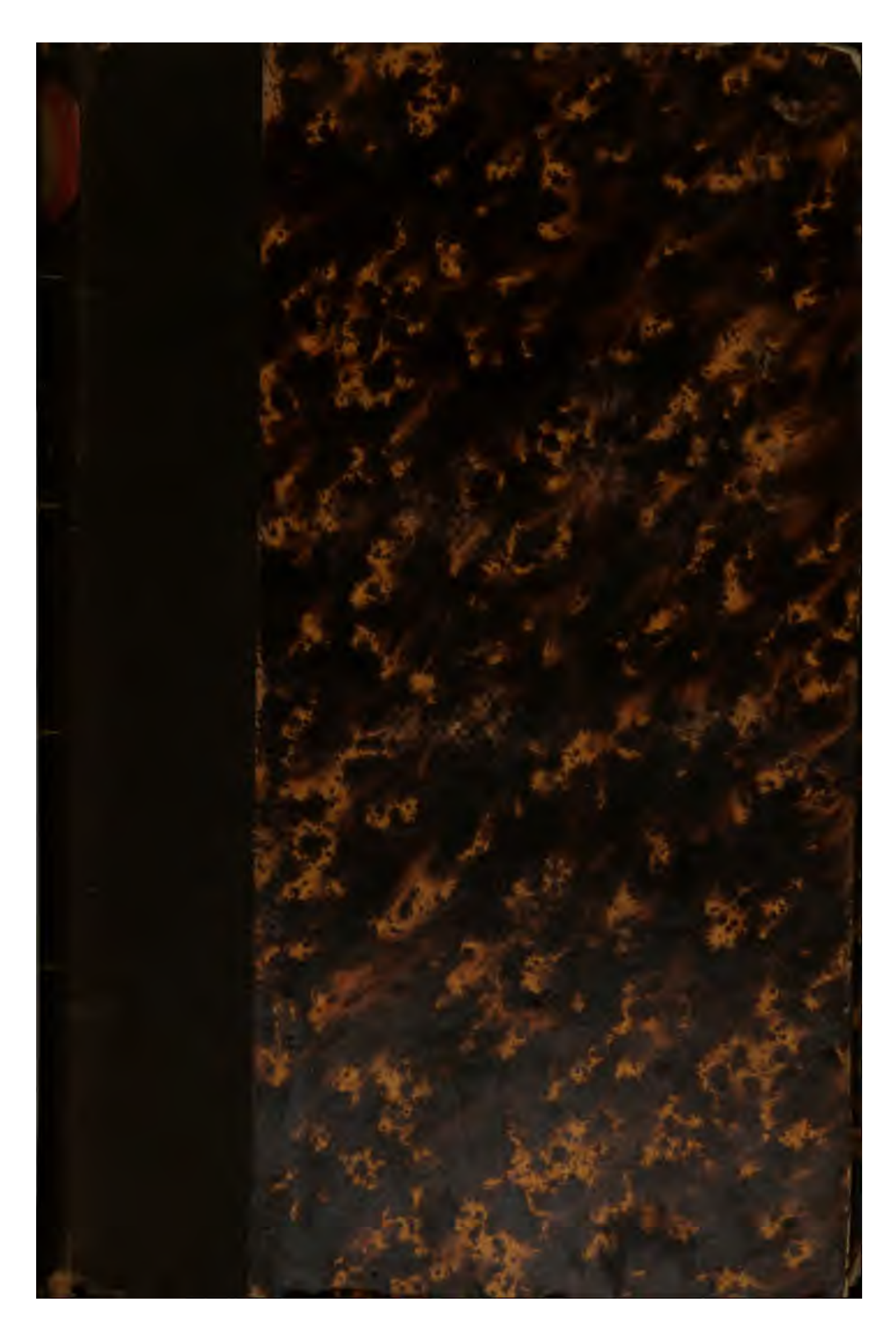
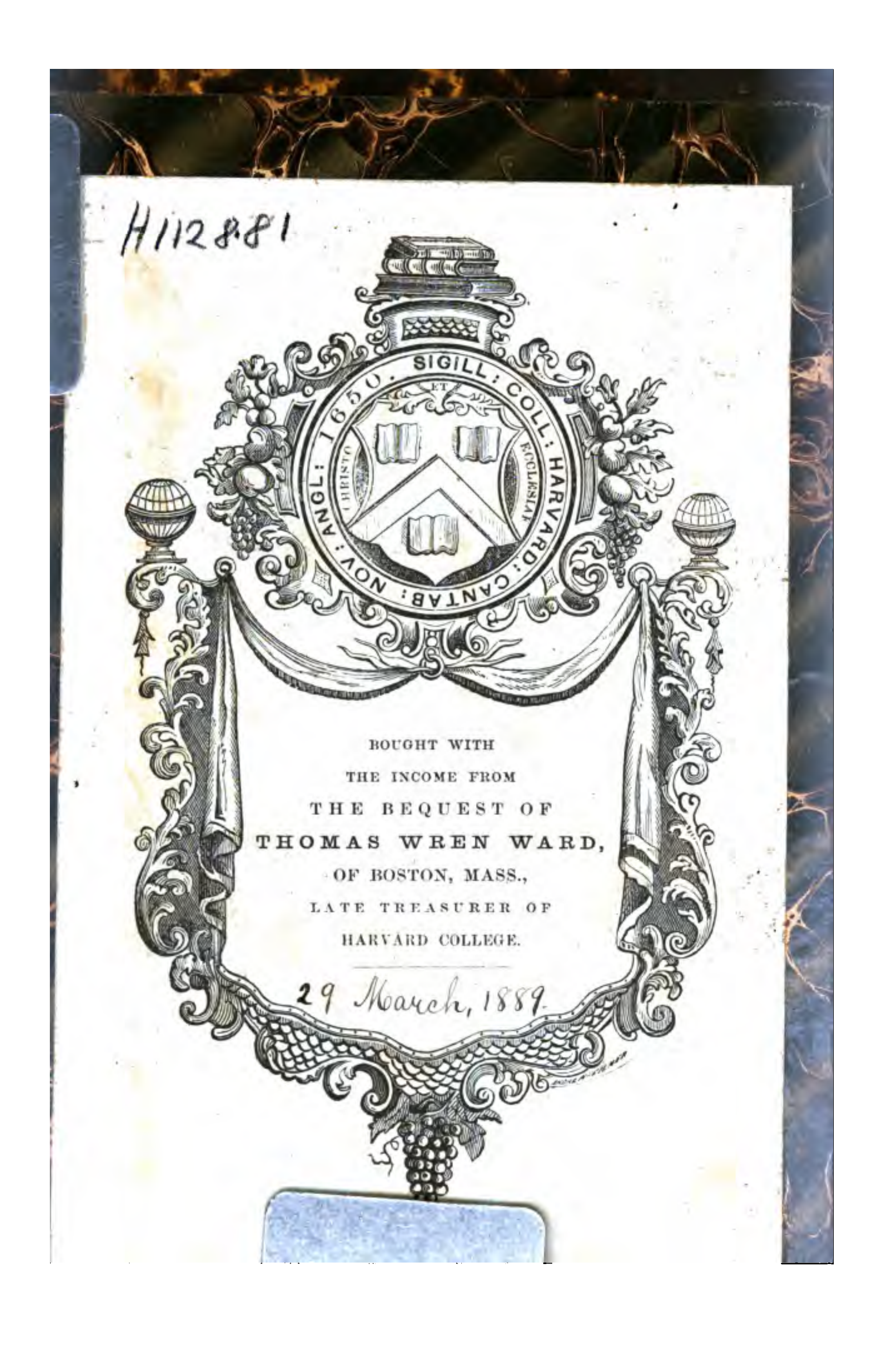
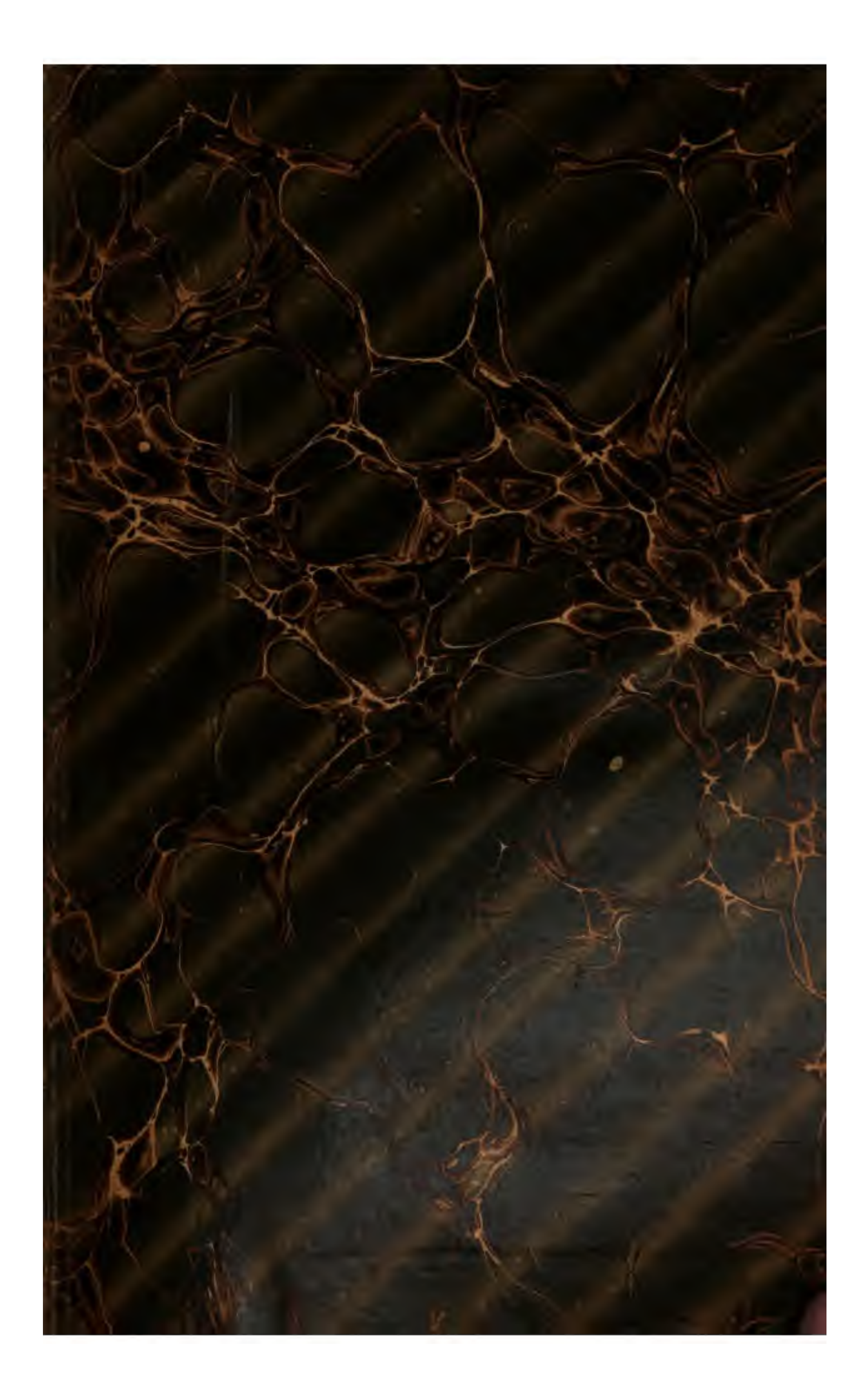




SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



SCÈNES MÉMORABLES

DE

L'HISTOIRE DES TEMPS MODERNES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

Adam

A. VULLIET

SCÈNES MÉMORABLES

DE

L'HISTOIRE DES TEMPS MODERNES



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1881

AVANT-PROPOS

L'histoire n'intéresse que par les détails : les abrégés sont nécessairement plus ou moins secs, froids, incolores. D'un autre côté, les ouvrages développés sont longs, coûteux, et le temps manque pour les lire. Ne pourrait-on pas tout concilier, jusqu'à un certain point, en laissant aux abrégés le soin de nous donner la suite générale des faits et en décrivant en détail les grands événements qui caractérisent un personnage ou une époque et qui en laisseront la physionomie durable dans la mémoire des lecteurs ? C'est ce que l'auteur de ces lignes a voulu tenter. A-t-il réussi ? Le public en décidera après avoir pris connaissance de ce travail, au sujet duquel nous nous permettrons seulement quelques éclaircissements.

Nous avons d'abord voulu mettre en lumière une portion de l'histoire que nos manuels laissent beaucoup trop dans l'ombre, savoir la redoutable puissance du monde ottoman au début de l'ère moderne, cette terreur du Turc

qui joue un si grand rôle dans les conversations de Luther, et qui fut cause que l'électeur de Saxe, se sentant hors d'état d'arrêter l'invasion musulmane en Hongrie et en Allemagne, refusa la couronne impériale pour lui-même et la fit donner à Charles-Quint. Les *fautes et malheurs du prince Djem* nous peignent la civilisation demi-barbare des vainqueurs de Constantinople, en même temps qu'ils nous dévoilent l'horrible perfidie de certains hauts dignitaires de l'Eglise de ce temps-là. — La *captivité de l'illustre Cervantes*, en Algérie, nous fait toucher du doigt les horreurs de la traite des blancs qui désolait alors toutes les côtes de la Méditerranée occidentale. — *L'histoire des frères Barberousse*, deux pirates maîtres d'Alger et de Tunis et qui traitaient d'égal à égal soit avec le sultan, soit avec Charles-Quint, nous montre l'état de faiblesse où était alors l'Europe par rapport à ses mortels ennemis. — Enfin, l'histoire de *Soliman le Magnifique*, en mettant en contraste les brillantes victoires extérieures et les amers chagrins domestiques du plus puissant des monarques musulmans, nous aide à comprendre quelques-unes des misères incurables qui ont amené la décadence si rapide de l'empire turc.

Passant ensuite à l'Allemagne, nous cherchons d'abord à faire connaître, sous un côté pittoresque, l'empereur *Maximilien Ier, le grand chasseur;* puis nous arrivons à l'histoire navrante de son infortunée petite-fille, dite *Jeanne la Folle*, affreux drame domestique, devant lequel le sentiment demeure confondu et révolté. — La splendide scène de *Luther devant la diète de Worms* ne pouvait être passée sous silence, bien qu'elle soit connue de chacun. — Les épisodes de *Charles-Quint, joué par Maurice de Saxe* et contraint à signer la paix de religion ; du *sac de Rome*

par les armées impériales; des *folies et excès sanglants de l'anabaptisme à Munster;* des *évasions et délivrances merveilleuses du réformateur italien Curione*, servent à caractériser l'infinie variété de la vie générale dans ce XVIe siècle si original, si dramatique, si riche en contrastes et en événements imprévus et saisissants.

L'affreuse tyrannie et les *massacres du roi de Danemark, Christian II,* puis les *extraordinaires aventures et l'héroïsme de Gustave Wasa* nous initient à la vie politique et aux mœurs originales des peuples du Nord.

Enfin les tragiques destinées d'*Anna Boleyn*, de *Jane Gray*, de *Marie Stuart;* la glorieuse résistance d'Elisabeth et de l'Angleterre contre l'*invincible Armada;* la *conspiration des poudres* au temps de Jaques Ier; *les fastueuses folies de Buckingham*, le favori de Charles Ier; les *aventures romanesques et les périls de la fuite de Charles II*, nous font envisager sous un jour plus complet et plus saisissant la vie et les mœurs de l'Angleterre à cette époque mémorable, en même temps que ces récits nous intéressent à la biographie de quelques-unes des principales illustrations de ce temps.

I

FAUTES ET MALHEURS

du prince Djem, fils de Mahomet II.

Mahomet II, le farouche conquérant de Constantinople et de la Grèce, avait laissé en mourant deux fils : *Bayézid* (que nous appelons *Bajazet*), gouverneur d'Amasie, au bord de la mer Noire, et *Djem* ou *Djim* (le Majestueux), plus connu dans l'Occident sous le nom de *Zizim*, alors âgé de dix-huit ans, gouverneur de la Caramanie et habitant Konieh, l'ancienne Iconium.

La mère des deux princes était la sultane Soulkadr, fille de Souleïmanbeg, souverain ou plutôt chef turcoman. Le soupçonneux Mahomet tenait Bayézid et Djem éloignés de la capitale de l'empire, de peur qu'ils ne conspirassent contre son pouvoir ; et il avait en outre la précaution de garder comme otages dans son sérail Korkud, fils de Bayézid, et Ogouz, fils de Djem, deux enfants en bas âge.

Djem avait débuté dans la vie politique par les fonctions de gouverneur de Kastamouni, ville d'Anatolie. Très jeune encore, il avait fait preuve d'une précocité extraordinaire. « Ce fut dans cette ville, qui a vu naître un grand nombre de poètes, dit l'historien allemand de Hammer, que se développèrent ses dispositions pour la poésie. Sa première œuvre fut la traduction d'un poème romantique persan : *Korschid et Djemschid*, c'est-à-dire le Soleil et Djemschid, qu'il dédia à son père. Bientôt il composa lui-même des *Ghazels*, sortes de poésies turques. »

Arrivé en Caramanie, Djem, sans cesser de cultiver la poésie, se livra assidûment à la gymnastique. Il devint surtout habile à la lutte, exercice dans lequel les habitants de la Cilicie excellaient déjà du temps des sultans seljoucides. Le jeune prince augmenta de quelques livres le poids de la massue conservée à Konieh et dont s'était servi Alaeddin le Grand, un des Vieux de la montagne, qui avait la réputation d'un fort lutteur. La facilité avec laquelle il maniait cette arme lui valut le titre de premier *pehliwan* ou premier lutteur de son époque. Sous le gouvernement d'un prince de ce caractère, les remuantes populations de la Caramanie se sentaient tenues en respect et étaient disposées à subir plus docilement le joug.

Mahomet II n'eut pas plutôt fermé les yeux que le grand vizir, favorable à Djem, lui dépêcha un message secret, pendant que, par mesure de précaution, il éloignait les janissaires de Constantinople; mais la nouvelle du décès ayant été ébruitée, les janissaires

s'insurgèrent, rentrèrent de vive force dans la capitale et proclamèrent empereur des Ottomans, en l'absence de Bajazet, qu'on croyait parti pour la Mecque, *Korkud*, le jeune fils de ce prince. Mais Bajazet, qui n'avait point encore quitté Amasie, se hâta d'accourir à Constantinople et de prendre possession du trône impérial.

A peine y était-il assis que Djem s'avança à la tête de ses belliqueux et fiers Caramans, défit les janissaires dans un combat sous les murs de Brousse, choisit cette ville pour sa capitale, y fit battre monnaie à son coin et dire la prière en son nom. Cette espèce de règne n'eut que dix-huit jours de durée.

Bajazet ayant mandé en toute hâte le meilleur général de l'empire, l'Albanais Achmet-Ghéduc (Acomat), qui guerroyait en ce moment sur les frontières de l'Italie, ne tarda pas à marcher avec des forces considérables contre le sultan de Brousse. Djem alors envoya à son frère une ambassade dont faisait partie la vieille sultane Seldjouck-Hatoun, grand'tante des deux compétiteurs, et qui aurait désiré les réconcilier et empêcher entre eux une guerre criminelle. Il réclamait pour son lot la souveraineté pleine et entière des provinces asiatiques. Ses propositions furent repoussées avec dédain, et Bajazet répondit à la sultane par cette citation de Saad-Eddin : « Il n'y a pas de parenté entre les rois. »

La querelle dut donc être vidée par les armes. Bajazet parvint à corrompre Yacoub, grand chambellan de Djem, qui s'engagea à empêcher ce prince d'opérer

sa retraite en Caramanie avec son armée et qui y réussit pleinement. En outre, Djem, soldat intrépide, mais médiocre tacticien, commit l'imprudence de diviser ses forces en deux corps d'armée et d'en détacher un sur Nicée. Enfin, dans la bataille qui eut lieu dans les plaines où coule le Jeni-Tschehir, le 20 juin 1481, l'arrivée inopinée d'Achmet et de ses janissaires et la défection du misérable Yacoub décidèrent de la victoire. L'armée de Djem, composée de Caramans, de Turcomans, de Torghouds, de Warsaks, fut mise en pleine déroute.

Alors commença la longue série des pérégrinations, des aventures, des déceptions sans nombre, des malheurs inouïs, des tentatives infructueuses, des constants revers de ce célèbre prétendant, bien plus intéressant par ses infortunes, en partie imméritées, que par la justice très contestable de sa cause, ou par le caractère qu'il manifesta. Le principal mobile de sa conduite était l'ambition effrénée qui le dévorait; mais il croyait, ou du moins voulait faire croire, que le bon droit était de son côté, car il était le premier fils qui fût né à Mahomet depuis que celui-ci était monté sur le trône, tandis que la naissance de Bajazet avait précédé l'avènement de son père.

Djem, vaincu, dut son salut à une fuite tellement rapide que, le soir même de sa défaite, il atteignit, avec une poignée de cavaliers, le défilé d'Erméni dans les gorges sauvages du Taurus. Là, pour comble d'infortune, une bande de Turcomans pillards le dépouilla

complètement du peu de bagage qu'il avait pu emporter dans sa fuite. Laissé presque nu, il fut obligé d'endosser le kepenek (sorte de burnous) de Sinanbeg, son chancelier, habit moins riche que le sien, et dédaigné à cause de cela par les brigands. Poursuivant néanmoins sa course précipitée à travers un pays très âpre, il atteignit Ouyoudjik, où il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour panser une plaie qu'il avait à la cuisse et qui provenait d'un coup de pied de cheval.

Malgré la fatigue et la souffrance, il courut ainsi toute la nuit, suivi de près par la cavalerie de son frère, et arriva à Ekischehr, où il trouva sa mère et son harem. Après une halte de trois jours, durant laquelle il fut rejoint par quelques fuyards, Djem prit le chemin de la Syrie, qui relevait du soudan d'Egypte, et dont les principaux gouverneurs, à Tarsous, à Damas, lui firent le plus chaud accueil.

De cette dernière ville, où il séjourna sept semaines, le prince se rendit à Jérusalem, visita le temple, ou plutôt la mosquée d'Omar, qui en occupe encore l'emplacement, et arriva enfin au Caire, où il fit son entrée au milieu d'un immense concours de musulmans : la cour du soudan elle-même vint à sa rencontre et le conduisit en grande pompe au palais du diwidar ou grand-vizir. Le lendemain, il fut reçu par Kaïtbaï, le sultan d'Egypte, qui le reçut comme un fils, l'embrassa, lui serra affectueusement les mains et lui assigna pour demeure un de ses palais. Toutefois le prudent souverain, ne voulant pas courir les chances

d'une guerre avec Bajazet, conseilla à Djem de tenter encore les moyens de conciliation, et se chargea de transmettre au sultan de Constantinople des propositions d'accommodement.

A certains égards, les dispositions manifestées par Bajazet à la suite de sa victoire autorisaient à attendre de lui une certaine modération. Lorsque, en poursuivant son frère après la bataille, il arriva au défilé d'Erméni, il vit se présenter à lui des envoyés des Turcomans qui avaient attaqué et pillé Djem. Ces gens demandaient à être affranchis d'impôts en récompense de leur action méritoire. Le sultan répondit d'une manière favorable et fit dire aux chefs de la bande qu'ils eussent à se présenter pour recevoir leur salaire. Ceux-ci vinrent, furent saisis aussitôt, mis en croix, et Bajazet prononça ces paroles : « Ainsi doivent être récompensés des esclaves qui, de leur propre chef, s'immiscent dans les affaires des sultans ! »

Djem resta quatre mois au Caire, puis, en attendant l'issue des négociations entamées avec son frère, il fit, en fervent musulman qu'il était, le pèlerinage des saintes villes de la Mecque et de Médine. Ce voyage dura deux mois. Bientôt on apprit que les propositions d'accommodement transmises à Bajazet par Kaïtbaï avaient complètement échoué, et, à la sollicitation de plusieurs émirs, Djem se décida à tenter une seconde fois le sort des armes. Détail singulier : avant d'en venir aux mains, les deux frères ennemis qui, comme leur père, se piquaient de littérature, échangèrent une

curieuse correspondance en vers persans. Bajazet écrivit à Djem :

« Prince, puisque tu as la gloire d'avoir rempli le devoir sacré de l'hag (pèlerinage de la Mecque), comment peux-tu convoiter si ardemment un royaume terrestre? Les décrets éternels m'ont accordé l'empire; soumets-toi donc aux volontés du ciel! »

Djem répondit par un distique qu'on peut traduire ainsi :

« Tandis que tu ne connais que le bonheur et les plaisirs, et que tu vis couché mollement sur un lit de roses, pourquoi faut-il que le malheureux Djem ignore tous les charmes de la vie et n'ait qu'un faisceau d'épines pour reposer sa tête? ».

Grâce aux secours de Kazim, prince de Caramanie, et peut-être aussi à ceux du soudan, qui, désirant recouvrer les provinces que les Turcs lui avaient enlevées, comptait sur l'accomplissement des belles promesses de Djem, celui-ci eut bientôt une nouvelle armée et la conduisit du côté de Konieh ou d'Angora. Mais le vieux général de Bajazet, Achmet-Ghéduc, eut une seconde fois la victoire sur les troupes de Djem, trop inférieures en nombre et mal commandées, et le malheureux prétendant dut se remettre à fuir à travers les défilés de la Cilicie.

Bajazet, qui désirait extrêmement s'emparer par ruse de la personne de son frère, essaya de l'amuser par des promesses trompeuses. Il lui dépêcha son segbanbaschi (général des janissaires) et lui offrit une province avec une pension de 200 000 écus d'or. Djem

lui fit transmettre cette laconique réponse : « Ce n'est pas de l'argent que je demande, c'est l'empire. » Et Bajazet lui répliqua aussitôt : « La fiancée de l'empire ne saurait être partagée entre deux rivaux. Je t'adjure de ne plus souiller les pieds de ton cheval et les bords de ton manteau du sang innocent des musulmans et de jouir en paix de tes revenus à Jérusalem. »

Djem ayant repoussé avec hauteur ces conseils, qui lui semblaient insultants, Herseck-Pacha s'avança contre lui à la tête de la cavalerie asiatique, et le prétendant tint conseil avec Kazim et les autres compagnons de sa mauvaise fortune pour savoir ce qu'il y avait à faire dans une si grave situation. On ne l'engagea ni à se retirer en Perse, ni à se réfugier en Arabie, mais on le pressa d'aller en Europe pour soulever les provinces occidentales de l'empire ottoman, à l'exemple du fils de Bajazet Ier. En désespoir de cause, Djem s'arrêta à ce dernier parti, le pire de tous ceux qu'il pouvait prendre, et il dépêcha immédiatement un de ses familiers, Souleïman, Franc de naissance, à *Pierre d'Aubusson*, grand-maître des chevaliers de Rhodes, avec des présents pour lui demander un asile momentané et les moyens de se rendre dans les provinces européennes de la Turquie.

Les chevaliers de Rhodes, dans leurs premiers rapports avec Djem, n'épargnèrent ni les protestations d'amitié ni les honneurs. On lui fit faire une entrée solennelle; on le logea en véritable souverain. Djem s'imaginait déjà que les chevaliers l'aideraient à conquérir l'empire; mais ceux-ci, en réalité, ne songeaient

qu'à se servir de sa personne comme d'un gage et à en tirer parti contre le sultan. En effet, la fuite de Djem et son séjour à Rhodes alarmaient vivement Bajazet, qui chargea, dit-on, quelques émissaires secrets d'assassiner le réfugié; mais la vigilance intéressée des chevaliers fit échouer ces tentatives criminelles.

Bajazet comprit qu'il fallait traiter avec l'ordre; des négociations furent entamées, et, par une duplicité unique, en même temps que le grand-maître, Pierre d'Aubusson, signait un pacte secret avec le sultan, il en proposait un autre, également secret, à Djem, en vue de l'éventualité de son avènement au trône. Le prétendant s'engageait à ouvrir aux navires de l'ordre tous les ports de la Turquie, à rendre la liberté, sans rançon, chaque année, à trois cents captifs chrétiens, et à payer 150 000 ducats pour défrayer les chevaliers des dépenses faites à son occasion.

Une fois en possession de ces deux traités, le grand-maître ne songea plus qu'à mettre en lieu sûr son hôte, devenu son prisonnier. Il lui représenta qu'il courait trop de dangers à Rhodes et le pressa de se laisser conduire dans quelqu'une des *commanderies* (terres seigneuriales) de l'ordre en Europe, où il serait en sûreté jusqu'au moment où l'occasion de le servir viendrait à se présenter.

Djem, ignorant l'astuce profonde de d'Aubusson et les calculs d'une politique égoïste et cruelle, s'embarqua pour la France avec une trentaine de compagnons, sous la garde du chevalier Gui de Blanchefort, neveu du grand-maître. Il débarqua à Nice. Là il demanda

avec instance à poursuivre sa route vers la Hongrie (où il s'imaginait qu'on le conduisait), pour pouvoir de là lancer un appel à ses partisans et pénétrer au cœur de la Turquie d'Europe.

On lui répondit qu'il fallait obtenir l'agrément du roi de France, Louis XI, en sa qualité de tuteur du jeune duc de Savoie, dont il devait traverser les Etats. Il lui envoya donc un émissaire qui fut, au bout de deux jours de marche, arrêté, propablement par ordre des chevaliers, emprisonné et gardé à vue. Au reste, Louis XI avait déjà été prévenu par d'Aubusson de l'arrivée du prétendant. Djem, qui ne se doutait de rien, attendit pendant quatre mois, consacrant ses loisirs à la poésie. On cite de lui, par exemple, un distique qui peut se traduire assez exactement par ces vers :

Nice délicieuse, ô séjour tout charmant!
On te quitte à regret; peut-on faire autrement?

Dans le même temps, Bajazet envoya une ambassade au roi de France; s'il faut en croire l'historien Commines, elle avait pour mission de réclamer Djem, et d'offrir en retour au dévot monarque le rachat d'un certain nombre de religieux et une forte somme d'argent. Louis XI refusa néanmoins de recevoir ces envoyés, à qui il ne fut pas permis d'aller plus loin que Riez, en Provence.

Sur ces entrefaites, la peste s'étant déclarée à Nice, les chevaliers de Rhodes saisirent ce prétexte pour emmener Djem, par Exiles et les Alpes piémontaises, à Rumilly, en Savoie, où il y avait une commanderie

de l'ordre. Le proscrit comptait parmi ses compagnons d'infortune deux amis sûrs, intelligents et hardis, d'un dévouement à toute épreuve : Achmet et Mustapha. Ces chevaliers lui persuadèrent de leur confier une mission auprès de Matthias Corvin, roi de Hongrie, sur la coopération duquel le prétendant comptait pour la réalisation de ses plans contre Bajazet. Les deux Ottomans partirent déguisés, mais on n'entendit plus jamais parler d'eux. Furent-ils assassinés ou retenus en prison? C'est ce que nul n'a pu savoir.

Cette perte mit le comble au chagrin de Djem et ne lui laissa aucun doute sur la perfidie de ses gardiens. Il essaya d'inspirer quelque sympathie au jeune duc de Savoie, Charles II, qui, âgé de quinze ans, revenait alors de la cour de son oncle, à Paris. Malheureux lui-même, Charles prit intérêt aux infortunes du prétendant et commença par échanger avec lui de riches présents. Saad-Eddin va jusqu'à dire que le compatissant duc chercha les moyens de remettre son hôte en liberté ; mais les chevaliers, s'en étant aperçus, enlevèrent brusquement Djem. (26 juin 1483.) Sous la conduite du grand-prieur de Saint-Gilles, la Rochechinard, ils lui firent descendre l'Isère et l'enfermèrent dans le château de la Rochechinard, en Royans, inexpugnable repaire féodal, aujourd'hui en ruine, défendu par des bois, des rochers, des précipices. De plus, on renvoya à Rhodes presque toute la suite du prince.

Djem passa deux mois d'été à la Rochechinard. On lui procura là toutes sortes de distractions ; on lui fit

visiter tous les châtelains des environs, et l'on prétend, mais sans aucune vraisemblance, qu'il aurait inspiré une vive passion à la fille du haut et puissant baron de Sassenage. Mais Djem était une sorte de colosse olivâtre, d'un appétit formidable et assez laid; d'ailleurs son vif attachement pour l'islamisme l'eût détourné absolument de toute idée d'abjuration et par conséquent de mariage. Toutes les aventures romanesques qu'on lui attribue pendant sa captivité ne paraissent donc avoir eu aucun fondement.

Ce qui est certain, c'est que Djem habitait la tour de Rochechinard depuis deux mois, quand il en fut brusquement arraché pour être conduit en Auvergne. La raison de ce départ précipité fut que le duc Charles de Savoie, délivré de la tutelle despotique de Louis XI, semblait vouloir prêter les mains à l'évasion du prisonnier et l'aider à gagner la Hongrie.

Le moment est venu de faire connaître les stipulations mystérieuses qui faisaient agir les chevaliers de Rhodes. Bajazet s'était engagé à leur payer une somme annuelle de 45 000 ducats (le ducat valait de 11 à 12 fr.) pour qu'ils gardassent étroitement le proscrit et répondissent de sa personne. Djem, aux termes de cet engagement réciproque, ne pouvait être livré à aucun des souverains de l'Europe, qui auraient pu être désireux de s'emparer de lui comme d'un instrument précieux. A ces conditions, des clauses très favorables aux chevaliers avaient été consenties par le sultan.

Pierre d'Aubusson, qui n'était pas satisfait des 45 000 ducats de Bajazet, s'en fit donner 20 000 par la

femme et la mère de son prisonnier, pour les frais de voyage du prince, plus 20 000 florins par le soudan d'Egypte et 10 000 par le pape Innocent VIII et par le roi de Hongrie pour fournir à Djem les moyens de retourner en Turquie. Cela faisait un total rond de 95 000 ducats.

S'il faut en croire les écrivains turcs, d'Aubusson aurait fait usage, dans ses négociations avec la femme et la mère de Djem, de blancs-seings qu'il s'était procurés en corrompant le garde des sceaux du prince. C'est aussi par ce moyen qu'il avait adressé aux souverains de l'Europe de fausses missives destinées à prouver que le frère de Bajazet n'était point prisonnier, mais qu'il restait volontairement entre les mains du grand-maître.

Djem fut conduit, à travers le Velay et l'Auvergne, dans la commanderie de Bourganeuf (Creuse). Il y fut détenu deux années entières, et se consola, dit-on, en composant le récit en vers de sa captivité. Ce qui est plus certain, c'est que le chagrin le fit tomber dans une véritable atonie, et que pendant un certain temps on dut craindre pour la conservation de ses jours. L'Europe, à la fin, s'émut de cette grande et persistante infortune, et, en vue de favoriser la nouvelle croisade préméditée alors contre les Turcs, le pape réclama qu'on lui confiât la garde d'un prisonnier aussi important. Les chevaliers n'osèrent refuser la demande du chef de l'Eglise, et, le 13 mars 1489, l'infortuné Djem fut reçu à Rome en audience solennelle et d'abord comblé de prévenances et d'honneurs. On

fut cependant un peu refroidi à son égard en voyant qu'il ne se prêterait nullement aux projets de croisade; toutefois, durant les trois années qui suivirent, il fut très convenablement traité par Innocent VIII.

Mais les choses changèrent de face lorsque ce pontife eut fait place à *Alexandre VI*, de l'odieuse famille des Borgia, misérable prêtre qui cumulait tous les vices et pratiquait tous les crimes. Borgia, dont la cupidité était insatiable, ne manqua pas de trafiquer de la garde du captif, et offrit à Bajazet de retenir indéfiniment son frère en prison, moyennant une rente de 40 000 ducats par an. Mais le jeune roi de France, *Charles VIII*, qui venait conquérir Naples à la tête d'une puissante armée, croyant avoir besoin du frère de Bajazet pour la réalisation de ses projets de conquête en Orient, contraignit le pape à lui céder son prisonnier, déjà tellement découragé, abattu, languissant, qu'il semblait indifférent à tout ce qu'on déciderait à son sujet.

Dans une conversation qui eut lieu entre Charles VIII, Alexandre VI et Djem, le pape donna pour la première fois à celui-ci le titre de prince, en lui demandant s'il était bien aise de suivre le roi, qui désirait être accompagné par lui.

— Je ne suis pas traité en prince, répliqua Djem d'un air profondément morne; partout je suis captif; qu'importe donc que le roi m'emmène ou que je reste ici!

Trois jours après, le pape livra Djem à Charles VIII, qui en confia la garde au maréchal de Gié. On partit

pour attaquer Naples; mais déjà avant d'arriver devant cette ville, l'infortuné prince turc était plongé dans une sorte d'insensibilité et dans une faiblesse qui approchait de la défaillance. Se voyant hors d'état de lire et de comprendre une lettre que sa mère lui écrivait d'Egypte et jugeant que sa fin était prochaine, il prononça cette prière :

« O mon Dieu! si les ennemis de la foi veulent se servir de moi pour exécuter des projets pernicieux contre les confesseurs de l'islamisme, ne me laisse pas vivre davantage, mais enlève au plus tôt mon âme vers toi! »

Cette prière, dictée par le sentiment le plus noble, fut exaucée. Djem mourut le 24 février 1495. Charles VIII lui donna des regrets.

On crut généralement qu'avant de le livrer, Alexandre VI lui avait fait administrer un poison lent, afin de gagner la grosse somme que Bajazet avait promise à qui le débarrasserait de son frère. Selon d'autres, un barbier, émissaire secret du sultan, aurait réussi à s'insinuer dans les bonnes grâces du prince, et, en le rasant, lui aurait fait une coupure avec un rasoir empoisonné. De là l'enflure de la tête et l'inertie stupide qui caractérisèrent la maladie de Djem dans les derniers moments.

II

CERVANTES

un illustre captif aux rivages du Maure.

La Méditerranée ne présentait pas, au XVIe et au XVIIe siècle, le spectacle paisible qu'elle nous offre aujourd'hui. Il ne se passait pour ainsi dire pas un seul jour où elle ne fût le théâtre de quelque lutte violente entre les chrétiens et les musulmans. Fiers encore de leurs conquêtes précédentes et exaspérés de leur expulsion récente des provinces méridionales de l'Espagne, les disciples de Mahomet, qui habitaient le nord de l'Afrique, ne cessaient de ravager par le pillage et l'incendie les rivages situés en face d'eux. Pas une nuit où des villages chrétiens de l'Espagne ou de l'Italie ne fussent exposés à se voir réveillés en sursaut par des pirates barbaresques, qui, après avoir enlevé toutes les richesses à leur convenance, tué les hommes faits qui résistaient et incendié les habitations, ne s'éloignaient qu'en emmenant de force avec

eux les femmes et les enfants encore jeunes, destinés ainsi à alimenter les marchés aux esclaves d'Alger, de Tunis ou de Constantinople. Quant aux hommes qui se laissaient prendre et qu'on ne pouvait contraindre à abjurer, ils étaient enfermés dans les cachots des princes musulmans de la côte d'Afrique, et contraints par les traitements les plus barbares à ramer sur les galères ou à vaquer aux travaux les plus pénibles pour le compte du gouvernement.

Aucune légende n'était aussi populaire que la lamentable histoire de quelque captif chrétien tirant la rame sur les galères africaines et parvenant, après bien des tentatives infructueuses, à effectuer son évasion. Et le nombre des victimes de cette odieuse *traite des chrétiens* était considérable : on en compta souvent de dix à vingt et même trente mille dans les cachots de Tunis, de Tripoli, d'Alger, de Maroc ou de Fez. Des associations charitables se formèrent en Espagne et en France dans le seul but de racheter les captifs de la Barbarie. En Espagne, saint Pierre Nolasque établit l'ordre de la *Merci*, et, en Provence, celui des *Trinitaires* dut sa naissance à Jean de Matha et à Félix de Valois. Ces religieux recueillaient les dons faits par les mains charitables; ils consacraient même à cet objet le tiers de leurs revenus, puis allaient braver des périls de toute espèce pour ramener un certain nombre de captifs délivrés par leurs soins. A leur retour, une grande procession se faisait dans la ville de Marseille ou dans toute autre; on voyait ces captifs, marchant deux à deux, en casaque rouge ou brune, les mains

encore chargées de fers, montrant les coups qu'ils avaient reçus, les mutilations qu'ils avaient souffertes. Sur les pas de leurs rédempteurs, ils allaient rendre grâce à Dieu, suivis de tout un peuple, au sein duquel ils comptaient souvent bien des parents et amis.

Au siècle dernier, cet usage existait encore, et, dans son *Journal sur le règne de Louis XV*, Barbier raconte qu'au mois de décembre 1750, les religieux de la Merci et ceux des Mathurins avaient racheté à Alger près de deux cents Français, faits prisonniers par des pirates; que, suivant la coutume, ils les avaient ramenés à Paris pour les montrer processionnellement dans tous les quartiers de la ville, et amasser des aumônes qui leur permissent de les renvoyer dans leurs foyers, et d'aller racheter d'autres prisonniers, car il y en avait encore un grand nombre.

Une circonstance qui ne contribuait pas peu à augmenter l'exaspération des chrétiens, c'est que, très souvent, ces pirates barbaresques étaient commandés non par un Maure, mais par un chrétien renégat, qui, ayant abandonné son pays et sa religion pour se livrer à l'existence infâme du corsaire, avait, comme la plupart des apostats, voué une haine plus profonde à son ancienne patrie qu'aux ennemis naturels de celle-ci. Dans ces rencontres, se produisaient parfois, de part et d'autre, des actes d'héroïsme qui, s'ils eussent eu pour théâtre un champ plus vaste, auraient couvert leurs auteurs d'une gloire immortelle. Par cet état de guerre permanente, il se formait, sur tout le littoral de la Méditerranée, une race de marins hardis et ex-

périmentés, et plus d'un nom se rendit illustre par la science navale et la vertu guerrière. Tels furent, à Gênes, les Doria, famille qui paraissait considérer la mer comme son élément naturel; tels furent les deux Barberousse, pirates barbaresques devant lesquels tous les riverains de la Méditerrannée occidentale tremblèrent bien longtemps.

Mais avant de raconter les aventures extraordinaires et les hardis exploits de ces deux frères, nous essayerons de donner à nos lecteurs quelque idée de l'existence anxieuse et agitée des malheureux captifs chrétiens, non au moyen d'une fiction romanesque, mais par le récit que nous a fait de ses aventures un des plus illustres écrivains du XVIe siècle, l'auteur bien connu de *Don Quichotte*, l'Espagnol *Cervantes.*

Ce jeune noble, encore à peu près inconnu, apprenant que le pape levait des troupes contre les Turcs, s'engagea comme soldat, et fit, sous les ordres de Marc-Antoine Colonna, la malheureuse campagne de Chypre. L'année suivante, il fut embarqué sur la flotte des croisés, commandée par don Juan d'Autriche, et assista à la glorieuse et inutile bataille navale de Lépante (7 octobre 1571). Blessé dès le commencement du combat, il n'abandonna son poste qu'après la fuite des infidèles; un coup d'arquebuse, et surtout l'impéritie des chirurgiens, lui firent perdre l'usage de la main gauche. Si la balle l'eût frappé à la main droite, nous n'aurions peut-être pas eu *Don Quichotte.*

Bien qu'estropié, il resta au service, mais il ne paraît pas qu'il ait reçu la moindre récompense de sa

bravoure. Un peu plus tard, il entra dans Tunis à la suite du marquis de Santa-Cruz, puis, en vertu d'un congé que lui accorda l'amiral don Juan d'Autriche, au mois de juin 1575, il retourna en Italie, d'où il devait s'embarquer avec son frère Rodrigo pour rentrer en Espagne. Il faisait voile pour sa patrie, lorsque, le 26 septembre, la galère qu'il montait, *le Soleil*, fut prise presque en vue de Majorque par un pirate nommé Dali-Mami.

Cet homme, fameux à cette époque par son audace et plus encore par sa cruauté, fit subir les plus mauvais traitements à son nouvel esclave, que son infirmité lui rendait moins utile que les autres. Mais Cervantes eut bientôt acquis sur ses compagnons d'infortune cet ascendant que donne un esprit supérieur, et il devint l'âme et le chef de tous les complots d'évasion. Esclave d'un maître impitoyable, sûr de périr dans les tourments s'il osait faire la moindre tentative pour se remettre en liberté, il n'en concerta pas moins sa fuite avec quatorze autres captifs espagnols.

On convint de racheter un d'entre eux, qui retournerait dans sa patrie et reviendrait avec une barque enlever les autres esclaves pendant la nuit. L'exécution de ce projet n'était pas facile : il fallait d'abord amasser la rançon d'un prisonnier, ensuite s'échapper tous de chez leurs différents maîtres, et pouvoir rester rassemblés, sans être découverts, jusqu'au moment où la barque viendrait les prendre.

Tant de difficultés paraissaient insurmontables : l'amour de la liberté vint à bout de tout. Un captif ori-

ginaire de la Navarre, employé par son maître à cultiver un grand jardin au bord de la mer, se chargea d'y creuser, dans l'endroit le plus caché, un souterrain capable de contenir les quinze Espagnols. Le Navarrais mit deux ans à cet ouvrage. Pendant ce temps on gagna, soit par des aumônes, soit à force de travail, la rançon d'un Maïorquin nommé Viane, homme dont on était sûr et qui connaissait parfaitement toute la côte de Barbarie. L'argent prêt et le souterrain achevé, il fallut encore six mois pour que tout le monde pût s'y rendre : alors Viane se racheta et partit après avoir juré de revenir dans peu de temps.

Cervantes avait été l'âme de l'entreprise : ce fut lui qui s'exposa toutes les nuits pour aller chercher des vivres à ses compagnons. Dès que le jour paraissait, il rentrait dans le souterrain avec la provision de la journée. Le jardinier, qui n'était pas obligé de se cacher, avait sans cesse les yeux sur la mer pour découvrir si la barque ne venait point.

Viane tint parole. Arrivé à Maïorque, il va trouver le vice-roi, lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin : Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger, le 28 septembre de cette année 1577, un mois après en être parti. Viane avait bien observé les lieux; il les reconnut, quoiqu'il fît nuit, et dirigea son petit bâtiment vers le jardin où on l'attendait avec tant d'impatience. Le jardinier, qui était en sentinelle, l'aperçoit et court avertir les treize

Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle; ils s'embrassent et se hâtent de sortir du souterrain; ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur. Mais, hélas! hélas! comme la proue touchait la terre, plusieurs Maures qui passent reconnaissent les chrétiens et crient aux armes. Viane tremblant reprend le large, gagne la haute mer et disparaît, tandis que les malheureux captifs, désespérés, vont pleurer leur malheur au fond du souterrain.

Cervantes les ranima : il leur fit espérer, il se flatta lui-même que Viane reviendrait; mais on ne le vit plus reparaître. Le chagrin et l'humidité de leur demeure étroite et malsaine causèrent d'affreuses maladies à plusieurs de ces malheureux. Cervantes ne pouvait plus suffire à nourrir les uns, à soigner les autres et à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compagnons et le chargea d'aller chercher des vivres à sa place. Celui qu'il avait choisi était un traître : il alla trouver le roi d'Alger, se fit musulman et conduisit au souterrain une troupe de soldats, qui enchaînèrent les treize Espagnols.

Traînés devant le roi, ce prince, touché de leur courage et de leur constance, leur promit la vie s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise. « C'est moi, dit Cervantes; sauve mes frères et fais-moi mourir. » Le roi respecta son intrépidité et le rendit à son ancien maître, qui n'osa pas le faire périr. Seul, le malheureux jardinier, qui avait fait le souterrain, fut pendu par un pied jusqu'à ce que le sang l'eût étouffé.

Cervantes, rendu à ses premiers fers, n'en devint

que plus ardent à tout tenter pour les briser. Quatre fois il échoua et fut sur le point d'être empalé. Sa dernière tentative avait pour but de faire révolter tous les esclaves, de se rendre maître d'Alger et de livrer cette ville au roi d'Espagne.

Cette fois le roi ou dey d'Alger, Hassan-Aga, justement effrayé de l'énergie et de la constance du conspirateur en chef, crut devoir l'acheter mille écus à son maître, et en faire, pour ainsi dire, un esclave d'Etat. Sous ce nouveau maître, Cervantes eut bien à souffrir; pour se faire une idée des rigueurs de son esclavage, il faut lire la nouvelle du captif qu'il a insérée dans le *Don Quichotte.*

Il y avait environ un an que Cervantes était entre les mains d'Hassan-Aga lorsque son père apprit sa mésaventure. Le vieillard vendit ou engagea le patrimoine de ses enfants et son bien propre; mais ce sacrifice fut jugé insuffisant par le maître de Cervantes, qui commençait à apprécier la valeur de son esclave. Cette rançon servit du moins à libérer son frère Rodrigo. Enfin, le 20 mai 1580, le père Juan Gil et Fray Antonio de la Bella, envoyés par Philippe II, débarquèrent à Alger, apportant 300 ducats qu'avaient fourni la veuve et la fille de Rodrigo. Hassan demanda le double de cette somme, et Cervantes allait perdre une seconde fois l'espoir de recouvrer sa liberté, lorsque les religieux de la Trinité intervinrent et complétèrent la somme demandée. Sa captivité avait duré cinq ans.

III

LES FRÈRES BARBEROUSSE

deux fameux pirates du XVIe siècle.

Depuis vingt ans, Mahomet II régnait à Constantinople, où il avait vaincu, en 1453, le dernier empereur chrétien d'Orient, Constantin XII, qui mourut vaillamment sur la brèche. Depuis onze ans, subjuguée par ses armes, Lesbos, aujourd'hui Mételin, était gouvernée en son nom par un de ses lieutenants, lorsque naquit, en 1473, l'aîné des Barberousse, sur cette île qui avait été la patrie de Sapho, l'illustre femme poète, de Terpandre, l'inventeur de la lyre à sept cordes et du philosophe Théophraste.

D'épaisses ténèbres nous cachent encore l'origine des deux fameux écumeurs de mer, dont la fortune insolente inquiéta pendant plus d'un quart de siècle les puissances maritimes de l'Europe chrétienne. Selon les uns, leur père était un potier de terre de l'île de Lesbos; selon d'autres, c'était un pauvre pêcheur

Les graves périls qui menaçaient alors Alger ne permettaient pas de laisser se prolonger la vacance du trône. D'ailleurs Aroudj se présentait comme le seul homme capable de défendre le pays, et les équipages de la flotte que commandaient les deux pirates se prononçaient vivement pour que le pouvoir fût donné à l'aîné de leurs chefs. Le fils de l'obscur Yacoub fut donc proclamé souverain d'Alger, et le massacre de vingt-deux opposants affermit par la terreur la nouvelle puissance barbaresque.

Après avoir usurpé l'autorité par un meurtre odieux, Aroudj chercha à la maintenir par une conduite assortie au génie du peuple qu'il avait à gouverner. Libéral à l'excès pour tous ceux qui se déclaraient les partisans de son usurpation, il exerçait une cruauté sans bornes contre ceux dont il avait à craindre les dispositions. De plus, afin de conserver le prestige que lui avaient donné ses brillants exploits militaires, il ne manqua pas de porter la guerre chez les princes du voisinage, en même temps qu'il infestait les côtes d'Espagne et d'Italie avec des flottes qui ressemblaient plus aux armements d'un grand monarque qu'aux petites escadres d'un corsaire.

Exaspéré par les déprédations des brigands barbaresques, Charles-Quint, dès les premières années de son règne, envoya au marquis de Comarès, gouverneur d'Oran, un nombre de soldats espagnols suffisant pour arrêter les entreprises de Barberousse. Celui-ci venait de vaincre et de dépouiller le monarque de Tlemcen, et il était tout occupé de fortifier sa nouvelle conquête,

lorsqu'il s'y vit cerné et assiégé par une multitude d'ennemis conjurés pour sa ruine. Il se défendit d'abord avec une extrême énergie; mais, les vivres étant bien près de lui manquer, il s'évada avec ses Turcs par un souterrain, en emportant avec lui toutes ses richesses. Bientôt, se voyant poursuivi de près par les Espagnols, il fit semer derrière lui son or, son argent, sa vaisselle, employant ainsi pour favoriser sa fuite le même artifice dont s'était servi le célèbre roi du Pont, Mithridate; mais il n'en obtint pas le même succès. Atteint par le général espagnol, au passage de la rivière de Huenda, à huit lieues de Tlemcen, il se défendit avec acharnement; mais, accablé par le nombre, il fut massacré avec le reste de ses soldats, en 1518, à l'âge de quarante-quatre ans.

Barberousse II, *Kaïr-ed-Din*, frère et lieutenant du précédent, fut proclamé roi d'Alger et général de la mer, du consentement de tous les capitaines de corsaires barbaresques. Il avait la même bravoure, les mêmes talents et une non moins grande ambition; mais, comme il était moins cruel et plus habile, il réussit mieux dans ses entreprises. Son règne n'étant point troublé par les armes des Espagnols, à qui les guerres d'Europe donnaient assez d'occupation, il régla avec une prudence admirable la police intérieure de son royaume; il continua ses expéditions maritimes avec la plus grande vigueur, et étendit ses conquêtes dans l'intérieur du continent africain.

Néanmoins, voyant que les Maures et les Arabes ne se soumettaient à son gouvernement qu'avec la plus

grande répugnance, et craignant que ses pirateries continuelles n'attirassent un jour sur lui les attaques des nations maritimes de la chrétienté, il résolut de mettre ses Etats sous la protection du sultan de Constantinople ou Grand Seigneur, *Sélim Ier*, auquel il céda la souveraineté d'Alger. Celui-ci, en échange, le nomma son vice-roi et lui accorda un corps de soldats turcs assez considérable pour le mettre en sûreté contre les révoltes de ses ennemis domestiques et le fortifier puissamment contre les attaques des étrangers.

Khaïr-ed-Din alors résolut d'exécuter deux grands projets qui lui tenaient excessivement à cœur : s'emparer de la forteresse que les Espagnols avaient précédemment élevée près d'Alger et faire construire un môle qui donnât à sa capitale un beau et vaste port. 30000 esclaves chrétiens mirent trois années à exécuter ce dernier travail; mais, quand le port d'Alger eut été ainsi mis à l'abri de toute attaque, Barberousse se vit en état de fondre de là sur tous les vaisseaux qui naviguaient vers la côte de Barbarie et de se signaler incessamment par de nouveaux exploits.

A la fin, sa renommée croissant de jour en jour, le nouveau sultan de Constantinople, *Soliman le Magnifique*, lui offrit le commandement en chef de la flotte turque, comme au seul homme qui, par sa valeur et son expérience maritime, pût être opposé au Gênois *André Doria*, le plus grand homme de mer de son siècle. Fier de cette distinction, Barberousse résolut d'aller sans retard présenter ses hommages à Constantinople, où son caractère souple et insinuant lui

obtint l'entière confiance du sultan, des honneurs de tout genre et un présent de 80 000 ducats. En retour, il offrit à son suzerain de lui soumettre Tunis, le royaume le plus florissant de la côte septentrionale de l'Afrique.

Il fondait ses espérances de succès sur les divisions intestines qui déchiraient le royaume de Tunis. Mahmoud, le dernier roi de cet Etat, avait eu de plusieurs femmes trente-quatre enfants, parmi lesquels il avait nommé pour son successeur Muley-Assan, le plus jeune de tous. Ce dernier ne devait point cette préférence à son mérite, mais à l'ascendant que sa mère avait pris sur l'esprit affaibli du vieux monarque. Le misérable commença par empoisonner son père, afin d'empêcher un changement de résolution de sa part; puis, suivant une politique barbare en usage dans tous les pays où la polygamie est permise, il mit à mort tous ceux de ses frères qui lui tombèrent entre les mains.

Alraschid, un des aînés, eut le bonheur d'échapper à sa rage, et, après plusieurs vaines tentatives pour recouvrer le trône qui lui appartenait de droit, s'enfuit à Alger, où il implora la protection de Barberousse. Celui-ci, voyant d'un coup d'œil tous les avantages qu'il pourrait retirer pour lui-même en soutenant les droits de ce malheureux prince, le reçut avec toutes sortes de démonstrations d'amitié et de respect. Et comme Barberousse était alors sur le point de partir pour Constantinople, il persuada aisément à Alraschid de l'y accompagner, en lui promettant le plus géné-

reux secours de la part de Soliman, qu'il lui dépeignait comme le plus noble et le plus brillant monarque de l'univers.

Alraschid, séduit par l'espoir d'une couronne, était disposé à tout croire et à tout entreprendre pour l'obtenir. Mais à peine furent-ils arrivés à Constantinople, que le perfide corsaire donna au sultan l'idée de conquérir Tunis pour son compte et d'annexer ce royaume à son empire, en profitant du nom du prétendant et des dispositions du parti qui était prêt à se prononcer en sa faveur. Soliman eut le tort grave, non seulement de se prêter à une aussi indigne perfidie, mais encore d'équiper une flotte considérable, avec laquelle le trop crédule Alraschid se flattait d'entrer bientôt triomphant dans les murs de sa capitale.

Mais, au moment où ce prince infortuné allait s'embarquer, il fut arrêté par l'ordre du sultan et enfermé dans le sérail : on n'en a jamais entendu parler depuis. Barberousse mit ensuite à la voile avec une flotte de 250 vaisseaux. Après avoir ravagé les côtes de l'Italie et répandu la terreur dans toutes les parties de cette contrée, il parut tout à coup devant Tunis. En débarquant ses troupes, il annonça qu'il venait soutenir les droits d'Alraschid, qu'il disait avoir laissé malade à bord de la galère amirale. Il fut bientôt maître du fort de la Goulette, qui commande la baie, et dont il s'empara en partie par son adresse, en partie par la trahison du commandant. Puis les habitants de Tunis, dès longtemps dégoûtés du mauvais gouvernement de Muley-Assan, se déclarèrent pour Alras-

chid avec un empressement tel qu'ils obligèrent le frère à s'enfuir sans prendre le temps d'emporter ses trésors, et aussitôt les portes furent ouvertes à Barberousse, comme au restaurateur du légitime souverain.

Mais, quand on vit qu'Alraschid ne paraissait point, et qu'au lieu de son nom celui de Soliman seul retentissait dans les acclamations des soldats turcs, le peuple de Tunis commença à comprendre qu'on s'était joué de lui. Ces premiers soupçons s'étant promptement changés en certitude, la population courut aux armes avec la plus grande furie et se porta contre la citadelle où Barberousse avait concentré ses troupes; mais le fourbe avait bien prévu ce soulèvement de la multitude et s'y était préparé. Il fit aussitôt pointer contre les mécontents l'artillerie des remparts, et, par une vive canonnade, accompagnée des décharges de la mousqueterie, il dispersa les assaillants, qui étaient en grand nombre, mais point commandés, et les contraignit à reconnaître Soliman pour souverain et lui pour vice-roi.

Son premier soin fut de mettre en état de défense le royaume dont il venait de s'emparer. Il fit élever à grands frais des fortifications régulières au fort de la Goulette, qui devint l'abri principal de sa flotte et son grand arsenal. Devenu ainsi maître d'une si grande étendue des côtes africaines, possesseur d'innombrables navires, Barberousse se vit, plus que jamais, en mesure de porter ses déprédations et ses violences sur toutes les plages chrétiennes de la Méditerranée occidentale, d'où ses continuelles *razzias* enlevaient

chaque jour un butin considérable et des multitudes de captifs, destinés à être bientôt mis en vente comme esclaves sur tous les marchés musulmans.

Des plaintes et des lamentations universelles s'élevaient de toutes parts vers le trône de l'empereur, que l'on considérait comme le seul monarque assez puissant et assez chrétien pour entreprendre de mettre fin à un genre d'oppression si odieux et si nouveau. D'un autre côté, Muley-Assan, chassé de Tunis et ne trouvant aucun des princes mahométans d'Afrique qui eût la volonté ou le pouvoir de l'aider à reconquérir son trône, s'était adressé à Charles-Quint comme au seul potentat qui pût défendre ses droits contre un aussi formidable usurpateur. Déterminé par tant de motifs divers, l'empereur conclut un traité avec Muley-Assan et prépara une formidable expédition contre Tunis.

Une flotte composée de près de 500 navires, à bord desquels étaient plus de 30000 excellents soldats espagnols, flamands, italiens, portugais, allemands, partit de Cagliari, le 16 juillet 1535, sous le commandement d'André Doria, amiral en chef, et, après une heureuse navigation, prit terre à la vue de Tunis. Barberousse, qui avait été informé de bonne heure de l'armement immense que faisait l'empereur, et qui en avait aisément démêlé l'objet, s'était préparé, avec autant de prudence que de vigueur, à bien défendre sa nouvelle conquête. Il rappela ses corsaires de tous les lieux où ils croisaient; il fit venir d'Alger toutes les troupes qu'il put en retirer sans dégarnir cette

ville; il envoya des messagers à tous les princes d'Afrique pour les engager à soutenir énergiquement la religion de Mahomet contre les attaques des chrétiens.

Vingt mille chevaux, avec un corps nombreux d'infanterie, accoururent à Tunis; mais, avec des troupes comme celles-là, il n'aurait pu tenir tête à la vieille infanterie espagnole et à la cavalerie pesamment armée de Charles-Quint; sa principale confiance était dans le fort de la Goulette, où il jeta un corps de 6000 Turcs disciplinés à la manière européenne et commandés par Sinan, un renégat juif, le plus brave et le plus expérimenté de tous ses pirates. Le fort fut effectivement défendu avec une rare habileté et un merveilleux courage; mais, malgré les fréquentes sorties qui interrompaient les travaux des assiégeants, malgré les alarmes que les Maures et les Arabes du dehors donnaient continuellement au camp de l'empereur par leurs incursions, les brèches devinrent peu à peu si considérables que la place fut emportée dans un assaut général, le 25 juillet. Sinan, après la résistance la plus opiniâtre, se retira avec les débris de sa garnison vers la ville, en traversant les bas-fonds de la baie.

La prise du fort de la Goulette rendit l'empereur maître de la flotte de Barberousse, ainsi que de son arsenal et de 300 canons, la plupart de fonte, qui étaient placés sur les remparts. Charles entra dans la Goulette par la brèche, et, se tournant vers Muley-Assan : « Voici, lui dit-il, une porte ouverte par laquelle vous rentrerez dans vos Etats. »

Barberousse sentit toute l'étendue de la perte qu'il venait de faire; mais, loin de se laisser décourager, il n'en fut que plus déterminé à bien défendre Tunis. Seulement, comme l'enceinte de cette ville était très vaste, les murs en assez mauvais état, ses soldats mal préparés à soutenir les fatigues d'un long siège, il prit la résolution hardie de s'avancer vers le camp des ennemis à la tête de son armée, qui montait à 50 000 hommes, et de décider de la destinée de son royaume par l'issue d'une bataille.

Il fit part de ses desseins à ses principaux officiers; puis, leur représentant le danger de laisser dans la citadelle 10 000 esclaves chrétiens qu'il y avait enfermés et qui pourraient fort bien se révolter pendant l'absence de ses troupes, il leur proposa, comme une précaution nécessaire à la sûreté commune, de massacrer sans miséricorde ces esclaves avant de se mettre en marche. Les officiers applaudirent avec joie au dessein qu'il avait de hasarder une bataille; mais, quoique leur métier de pirates les eût familiarisés avec toutes les scènes de carnage et de barbarie, l'affreuse proposition d'égorger 10 000 hommes à la fois leur fit horreur; et Barberousse, plutôt par la crainte de les irriter que par aucun sentiment d'humanité, consentit à laisser la vie à ces esclaves.

Pendant ce temps, l'empereur s'avançait vers Tunis, et, quoique ses troupes eussent beaucoup à souffrir à cause des sables qu'elles devaient traverser sans trouver d'eau et sous le poids d'un soleil ardent, elles se trouvèrent bientôt à portée de l'ennemi. Les Maures

et les Arabes, enhardis par la supériorité de leur nombre, attaquèrent les troupes impériales dès qu'elles parurent; mais leur impétuosité sans discipline ne put tenir un seul instant contre le choc soutenu de ces troupes réglées; et, malgré la présence d'esprit de Barberousse et tous les efforts qu'il fit pour les rallier, la déroute devint bientôt si générale qu'il se trouva entraîné lui-même dans la fuite de ses soldats vers la ville, où tout était dans la plus effroyable confusion.

Effectivement, tandis qu'une partie des habitants s'efforçaient de gagner la campagne et que d'autres se disposaient à ouvrir les portes au vainqueur, tout à coup les esclaves chrétiens de la citadelle, ayant brisé leurs fers et repoussé la garnison turque chargée de les garder, tournèrent l'artillerie des forts contre leurs tyrans, et déconcertèrent tous les plans de résistance de Barberousse. Furieux et désespéré, celui-ci s'enfuit avec précipitation à Bone, reprochant à ses officiers leur dangereuse compassion et se reprochant à lui-même la faiblesse qu'il avait eue de céder à leur avis.

Comme Charles-Quint s'approchait de Tunis, des députés de la ville vinrent lui en apporter les clefs, en implorant sa protection contre les violences et les insultes de ses soldats. Le monarque chrétien était tout disposé à user de bienveillance envers sa nouvelle conquête, et déjà il donnait ses ordres en conséquence, lorsque ses soldats, craignant d'être frustrés du butin qu'ils s'étaient promis, fondirent soudain sur la ville sans écouter personne, et se livrèrent à tous les désordres et à toutes les violences que le soldat est

capable de commettre dans une cité prise d'assaut. Plus de trente mille habitants inoffensifs périrent dans ce jour funeste, et dix mille furent emmenés en esclavage. Une seule chose put consoler un peu l'empereur de tant de spectacles lamentables, ce fut la vue de dix mille esclaves chrétiens qui vinrent se jeter à ses pieds pour le remercier d'avoir brisé leurs chaînes et qui le bénissaient comme un libérateur envoyé de Dieu.

Un traité avantageux conclu ensuite avec Muley-Assan porta au comble la gloire de Charles-Quint. Le roi maure devait tenir le royaume de Tunis en fief de la couronne d'Espagne; tous les esclaves chrétiens qui se trouvaient dans ses Etats seraient remis en liberté sans rançon; un tribut annuel de 12000 écus serait payé par Muley-Assan pour l'entretien de la garnison espagnole qui devait rester en possession du fort de la Goulette et de quelques autres ports importants du royaume. La renommée de l'empereur, célébrée en tous lieux par les vingt mille captifs qu'il ramenait sur ses navires, éclipsa alors celle de tous les autres monarques de l'Europe. Et, en effet, tandis que tous ces princes ne s'occupaient que d'eux-mêmes et de leurs intérêts égoïstes, Charles s'était montré digne de son titre de premier prince de la chrétienté par les généreux sacrifices qu'il venait de faire pour défendre l'honneur du nom chrétien et assurer la tranquillité et le bien-être de ses sujets.

Barberousse, d'abord réfugié à Biserte, s'était de là rendu à Alger, où il équipa promptement une flotte

avec laquelle il ravagea effroyablement presque toutes les côtes de l'Italie, en y faisant un butin immense. Il battit ensuite la flotte chrétienne d'André Doria près du golfe d'Ambracie, puis à Castel-Nuovo, qu'il prit en 1539, puis près de Candie. En 1543, il parut dans la rivière de Gênes, puis à Marseille, où il alla chercher la flotte de François Ier, avec laquelle il tenta vainement de s'emparer de la citadelle de Nice. Barberousse rentra ensuite à Constantinople avec 7000 captifs et fut reçu par Soliman avec les plus grands honneurs; mais ce fut sa dernière campagne; en 1546, on le trouva un matin mort dans son lit. Son tombeau se voit encore à l'entrée du canal de la mer Noire, à quatre milles de Péra.

Le trait suivant, que la tradition attribue à Barberousse II, n'est peut-être qu'un conte, mais il est assez en rapport avec ce que nous connaissons de lui.

Khaïr-ed-Din, forcé de s'enfuir d'une petite ville de la côte d'Espagne dans laquelle il était entré par surprise, y laissa son fils, un si jeune enfant que les gens qui le recueillirent et l'élevèrent purent lui cacher de qui il était né. Vingt ans plus tard, Barberousse II revint assiéger cette même petite ville; mais elle se défendit si vaillamment qu'il se serait vu contraint de renoncer à la soumettre si, à prix d'or, la trahison ne lui en avait ouvert les portes. Maître enfin de la place, il promit de faire grâce de la vie à ceux qui venaient de lui opposer cette héroïque résistance, si son fils lui était rendu. Les parents adoptifs de l'enfant abandonné, munis de preuves irrécusables, amenèrent à

Khaïr-ed-Din un jeune homme d'une vingtaine d'années, dans lequel il reconnut celui qui venait de lui vendre la ville assiégée. Indigné de la lâche trahison de son fils envers le pays qui l'avait nourri, Barberousse, qui d'abord avait condamné à mort tous les habitants, n'ordonna qu'une exécution, celle de l'ingrat qui s'était si abominablement conduit envers ses concitoyens.

IV

GRANDEURS ET MISÈRES

du plus illustre des monarques ottomans.

Au moment où l'empire turc, réduit au dernier degré de l'énervement et de la décadence, ne conserve un semblant d'existence que grâce à la commisération de l'Europe chrétienne, il nous est difficile de nous représenter qu'au XVI[e] siècle les Ottomans aient fait trembler un moment tous leurs voisins de l'Occident et que les terribles exploits du sultan d'alors soient devenus la grande préoccupation de tous les penseurs, de tous les hommes d'Etat de l'époque. Dans les *Propos de table* de Luther, qui, à tant d'égards, reflètent d'une manière si saisissante les sentiments et les idées générales du temps, nous voyons qu'il est trois *bêtes noires* qui hantent presque constamment l'esprit du réformateur et lui causent une égale épouvante : le *diable*, le *pape* et le *Turc!* C'est que le *Turc*, dont s'inquiétait si fort le patriotisme de Luther,

était le chef le plus puissant que l'islamisme eût encore eu à sa tête, un sultan qui, après maintes conquêtes opérées de différents côtés, vint mettre deux fois le siège devant Vienne et sembla sur le point de noyer sous le flot dévastateur des hordes demi-barbares de l'Asie, les trésors de la civilisation chrétienne de l'Occident. Nous ne nous ferions donc pas une idée exacte et complète de ce côté particulier de la vie de l'Europe au XVI[e] siècle, si nous ne cherchions pas à nous initier quelque peu aux grandeurs et aux misères de l'existence de ces fameux héros de l'islamisme, dont nos ancêtres eurent à se soucier à un si haut point. Un court tableau des incidents dramatiques de la vie de *Soliman le magnifique* pourra, mieux que toute autre chose, nous faire pénétrer dans les mœurs et les sentiments du monde musulman d'alors.

Au farouche vainqueur de Constantinople avait succédé son fils *Bajazet II*, qui, après avoir soumis la Bosnie, la Croatie et la Moldavie, contraint son frère Djem ou Zizim de se réfugier dans l'Occident et comprimé la révolte de deux de ses fils, finit par être déposé par la turbulente milice des janissaires. Celle-ci lui préféra son fils, *Sélim I[er]*, qui inaugura son règne en empoisonnant son père et en massacrant ses frères. Aussi belliqueux que cruel, le nouveau sultan doubla presque l'étendue de la domination turque, soit par ses conquêtes sur la Perse, soit par ses guerres heureuses contre les Mameluks, une fameuse milice guerrière à laquelle il enleva non seulement l'Egypte, mais encore la Syrie et l'Arabie.

C'est lorsque l'empire ottoman venait de s'enrichir de ces possessions nouvelles, que monta sur le trône le célèbre fils de Sélim, Soliman le magnifique, le seul auquel les historiens de l'Europe aient donné, à juste titre, le nom de *grand*, tandis que les Orientaux, plus modestes, se contentaient de l'appeler le *législateur*. Son règne est le plus important et le plus remarquable dans l'histoire ottomane. C'est à lui que l'empire doit son plus brillant éclat et le plus haut développement de sa puissance. Il maintint l'ordre et la tranquillité dans ses Etats, pourvut à l'entretien de ses nombreuses armées sans écraser le peuple d'impôts, établit l'économie dans les dépenses publiques et dans celles de sa cour, et s'attacha à faire rendre dans ses Etats une justice sévère. Soliman était, en outre, un homme instruit, aimant les sciences et surtout l'histoire. Mais il ternit ses brillantes qualités par sa cruauté et par des défauts dont nous aurons à parler dans la suite.

Soliman commença son règne par des actes de justice envers ses sujets. Il fit rendre leurs biens à ceux qui avaient été frappés de confiscation sous le règne précédent, et s'attacha à ne conférer des charges publiques qu'aux individus connus par leur honnêteté et leur capacité. Il réforma aussi les lois, rétablit l'ordre dans les provinces et plia même les janissaires à une discipline plus sévère. Néanmoins, ses préoccupations étaient essentiellement guerrières, et, comme il se croyait appelé de Dieu à soumettre le monde à la foi musulmane, il réunit toutes ses forces afin d'accabler la chrétienté par terre et par mer.

Après avoir pris Rhodes et Belgrade, deux boulevards de l'Europe qui avaient résisté à tous les assauts de Mahomet II, Soliman envahit la Hongrie avec une armée de 150 000 hommes, à laquelle le malheureux roi Louis II ne put opposer que 25 000 Hongrois. Ceux-ci furent totalement défaits à la désastreuse bataille de Mohacz et leur monarque tué. Comme il ne laissait pas d'enfants, sa couronne, en vertu de conventions antérieures, devait passer au frère de Charles-Quint, Ferdinand, lequel avait épousé sa sœur et hérita ainsi les royaumes de Bohême et de Hongrie.

Ferdinand n'eut pas de peine à se mettre en possession du premier de ces héritages, la Bohême ; mais le second lui fut disputé par le waywode de Transylvanie, *Jean Zapoly*, qui, pour s'assurer un protecteur puissant, se plaça sous la suzeraineté de Soliman. Ce dernier se considérait, en effet, comme le maître absolu de la Hongrie. Après en avoir pris la capitale, Bude, il en fit enlever la riche bibliothèque, fondée par Matthias Corvin, et, quand il revint de cette première expédition, cent mille familles hongroises furent emmenées par lui en Turquie pour y finir leurs jours dans un cruel esclavage.

Bientôt après, apprenant que Ferdinand avait repris Bude, Soliman revint en Hongrie et marcha sur Vienne à la tête d'une armée immense. Mais on était en automne, et les bandes turques souffraient de la pluie, du froid et du manque de vivres. Soliman, qui n'était pas muni d'artillerie de siège, crut y suppléer par des mines dont le secret fut livré par un transfuge. Il re-



courut alors à l'assaut; vingt fois les janissaires revinrent à la charge, vingt fois ils furent repoussés, grâce surtout à l'emploi d'une arme nouvelle alors, l'arquebuse. Enfin, au bout de vingt jours d'inutiles attaques, le sultan furieux leva le siège et se retira à Bude, où il couronna Zapoly et d'où il emmena encore une fois dans ses Etats une multitude de malheureux prisonniers destinés à l'esclavage. (1529-1530.)

Deux ans après, en 1532, Soliman menaçant de nouveau Vienne avec une armée de 300 000 hommes, Charles-Quint vint à sa rencontre avec 100 000 soldats, allemands, espagnols, flamands, italiens, les uns protestants, les autres catholiques, une véritable *croisade* en un mot. Mais ces grands armements n'aboutirent à rien. On s'observa quelque temps sans s'attaquer; puis, aux approches de l'hiver, Soliman se retira en emmenant encore un grand nombre de prisonniers.

Comme nous le racontons dans un autre récit, Soliman, grâce au concours de deux fameux pirates barbaresques, les frères Barberousse, parvint à placer sous sa suzeraineté la plus grande partie de la côte septentrionale de l'Afrique, et, si Charles-Quint réussit à lui enlever momentanément Tunis, il échoua complètement dans l'effort qu'il fit pour se rendre maître d'Alger.

A partir de ce moment-là, les entreprises de Soliman furent rarement heureuses. Il enleva aux Vénitiens leurs possessions de l'Archipel et battit les Perses; mais, s'étant allié avec François Ier contre Charles-Quint et ayant envoyé Barberousse, en 1542, assiéger

Nice, de concert avec la flotte française, cette attaque n'eut pas de résultats. Du reste, dans ces dernières années de sa brillante existence, le malheureux monarque, absorbé par les sanglantes tragédies domestiques dont son épouse favorite, Roxelane, fut la cause première, n'eut plus guère le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour reprendre le cours de ses conquêtes et de ses précédents exploits.

Soliman le magnifique eut deux sultanes favorites. La première était une Circassienne d'une rare beauté, mais simple d'esprit, et dont le fils, nommé Mustapha, fut désigné comme devant être l'héritier de l'empire. La seconde, qui supplanta bientôt complètement sa rivale, était la célèbre *Roxelane,* originaire de Sienne, en Italie, et qui était de race noble. Des pirates barbaresques ayant surpris le château où elle demeurait, au bord de la mer, l'emmenèrent, après avoir égorgé toute sa famille. Transportée en Turquie avec beaucoup d'autres jeunes personnes enlevées de la sorte, et mise en vente sur le marché de Constantinople, elle fut achetée pour le sérail. Elle attira l'attention du sultan moins par sa beauté que par son humeur vive et enjouée, et ne tarda pas à prendre un immense ascendant dans le palais.

Elle donna au monarque quatre fils et plusieurs filles, et le moment vint où elle ne rencontra plus dans le sérail une seule rivale. Cependant, loin d'être satisfaite de ce pouvoir presque sans bornes sur l'esprit d'un prince que la moitié du monde adorait ou craignait, tout son bonheur était empoisonné par la pensée

qu'elle verrait un jour Mustapha sur le trône et que ses propres fils seraient sacrifiés, selon la barbare politique des Turcs, à la sûreté du nouvel empereur.

Sans cesse préoccupée de ce triste avenir, elle envisageait d'avance l'héritier de la couronne comme l'ennemi de ses enfants, et lui vouait à ce titre la haine d'une marâtre. Bientôt elle souhaita sa perte, afin d'assurer le trône à l'un de ses fils. Son âme ambitieuse et son esprit plein d'artifice la rendaient également propre à tout tenter, à tout exécuter. Après avoir marié, de l'aveu du sultan, une de ses filles au grand vizir Rustan, elle confia son dessein à cet adroit ministre; et celui-ci, que son propre intérêt engageait à favoriser l'agrandissement de cette branche de la famille ottomane, lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

Quand ses mesures eurent été bien concertées, Roxelane s'enhardit à tramer par divers moyens la ruine de Mustapha, l'héritier du trône. Soliman lui avait confié le gouvernement de la province d'Amasie, et, malgré les secrètes obsessions de la sultane, il témoignait toujours au jeune prince la plus grande bonté. Roxelane se lassa de cette sourde lutte, et, pour frapper son ennemi d'un coup plus sûr, elle lui envoya pour les fêtes de Baïram (le jeûne des musulmans) une corbeille de fruits qui avaient été confits avec un art merveilleux.

Mustapha, dont la défiance avait été éveillée, ne toucha pas au présent de la sultane, et en fit les honneurs à son messager, qui, comblé d'une telle faveur,

mangea une poire et mourut un quart d'heure après. A cette nouvelle, la sultane, furieuse et consternée, se prépara à une lutte ouverte; mais, soit insouciance, soit grandeur d'âme, Mustapha garda le silence sur cette tentative criminelle.

Tandis que ceci se passait à Amasie, le sérail était en fête. Mohammed, le fils aîné de Roxelane, entrait dans sa seizième année, et déjà le sultan l'avait choisi pour gouverner l'une des grandes provinces de l'empire : c'était comme une royauté qu'il lui donnait. La sultane ordonna pour son départ des préparatifs d'une magnificence extraordinaire et sa cour se disposait à le suivre; mais il était écrit qu'il ne sortirait pas du sérail : atteint d'une fièvre maligne, il mourut presque subitement.

Ses deux frères, Sélim et Bajazet, héritèrent de ses grandeurs, et Djiangir, le plus jeune des fils de Soliman et de Roxelane, resta seul dans le sérail. Djiangir était un pauvre petit être difforme, dont la tête charmante disparaissait entre deux épaules monstrueusement inégales. Lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, on continua à le traiter comme un enfant, et il ne quitta pas les appartements intérieurs. Ses saillies égayaient le sultan, qui, accoutumé à le voir près de lui, l'aimait avec tendresse et tolérait de sa part des hardiesses qui eussent coûté la vie à ses autres fils. Djiangir avait le goût de la poésie, de la musique, des parfums, des pierreries et des beaux vêtements. Il portait habituellement des perles à son cou et un chapelet de sandal à la main. Ses goûts frivoles, sa vivacité enjouée, l'é-

loignaient des intrigues du sérail ; soit qu'il manquât de pénétration, soit que les passions qui s'agitaient autour de lui fussent bien habilement dissimulées, il ignorait la haine mortelle que sa mère portait au prince héritier, et, par une contradiction étrange, il manifestait pour lui une vive amitié.

Cependant Roxelane avait repris sa diabolique entreprise. Pendant plusieurs années, lentement, sourdement, elle travailla par tous les moyens à nuire, sans en avoir l'air, à Mustapha. Ce prince, déjà chargé du gouvernement de plusieurs provinces, venait d'être investi de l'administration du Diarbékir, l'ancienne Mésopotamie, que Soliman avait rattachée à son empire, après l'avoir arrachée aux Persans.

Dans ce nouvel emploi, comme dans les précédents, Mustapha se montra toujours équitable et modéré; sa valeur et sa générosité le rendaient à la fois le favori du peuple et l'ami des soldats; et cet art de gagner les cœurs était accompagnée de tant de prudence, qu'il n'avait jamais causé le moindre ombrage à son père. Il était impossible de l'accuser d'aucun vice ni d'aucune faute qui pût détruire la haute opinion que Soliman avait conçue de lui. Mais la méchanceté de Roxelane était excessivement raffinée, et ce furent les vertus mêmes de Mustapha qui servirent d'instrument pour sa perte.

Elle affecta de vanter, plus d'une fois, en présence du sultan, les qualités brillantes de l'héritier du trône, son courage, sa libéralité, ses manières populaires, ses efforts pour gagner l'affection de l'armée, dont il était,

en effet, fanatiquement adoré. Ces éloges, malicieusement exagérés et trop souvent répétés, ne tardèrent pas à faire naître quelques inquiétudes dans l'esprit du sultan. Il considéra que son fils aîné avait plus de trente ans ; que véritablement il avait une grande influence sur le corps des janissaires et que peut-être il trouvait déjà long son rôle d'héritier présomptif.

La sultane constata avec joie ce changement dans les dispositions de son époux et elle résolut d'en profiter pour frapper un dernier coup. Un jour, étant avec le sultan, elle fit, comme par hasard, tomber la conversation sur la douleur qu'avait eue Bajazet de voir son fils Sélim se révolter contre lui ; ensuite elle parla de la bravoure des vieilles troupes que commandait Mustapha ; enfin elle remarqua que le Diarbékir était limitrophe des Etats du sophi de Perse, le mortel ennemi du sultan.

A ces intrigues de femmes, le grand-vizir Rustan joignit un artifice beaucoup plus subtil. Il écrivit aux pachas des provinces voisines du Diarbékir d'entretenir une correspondance réglée avec lui pour l'informer de la conduite de Mustapha dans son gouvernement. Il les avertissait, chacun en particulier, comme dans le dessein de les obliger, que rien ne pouvait être plus agréable au sultan que d'apprendre les belles actions d'un fils qu'il destinait à soutenir la gloire du nom ottoman.

Les pachas, qui ne connaissaient pas les intentions perverses du vizir, se croyant trop heureux de faire à ce prix la cour à leur souverain, remplirent leurs

lettres d'éloges étudiés mais funestes pour Mustapha, qu'ils peignaient comme un prince tout à fait digne de succéder à son illustre père, doué de tous les talents nécessaires pour marcher sur ses traces et peut-être pour égaler un jour sa renommée.

Soliman vit toutes ces lettres, et l'on avait soin de choisir, pour les lui montrer, le moment où elles devaient faire la plus fatale impression. Chaque éloge de son fils lui semblait une menace. Il en vint à soupçonner les pachas d'être prêts à favoriser les attentats d'un prince qu'ils vantaient avec tant d'imprudence, et, croyant déjà voir Mustapha les armes à la main, il se préoccupait sérieusement des moyens par lesquels il pourrait empêcher la réalisation d'entreprises aussi criminelles.

Au point où en étaient les choses, Roxelane pouvait tout risquer. Armée d'une lettre de Mustapha, elle l'accusa d'avoir conçu le dessein formel de détrôner son père : la lettre était adressée au schah de Perse, et contenait la preuve de cette trahison. L'espion qui l'avait livrée à Roxelane, s'en était emparé, disait-il, après avoir tué le messager du prince. Cette pièce avait un tel caractère d'authenticité, que Soliman y fut trompé. Il entra dans une fureur silencieuse, qui était comme le prélude de ses plus terribles arrêts, et commanda à son grand-vizir d'aller porter à Mustapha l'ordre de se rendre immédiatement à Constantinople.

Mustapha était alors au milieu de l'armée qui campait sur les frontières de la Perse; il refusa fièrement d'obéir, et Rustan se garda bien d'encourir la haine

publique en mettant la main sur lui. Il écrivit à Soliman que le danger était assez grand pour réclamer au plus tôt sa présence. Mustapha, disait-il, s'était emparé de tous les esprits, et, si l'on touchait à un seul cheveu de sa tête, les soldats et le peuple se révolteraient.

C'était la première fois que le padischah commandait sans être obéi. Sa résolution fut prompte ; il se mit à la tête des troupes qui étaient à Constantinople et alla lui-même porter sa réponse au grand-vizir.

Tout le monde trembla quand l'étendard impérial parut en vue du camp. Soliman arrivait environné de la pompe guerrière qu'il déployait toujours quand il entrait en campagne. Il amenait avec lui le prince Djiangir et la plupart des grands dignitaires du sérail. On dressa la tente impériale à la tête du camp. Cette tente était une espèce de palais mobile dont les divisions formaient plusieurs salles d'une magnificence inouïe. Quoique le sultan fut très proche du camp, il n'était pas importuné par le bruit de cette grande réunion d'hommes, et tout était aussi tranquille autour de lui que s'il n'eût pas quitté son sérail de Constantinople.

Moins d'une heure après son arrivée, Soliman envoya à son fils l'ordre de se présenter sur-le-champ devant lui. Mustapha n'ignorait pas les intrigues de sa belle-mère ; il connaissait la malice du grand-vizir et la violence de caractère du sultan ; Achmet-pacha, un de ses partisans, l'avait d'ailleurs prévenu que des ordres funestes avaient été donnés contre lui. Mais espérant que son innocence et sa prompte soumission

détruiraient sans peine les accusations de ses ennemis, se croyant assuré en outre du dévouement de l'armée, qui ne permettrait pas qu'on tentât rien contre sa personne, le prince obéit sans délai aux ordres de son père. Il traversa le camp avec une contenance ferme. Le bruit s'étant déjà répandu qu'il était accusé de trahison ; l'armée, saisie d'indignation, gardait un silence menaçant. A la vue du prince, cependant, elle fit entendre des acclamations et des cris de joie qui durent parvenir jusqu'aux oreilles du sultan.

Mustapha entendait encore le bruit de ces manifestations lorsqu'il entra dans la tente impériale. Selon l'usage, il dut quitter ses armes avant d'être admis en présence du padischah. Lorsque les eunuques blancs, qui gardaient la première porte, lui eurent ôté le sabre recourbé qu'il avait au côté et le poignard passé dans sa ceinture, il fut conduit par le *capou-agasi* (chef des eunuques blancs) jusqu'à la salle qui servait d'antichambre au kiosque impérial.

D'abord il n'y vit rien qui pût lui causer des alarmes : ni gardes armés, ni suite nombreuse : l'ordre et le silence accoutumés y régnaient. Mais bientôt six muets se montrent, le fatal cordon à la main. En les voyant, Mustapha ne doute plus de son sort. « On en veut à ma vie ! » s'écrie-t-il, et il demande avec instance à voir le sultan, tout en s'efforçant d'échapper à ses bourreaux.

Mustapha, extraordinairement agile et fort, se défendit avec tant de furie, qu'un instant les muets faiblirent et s'arrêtèrent incertains. Si le prince avait eu

le temps de s'élancer dehors et de gagner le camp, il sauvait sa vie et montait sur le trône; mais, avant qu'il pût profiter de l'hésitation et de l'effroi des muets, le sultan lui-même souleva la portière qui cachait l'entrée du kiosque, et avança la tête avec un geste menaçant. A l'aspect de ce visage terrible, les muets comprirent qu'il fallait en finir; ils revinrent vers le prince, et, après l'avoir terrassé, ils l'étranglèrent; puis ils s'enfuirent, comme s'ils eussent encore craint la colère du sultan.

Pendant cette horrible tragédie, personne n'avait pensé au prince Djiangir, qui était sorti pour visiter le camp. Ayant appris que Mustapha était allé vers le sultan, il rentrait pour lui donner la main. A la vue de ce corps immobile, de ce visage livide et taché de plaques bleues, Djiangir poussa de grands cris et tomba dans le plus violent désespoir. Les eunuques, consternés et tremblants, voulurent l'éloigner; mais il se précipita sur le corps de son frère, et l'étreignit avec une sorte de frénésie. Ses cris attirèrent le sultan, qui lui ordonna, avec une tendresse mêlée d'autorité, de le suivre. Mais cette pauvre créature, si faible, si frivole et qu'on supposait incapable d'aucun sentiment énergique, se tourna vers son père et lui dit avec fureur: « Voilà donc ce que tu fais de tes fils!... Va, je t'empêcherai bien de me faire mourir par la main des muets!... »

En même temps, il tira de sa ceinture un petit poignard qu'on lui laissait plutôt comme un jouet que comme une arme dont il pût jamais se servir, et, avant

qu'on eût compris son dessein, il se donna dans le cœur un coup mortel. Soliman fut couvert de son sang. On assure qu'il le pleura.

Cependant la fatale nouvelle se répandait dans le camp, et l'attitude de l'armée devenait menaçante. Si quelqu'un se fût mis à sa tête, elle se serait révoltée immédiatement. De moment en moment, le danger grandissait et les janissaires commençaient à murmurer autour de la tente impériale; pendant le reste de la journée, ils ne prirent aucune nourriture, et, le soir, ils manquèrent à la prière.

La situation était terrible. Le sultan n'avait autour de lui que quelques troupes, ses *ichoglans* (pages et serviteurs de confiance), ses eunuques et quelques grands fonctionnaires. Pourtant il ne songea pas un instant à flatter et à apaiser cette multitude. Retiré dans son kiosque, il écouta toute la nuit le bruit confus que faisaient tant de gens qui veillaient. Quand le jour parut, il se leva sombre, courroucé, et dit au grand-vizir qui attendait ses ordres en tremblant : « Puisqu'ils murmurent, je vais leur rendre Mustapha ! »

En effet, le corps du malheureux prince, roulé dans un tapis, fut porté en vue du camp et exposé comme celui d'un rebelle qui venait d'expier justement son crime. En même temps, le padischah sortit à cheval, presque seul, et passa au milieu des soldats, la tête haute, le visage menaçant, et en regardant autour de lui comme pour découvrir ses ennemis. A cette vue, l'armée entière trembla et se prosterna, le front dans

la poussière, en criant : « Vive le sublime empereur ! vive le sultan Soliman ! »

Malgré cela, néanmoins, le padischah, sentant le besoin de faire quelque chose pour apaiser les soldats, ôta les sceaux au grand-vizir, lui enjoignit de quitter l'armée, et donna sa place à Achmet-pacha, brave officier qui avait la faveur des troupes. Mais la disgrâce de Rustan n'était qu'une comédie : lui-même avait suggéré cet expédient comme le seul qui pût faire tomber l'irritation des esprits et le sauver lui-même. Aussi, quelque temps après, les troupes ne paraissant déjà plus se souvenir de l'horrible fin de Mustapha, Achmet fut étranglé par ordre de Soliman, et Rustan rétabli dans la dignité de grand-vizir.

Roxelane apprit en même temps la mort de l'homme qu'elle avait tant haï et la fin déplorable de son plus jeune fils. Pendant plusieurs jours, elle parut inconsolable ; mais, dans le fond de cette âme scélérate, il y avait sans doute encore plus de joie que de douleur.

Le pauvre Djiangir n'était d'ailleurs pas le plus aimé de ses enfants. Depuis la mort de Mohammed, elle avait concentré tout son amour sur Bajazet, son troisième fils. A ses yeux, Sélim, que le droit d'aînesse appelait à monter sur le trône, était indigne de ce grand titre d'empereur. Il est juste de convenir que, sur ce point, elle était d'accord avec le sentiment populaire. Bajazet avait toutes les qualités qui plaisent à la multitude ; il était beau, hardi, d'une complexion vigoureuse, et singulièrement propre à tous les exercices guerriers. Sélim, au contraire, avait la taille

lourde, la face large et l'air indolent. On l'accusait de boire du vin en secret, et même de s'enivrer avec un juif renégat, son favori. Les deux frères se haïssaient mortellement, et il était aisé de prévoir qu'à la mort de Soliman l'un des deux ferait étrangler l'autre.

Roxelane n'avait d'ailleurs pas encore entièrement triomphé, et les espions qu'elle entretenait dans le camp lui communiquaient d'assez graves sujets de craintes. Le sultan était resté sur les frontières de l'Anatolie, au milieu de l'armée; il ne sortait plus de sa tente et semblait livré à une noire mélancolie. Tout lui était suspect, et il avait chassé la plupart des serviteurs qui étaient dans les bonnes grâces de Roxelane. D'étranges rumeurs circulaient en outre parmi les soldats : on disait que les eunuques chargés d'ensevelir le prince Mustapha avaient trouvé sur lui des papiers qui contenaient la preuve de son innocence. Aussi, lorsque l'empereur reprit, quelques semaines plus tard, le chemin de Constantinople, il paraissait résolu d'éloigner de lui l'impérieuse sultane et de l'enfermer pour le reste de sa vie dans le vieux sérail.

Roxelane l'attendait, tranquille, impénétrable. Usant des privilèges qu'il ne lui avait pas encore retirés, elle alla au-devant de lui, dès qu'elle fut avertie qu'il entrait dans le sérail. Et alors, se prosternant à ses pieds, toute pâle et le visage en pleurs, elle lui dit avec l'accent de la plus profonde soumission : « Des hommes méchants ont attiré ta colère sur moi par leurs mensonges.... J'ai perdu ta faveur sans laquelle je suis moins qu'un ver de terre.... Je ne veux plus vivre....

Finis promptement mon supplice...., Appelle les muets.... Je suis prête, et je bénis la mort, puisque c'est ta volonté que je meure.... »

Le sultan ne s'attendait pas à ces paroles; la douleur de Roxelane, son courage, sa résignation le touchèrent et changèrent subitement ses dispositions. Il l'emmena dans le somptueux kiosque qu'il avait fait construire sur le bord de la mer, prit part avec elle à un grand festin, et au bout de quelques heures la réconciliation entre eux fut complète.

Dès ce moment, Roxelane jugea que son empire était inébranlable. Elle en profita d'abord pour demander la mort d'un enfant, le seul héritier qu'eût laissé Mustapha. Mais, quand elle eut ainsi détruit tout ce qui lui était étranger dans la famille impériale, toujours dévorée par les passions haineuses et diaboliques auxquelles elle était de moins en moins capable de fermer son âme, elle tourna sa méchanceté contre son propre sang et devint l'ennemie implacable de son fils aîné, Sélim.

Déjà elle avait inutilement supplié le sultan de changer l'ordre de succession; Soliman avait résisté à toutes ses obsessions et il n'y avait pas apparence que sa volonté dût changer un jour. Le naturel audacieux de Bajazet lui faisait ombrage; il se souvenait de l'avoir trouvé parfois moins respectueux que son frère, et il avait une prédilection pour Sélim, qui avait toujours paru soumis et tremblant devant lui.

Quand Roxelane eut perdu tout à fait l'espérance de changer la résolution de l'empereur, elle excita secrè-

tement son fils à la révolte. Profitant de l'influence qu'elle avait dans les affaires de l'Etat, elle créa un parti à Bajazet et mit à sa disposition l'argent dont il avait besoin pour gagner les soldats par ses libéralités.

Toutes ces intrigues étaient conduites si habilement, que le padischah ne conçut aucun soupçon. Il apprit en même temps que Bajazet était à la tête d'une armée et que les pachas d'Asie, toujours prêts à la révolte, allaient s'unir à lui pour attaquer Sélim. Cette fois encore, la résolution du vieil empereur fut prompte : il envoya cent mille hommes au secours de Sélim. Avec cet appoint, celui-ci triompha sans peine de son frère, et le pays fut entièrement pacifié en quelques jours.

Pendant ces troubles, Soliman n'avait manifesté ni souci ni colère. Lorsque tout fut fini, il envoya à Bajazet l'ordre de se rendre à Constantinople. Roxelane pénétra le sinistre dessein du sultan, et elle parvint à le fléchir à force de supplications, de mensonges et de larmes. Il révoqua l'arrêt de mort qu'il avait prononcé dans le fond de son âme ; mais sa colère contre Bajazet était encore si violente, qu'il ne voulut pas lui permettre l'entrée du sérail, et qu'il lui fit dire d'aller l'attendre dans un kiosque de la côte d'Asie, à l'entrée du Bosphore.

Le jour de cette entrevue, Roxelane voulut accompagner le sultan, et elle monta avec lui sur la galiote impériale qui stationnait près de la pointe du sérail. Cinquante eunuques noirs environnaient la sultane, et, tandis que ce cortège traversait les jardins, tous ceux qui l'apercevaient se prosternaient la face contre

terre. En arrivant au kiosque, Roxelane se hâta d'aller près d'une fenêtre grillée sous laquelle son fils devait passer, le sultan n'ayant pas permis qu'elle le vît autrement. Quand elle l'aperçut, ses yeux se mouillèrent de larmes, et, dès qu'il fut à portée de la voix, elle lui cria doucement : « Ne crains rien, mon agneau, va... ne crains rien ! »

Malgré cette assurance, Bajazet avançait en tremblant; la fin terrible de son frère Mustapha était présente à sa pensée, et il devint pâle, lorsque, selon l'usage, les eunuques blancs lui ôtèrent ses armes, avant de l'introduire dans la salle où était le sultan. L'entrevue fut courte; je vais la raconter comme un trait des mœurs de ce peuple barbare.

Le sultan reçut son fils d'un air sombre et irrité et sans souffrir qu'il parlât; il lui reprocha durement sa tentative et sa folle ambition; puis, s'animant par degrés, il en vint à lui dire : « Tu ne peux nier toutes ces trahisons ! Le moindre de tes crimes mériterait la mort ! »

A cette parole, Bajazet frissonna et murmura des paroles de soumission et de respect : « Assez ! interrompit le sultan; j'ai pardonné; mais souviens-toi que désormais tu payeras de ta vie le moindre signe de rébellion. »

Là-dessus, il demanda le *sorbet*, boisson sucrée et fortement parfumée avec l'essence des fleurs ou le suc des fruits. Soliman fit présenter la tasse à son fils, qui ne fit que tremper ses lèvres dans ce breuvage suspect et rendit la tasse à l'échanson. Soliman, qui l'obser-

vait, prit la même tasse et but à son tour jusqu'à la dernière goutte. Puis, sans permettre à son fils d'ajouter un seul mot, il le congédia d'un geste hautain.

Malgré ce premier revers, la sultane ne tarda pas à recommencer ses menées; mais la mort l'arrêta. Une maladie violente l'emporta en quelques jours. A sa dernière heure, elle fit promettre à Soliman de se souvenir d'elle si Bajazet avait de nouveau le malheur d'encourir sa colère, ce qui n'empêcha pas que, lorsque l'ambitieux et incorrigible prince tenta de recommencer la guerre, son père ne le fît étrangler, ainsi que les quatre fils qu'il laissait après lui.

V

L'EMPEREUR MAXIMILIEN Ier

engagé dans une périlleuse aventure.

Au moment où Luther commença à prêcher la réforme, l'Allemagne était gouvernée par un fils de Frédéric III d'Autriche, l'empereur Maximilien Ier, prince d'un caractère bizarre, aventureux, singulier, mais doué aussi de grandes qualités. Il eut notamment l'art de faire entrer dans sa famille, par de splendides mariages, non seulement la riche succession du duché de Bourgogne, mais encore les couronnes d'Espagne et de Bohême, de façon que, lorsqu'il laissa le trône à son petit-fils, Charles-Quint, ce constant adversaire de la réforme, celui-ci se trouva être le plus puissant monarque de la chrétienté.

Maximilien avait d'abord été pour sa famille un sujet de graves inquiétudes. Jusqu'à l'âge de cinq ans, il demeura muet; alors seulement on put lui faire prononcer quelques paroles. A douze ans, il balbutiait

encore d'une manière indistincte, et l'on avait presque perdu tout espoir de le voir se développer, lorsque tout à coup son entendement se réveilla comme en sursaut du léthargique sommeil dans lequel il avait jusqu'alors grandi.

Dès ce moment, le futur empereur se passionna pour l'étude des sciences et des lettres, pour les livres de chevalerie, pour la peinture, l'architecture, la musique; par la suite, il parla quatre ou cinq langues et fut initié à tout ce que savaient les princes de son temps. En même temps il devenait d'une adresse rare dans tous les exercices du corps. D'une taille imposante et vigoureusement constitué, sa force était telle qu'il tordait avec ses mains une serrure de fer, comme si elle eût été en carton. Et à cette force, à cette agilité merveilleuse, il joignait une audace qui étonnait et déconcertait les plus hardis. Loin de fuir le danger, il le recherchait avec une héroïque imprudence et même une folle témérité. Les chroniqueurs nous assurent que cet aventureux et fantasque monarque se mit onze fois en péril de mort pendant sa jeunesse, et quarante-quatre fois pendant son âge mûr. Aussi ne nous étonnerons-nous pas que, dès sa dix-neuvième année, son renom de beauté et de bonne grâce, sa réputation de chevalier accompli et intrépide, lui aient valu d'être préféré à tout autre prétendant par Marie de Bourgogne, fille unique du fameux Charles le Téméraire, laquelle apporta à la famille des Habsbourg les immenses possessions de Flandre et de Hollande.

Sans doute cette brillante alliance entraîna Maximilien dans de longues guerres contre la France, de même que son second mariage avec la fille du duc de Milan, Blanche Sforza, qui lui apporta en dot 300 000 ducats, l'obligea à intervenir à maintes reprises dans les interminables guerres d'Italie. Mais, à travers toutes ces guerres et en dépit de bien des échecs, Maximilien Ier, quand il mourut (12 janvier 1519), put se flatter d'avoir plus fait, à lui tout seul, pour l'agrandissement des possessions de sa famille que ne l'avaient fait tous ses prédécesseurs réunis.

Nous avons dit plus haut qu'à une agilité merveilleuse dans tous les exercices du corps, Maximilien joignait une audace qui saisissait et déconcertait les plus hardis. Aussi n'étonnerons-nous pas nos lecteurs en disant qu'il devint de bonne heure le plus intrépide et le plus passionné des chasseurs de chamois. Il aimait à s'habiller comme les Tyroliens, à porter le justaucorps de drap vert et le chapeau pointu que ce peuple affectionne. Maintes fois dans ses chasses il se trouva exposé aux plus extrêmes dangers et n'en fut sauvé que par ce que le monde appellerait le plus étonnant des hasards. Entre beaucoup d'aventures de cette nature, nous citerons de préférence l'accident suivant, qui eut lieu dans le massif de hauteurs nommé *la Muraille de Saint-Martin*, au Tyrol.

Ces hauteurs forment bien en réalité une espèce de muraille, car elles s'élèvent perpendiculairement au-dessus de l'Inn, jusqu'à la hauteur de cinq cents mè-

tres. Çà et là elles projettent dans la vallée d'imposants contreforts, qui sont, ainsi que la montagne, d'une nuance gris-clair.

Maximilien, poursuivant un jour un chamois parmi les anfractuosités de cette chaîne de rochers, devançait de beaucoup les autres chasseurs, car il voulait toujours se distinguer, toujours briller au premier rang, et ne pouvait voir faire un tour périlleux sans avoir le désir de l'imiter, de le surpasser même, sa vanité lui faisant un besoin d'obtenir à tout prix l'admiration des spectateurs.

Comme il gravissait un escarpement des plus abrupts, le pied lui glissa tout à coup, mais, par un bonheur extraordinaire, au lieu d'être précipité dans le vallon, il tomba sur une corniche, où il demeura suspendu entre la terre et le ciel. Impossible de remonter vers le sommet. Aucune issue, ni à droite ni à gauche. Ses courtisans, inquiets, firent des efforts inouïs pour l'atteindre, et, n'y réussissant pas, donnèrent l'alarme dans les hameaux d'alentour.

Les plus agiles montagnards furent mis de réquisition. Mais le lieu était décidément inaccessible. Une journée se passa, et la nuit vint suspendre les tentatives de sauvetage. Le lendemain, toute la contrée était en rumeur; on accourait au pied de la muraille de rochers, on délibérait, on plaignait l'imprudent empereur, que semblait menacer une mort cruelle et inévitable, la mort par la faim.

Le clergé résolut d'implorer d'une manière solennelle et extraordinaire le secours du ciel. Il ordonna

des prières dans toute la vallée, sonna les cloches, célébra des messes; enfin, l'abbé de Wiltau organisa une grande procession, en tête de laquelle il se plaça lui-même. Du haut des rochers, le prince entendait les chants, les supplications, voyait se dérouler au-dessous de lui le pieux cortège, qui lui semblait célébrer d'avance ses funérailles, plutôt que lui apporter le salut. Finalement, la foule s'arrêta au pied de la corniche où Maximilien attendait la mort, et une messe solennelle fut encore célébrée en sa faveur. Mais bientôt la lumière du jour baissa, le soleil disparut derrière les hautes cimes, et des ombres tristes et lugubres montèrent de nouveau du fond des vallées.

Le matin du troisième jour, l'empereur, exténué de faim, s'apprêtait à la mort et levait les yeux vers le ciel comme vers son dernier refuge, quand, tout à coup, il aperçut un chasseur de chamois debout au sommet de la muraille de roches nues. Il était venu dans ce lieu par aventure, car il n'avait point entendu parler dans son village de la position de Maximilien.

— Holà ! que faites-vous donc là ? lui cria-t-il.

— Je regarde et j'attends; mais l'attente me semble un peu longue, car je suis où vous me voyez depuis quarante-huit heures.

— Et pourquoi vous êtes-vous planté dans un pareil endroit ?

— Je ne m'y suis point planté, comme vous dites; le pied m'a glissé sur le roc, et j'ai roulé, bien malgré moi, jusqu'ici.

— Certes, répliqua Oswald Zips, ce ne sera pas une

petite affaire que de vous en tirer, mais je ne voudrais pas laisser un camarade dans la peine.

Aussitôt il se mit en mesure de descendre; et, avec une force et une agilité surprenantes, il exécuta le périlleux trajet. On eût dit qu'il avait depuis longtemps étudié toutes les formes et les circonstances de l'escarpement de rochers.

— Maintenant, dit-il au souverain, qu'il continuait à prendre pour un simple chasseur, il s'agit de remonter. Vous avez vu comment je m'y suis pris, n'est-ce pas? Je vais grimper devant vous; mettez bien vos pieds où je mettrai les miens. Mais d'abord il faut que j'attache des crampons à vos souliers.

Quand il eut solidement fixé les griffes de fer, l'ascension commença. Le montagnard utilisait les moindres rides de la pierre, soutenait de temps en temps le prince et finit par l'amener jusqu'au haut de l'abrupt escarpement. Là un sentier facile leur permit de continuer leur route avec l'allure de gens qui se promènent.

— Savez-vous qui vous avez sauvé? demanda alors l'empereur à Oswald Zips.

— Ah! j'ai sauvé un homme auquel on pourrait souhaiter un peu plus de prudence.

— Je ne dis pas le contraire, mais connaissez-vous mon nom?

— Si vous me le dites, je l'apprendrai; je ne suis pas curieux.

— Je suis Maximilien Ier, empereur d'Allemagne.

— Alors vous ne devez pas vous exposer ainsi à

vous casser le cou. On dit que vous êtes nécessaires au pays, vous autres : je veux bien le croire ; mais, si une heureuse inspiration ne m'avait pas conduit où vous étiez, c'en était fait de vous.

En reconnaissance du service qu'il lui avait rendu, le prince anoblit Oswald : il le nomma chevalier de Hauteroche (von Hohenfelsen) et lui donna pour armoiries un chamois sur un bloc de pierre. Mais, comme un simple titre nobilier n'eût guère été pour lui qu'une vaine récompense, l'empereur lui assigna une rente sur les douanes du Tyrol. En 1849, un descendant de l'agile chasseur existait encore à Vienne.

VI

CAPTIVITÉ ET SOUFFRANCES

de Jeanne la folle, reine d'Espagne.

Il est peu d'histoires plus navrantes que celle de cette infortunée princesse, que sa tragique destinée nous fait voir entourée de trois bourreaux, son père, son mari et son fils, trois hommes que Dieu lui avait donnés pour protecteurs et qui lui ont ravi ses royaumes, l'ont jetée pour de longues années dans une sombre prison, et qui se sont même abaissés jusqu'à la soumettre à la torture. Pour comble d'infamie, ils l'ont fait passer pour folle; et pourtant elle a montré une intelligence remarquable et eût pu occuper un rang éminent parmi les souverains de son temps. Des médecins célèbres ayant été appelés par les *communeros* (députés des communes d'Espagne aux cortès) à examiner si cette prétendue folie existait, et ayant interrogé les officiers et domestiques qui l'entouraient, un homme digne, semble-t-il, de toute créance, le cardi-

nal, plus tard pape Adrien, rendit compte à l'empereur de cette enquête en ces mots : « Quasiment tous les officiers et serviteurs de la reine disent qu'elle a été opprimée et détenue par force dans ce château durant quatorze ans, sous prétexte de démence, tandis qu'elle a toujours été aussi saine d'esprit et aussi raisonnable qu'au moment de son mariage[1]. »

Chacun connaît la légende généralement répandue jusqu'à ces dernières années au sujet de la malheureuse Jeanne. Fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, éperdument éprise de Philippe de Bourgogne, son mari, elle en devint jalouse à l'excès et cette jalousie la rendit presque folle. Quand le beau Philippe mourut, elle fut inconsolable, ne voulut point se séparer de son corps, lui fit rendre par les grands de Castille les honneurs dus à des souverains régnants, et ne consentit jamais à ne plus compter parmi les vivants celui dont la dépouille l'accompagnait partout. Des documents authentiques, découverts il y a quelques années dans les archives secrètes de Simancas, en Espagne, par un savant allemand, M. Bergenroth, sont venus démontrer la fausseté de cette légende et dévoiler une des plus abominables machinations que l'histoire ait jamais eu à enregistrer. Voici, d'après les pièces, récemment mises au jour, comment les faits doivent s'être passés.

Jeanne naquit en 1479 et fut élevée en Espagne sous les yeux de sa mère. Bien que ce ne fût pas encore

[1] Lettre du cardinal Adrien à l'empereur Charles-Quint du 4 septembre 1520. (Bergenroth, *Calendar of letters*, etc.)

l'usage de la cour, comme du temps de Philippe II, d'assister aux autodafés, aux fustigations et aux tortures des hérétiques, ces exploits du fanatisme religieux faisaient cependant, dès cette époque, le sujet préféré de toutes les conversations dans l'entourage dévot d'Isabelle la Catholique. Le sens droit et tous les bons instincts de Jeanne semblent s'être révoltés contre ces excès et elle osa dès lors se mettre en opposition avec sa mère.

On conçoit la douleur d'Isabelle en voyant sa propre fille se perdre de gaieté de cœur, car n'était-ce pas se perdre à ses yeux que de douter de la sainteté des procédés de l'inquisition? Aussi essaya-t-elle d'étouffer ces premiers germes de désobéissance. Elle ne recula devant aucun moyen pour amener Jeanne à de meilleurs sentiments. Devant aucun, disons-nous. Voici en effet ce que, trente ans plus tard, le marquis de Denia, geôlier en chef de la malheureuse captive, écrivait à Charles-Quint, le fils de Jeanne, dans une lettre du 25 janvier 1522 : « Si votre majesté voulait employer contre elle la torture, ce serait à bien des égards rendre service à Dieu, et faire en même temps bonne œuvre envers la reine elle-même. Les personnes de sa disposition ont besoin de cela, et la reine, votre grand-mère, punissait et traitait sa fille, la reine, notre dame souveraine, de la même façon. »

On comprend que, dès l'âge de dix-sept ans, Jeanne, ainsi traitée, se soit empressée d'accepter la main de l'archiduc Philippe de Bourgogne, fils de Maximilien d'Autriche et de Marie, la fille du Téméraire; ce

prince, un des plus beaux cavaliers de son temps, devait, en effet, la conduire en Flandre, et la soustraire ainsi à l'éducation de sa mère.

A peine fut-elle arrivée à Bruxelles (1496) que des bruits inquiétants sur l'orthodoxie de la jeune archiduchesse parvinrent à Madrid, et Isabelle envoya aussitôt en Flandre frère Thomas de Matienzo pour ramener sa fille à la vraie foi. La princesse, qui aimait tendrement sa mère, fut abattue en apprenant son déplaisir; mais elle demeura ferme, et le jour de l'Assomption, deux ecclésiastiques s'étant présentés à Jeanne pour la confesser, elle s'y refusa en présence même de l'envoyé de sa mère. Un peu plus tard, elle résista de même à toutes les exhortations de son ancien précepteur, frère André, qui la suppliait dans ses lettres de prendre pour confesseur un bon moine espagnol et de congédier certains théologiens de Paris, qui paraissent avoir été plus éclairés que la plupart des prêtres, mais que le frère André appelait des ivrognes.

On se figure le dépit d'Isabelle en apprenant ces fâcheuses dispositions, et on comprend l'intérêt de Ferdinand et du parti clérical de Madrid à entretenir l'hostilité entre la mère et la fille, surtout après la mort de don Juan et de don Miguel, le frère et le neveu de Jeanne, héritiers mâles des deux souverains catholiques, une autre fille d'Isabelle étant devenue reine de Portugal. Une réconciliation eût détruit le rêve de toute la vie de Ferdinand, savoir l'union de l'Aragon et de la Castille; elle eût en même temps porté un

coup mortel à l'institution dont dépendait le règne du clergé en Espagne, à la sainte inquisition. La loi salique n'étant pas admise dans la péninsule, Ferdinand aurait dû, à la mort d'Isabelle, voir passer la couronne de Castille à sa fille, et se contenter de celle d'Aragon.

Or, on pouvait penser que Jeanne, presque hérétique, tout au moins très tolérante, ne continuerait pas les errements religieux, les procédés ecclésiastiques de sa mère. Celle-ci s'en préoccupa vivement. Dès 1502, elle présenta aux cortez de Tolède un projet de régence qu'ils s'empressèrent d'adopter et que Rome ne tarda pas à confirmer. Par ce projet, Isabelle, vu la grande expérience de son époux Ferdinand, le nommait régent à vie de Castille « au cas où Jeanne serait absente, peu disposée ou *inapte* à exercer elle-même ses droits de souveraine. »

Ici se place un épisode important et qui envenima les rapports entre les divers membres de la famille. L'archiduc et sa femme étant venus en Espagne en 1502, Jeanne y mit au monde son second fils, Ferdinand. Mais, quand elle voulut rejoindre son mari, qu'elle adorait toujours malgré ses déportements et qui avait quitté l'Espagne chargé par son beau-père de conclure avec le roi de France un traité qui déplut, on retint de force la malheureuse archiduchesse. Elle tenta de fuir, mais on la rattrapa, et, comme elle s'obstina pendant des journées entières à ne pas rentrer dans ses appartements, on feignit de voir et peut-être se crut-on en droit d'y voir un acte de démence.

Ce qui est certain, c'est que dans son testament, sans même renouveler la cause de l'incapacité éventuelle de sa fille, Isabelle nommait son mari régent sans condition. Et, comme elle mourut peu de temps après (28 novembre 1504), Ferdinand s'empara du pouvoir et déclara aux grands du royaume qu'il a « ôté la couronne de Castille de sa tête pour la placer sur celle de sa fille, mais qu'il continuera de gouverner comme lieutenant et régent à vie ; » puis il fit approuver cet arrangement par les cortez en février 1505.

Philippe protesta sur le champ contre les « mensonges et bourdes infinies » que Ferdinand répandait sur l'état mental de Jeanne, « uniquement afin d'avoir un prétexte pour s'emparer de sa couronne. » Bientôt l'archiduc apparut en personne à la tête d'un corps de troupes et accompagné de sa femme, afin de réclamer pour lui-même et pour Jeanne la couronne de Castille.

Leur succès fut plus grand encore qu'ils n'avaient osé l'espérer. De tous côtés les partisans affluèrent, et l'armée allait grossissant au fur et à mesure qu'elle avançait dans l'intérieur de la péninsule. Ferdinand, d'ordinaire si maître de lui, eut un véritable accès de fureur, et il fut sur le point d'aller provoquer son gendre dans un duel à mort. Mais la naissance d'un tiers parti qui, mettant de côté Philippe et Ferdinand, se proposait de porter sur le trône l'héritière légitime, lui fournit une chance inespérée de réussir dans ses ambitieux projets.

Il demanda une entrevue amicale à son gendre, s'appliqua à se donner un air bon enfant, monta sur un âne, et arriva ainsi près de Philippe, sans armes et en disant qu'il venait « l'amour dans le cœur et la paix dans les mains. » Puis, dans une longue conférence secrète dans l'église de Villafafila, Ferdinand fit comprendre à son gendre qu'il avait tout intérêt à faire croire à la folie de sa femme, promit de lui céder tous les droits que le testament d'Isabelle l'autorisait à revendiquer sur le gouvernement de la Castille et ne s'éloigna qu'après avoir juré en bonne forme ce traité de cession en faveur de Philippe.

Il est vrai qu'aussitôt après avoir prêté ce serment sur l'Evangile, il s'enferma avec son secrétaire d'Etat pour rédiger une protestation contre le traité, sous prétexte qu'il était tombé dans un guet-apens tendu par son gendre, lequel lui avait extorqué le traité de renonciation. Cette protestation scandaleuse a pour nous ce côté intéressant que Ferdinand y déclare vouloir aider sa fille Jeanne, « tenue injustement captive par son mari, à recouvrer sa liberté, » et il dément ainsi, implicitement du moins, la prétendue folie de l'infortunée princesse.

Ferdinand ne produisit cependant pas immédiatement cette protestation. Il se rendit à Naples, après avoir recommandé à un de ses fidèles Aragonais, Mosen Luis Ferrer, le bien-être de ses enfants chéris et même leur paix conjugale; mais à peine était-il arrivé en Italie qu'il apprit la mort subite de son gendre, tant Ferrer avait admirablement compris et exécuté

les instructions de son maître. Personne, en effet, ne douta que Philippe ne fût mort empoisonné.

Voilà Jeanne devenue veuve, et elle a pour dot le royaume de Castille. Les prétendants ne manquèrent pas, comme bien l'on pense ; mais Ferdinand, pour parer le coup, se hâta d'écrire à toutes les cours des lettres sentimentales et doucereuses où il parlait de sa profonde douleur et de la démence de sa pauvre fille, démence qu'il avait niée deux mois auparavant.

Jeanne, tenue jusque-là en captivité par son mari, n'aurait absolument pas pu rendre au corps de celui-ci les honneurs solennels dont parle la légende. Seulement, comme la reine devait être emmenée dans la forteresse de Tordesillas, tandis que le corps de Philippe devait être transporté à Grenade pour y être enseveli, les deux convois se mirent en route ensemble vers les provinces méridionales, et les imaginations populaires purent se figurer que c'était Jeanne qui voulait absolument emmener avec elle son époux, dont elle ne pouvait consentir à se séparer.

Arrivée à Tordesillas, la reine y fut renfermée et le corps de Philippe fut déposé au couvent de Santa-Clara, le tombeau de Grenade n'étant pas encore terminé. Cependant Jeanne ne paraît pas avoir demandé une seule fois à voir le cercueil de son mari, et, durant vingt-cinq ans, elle ne mit pas le pied à Santa-Clara, dont elle n'était cependant séparée que par une centaine de pas. Dans ses conversations avec son geôlier, dont nous avons des rapports très fidèles faits par lui-même, elle ne parle jamais que très simplement

de Philippe, comme le ferait toute veuve, et sans jamais songer à le croire vivant.

Depuis la mort de Philippe, en 1506, jusqu'à celle de Ferdinand, en 1516, Jeanne resta prisonnière dans la forteresse de Tordesillas et n'apprit plus rien de ce qui se passait au dehors. Son fils Charles, déjà héritier des domaines de son père et qui devait hériter de tous ceux de Ferdinand, avait encore plus d'intérêt que son grand-père à laisser sa mère où elle était et à faire croire à sa folie. D'ailleurs Charles avait été élevé par sa tante Marguerite dans la « grande idée » d'assurer avant tout et partout le triomphe du catholicisme, et il sacrifia résolument sa mère à « sa mission, » comme Philippe avait sacrifié sa femme à son avarice, comme Ferdinand avait immolé sa fille à ses plans politiques. Et cependant, en faisant visite à sa mère au printemps de 1518, Charles put se convaincre de la façon la plus évidente qu'elle était parfaitement capable, sinon de gouverner, au moins de vivre en liberté.

Au premier moment cependant, il y eut quelque amélioration dans la situation de la princesse. Le vieux cardinal Ximénès, chargé pour quelque temps de la régence pendant la minorité de Charles, alors dans les Pays-Bas, avait destitué Ferrer comme ayant mis en danger la vie et la santé de Jeanne. Mais Ferrer, qui voyait réellement de la démence dans la mélancolie de sa captive, s'excusa en disant qu'il n'avait jamais donné la *cuerda* à Jeanne que sur les ordres du roi Ferdinand. La cuerda consistait à suspendre la victime par les bras et à lui attacher aux pieds de gros

poids qui finissaient par désarticuler les membres. Mais Charles fut fâché de la destitution de Ferrer, et blâma vivement le cardinal de ce qu'il considérait comme une indiscrétion.

Nous ne savons rien de la première visite de Charles à Tordesillas, si ce n'est qu'elle eut lieu le 15 mars 1518, et qu'en partant il laissa comme gouverneur le marquis de Denia, revêtu de pouvoirs discrétionnaires sur la personne de la reine et de ses serviteurs. A partir de ce moment, nos renseignements deviennent exacts et abondants, car, outre la correspondance officielle, destinée à être lue devant les conseillers du roi, il y eut une seconde correspondance que celui-ci lisait seul, et que le marquis écrivait de sa propre main, pour ne pas initier son secrétaire à ce terrible secret.

Mais quelle était la situation de l'infortunée reine dans ce fameux palais de Tordesillas! Ce palais était une laide maison, située dans un pays aride; on y brûlait en été et on y gelait en hiver. Jeanne y fut enfermée dans une salle étroite et sans fenêtres, éclairée seulement par une chandelle, et dont on ne lui permettait pas de sortir pour se promener quelques moments, ce qu'on accorde à des meurtriers, pas même dans un corridor qui avait vue sur la rivière. C'est en vain que sa jeune fille Catalina, dans une lettre touchante (19 août 1521), conjura son frère Charles, « pour l'amour de Dieu, de permettre que la reine, sa souveraine, pût se promener dans le corridor, le long de la rivière ou dans celui où l'on gardait les tapis, et qu'on ne l'empêchât pas de se rafraîchir dans la grande

salle à côté. » Mais, comme les passants eussent pu entendre ses appels, on jugeait prudent de la tenir confinée dans sa pièce noire.

La mère de Charles-Quint continua à montrer dans la prison de Tordesillas son aversion pour les cérémonies romaines. Elle se refusa à entendre la messe, et la grande affaire de ses gardiens est de la faire consentir à y assister. Après beaucoup de luttes et de négociations, on dressa un autel tendu de noir dans le corridor, et la reine consentit à assister, en présence de sa fille et de frère Juan, au service divin célébré par frère Antonio. Avait-elle été amenée à cette concession par la persuasion ou au moyen du supplice de la *cuerda?* Nous ne savons. Ce qui est certain, c'est que, peu de temps après, tout était à recommencer et Jeanne était aussi intraitable que jamais sur le chapitre de la religion.

Quand il arriva à Jeanne ou à sa fille d'être malades et qu'on fut obligé de faire venir un médecin, on s'adressa à un docteur dont on se croyait tout à fait sûr et qu'on combla ensuite de biens et d'honneurs. En 1521, doña Catalina fait parvenir à son frère, à l'insu de Denia, un long mémoire écrit de sa main et qui est d'un ton tout autre que les lettres enfantines qu'on lui faisait ordinairement écrire sous la dictée de ses geôliers. Elle énumère ses griefs en se plaignant amèrement de tout ce que sa mère et elle ont à supporter de l'avarice et du mépris de leurs geôliers. On la visite quand elle sort et quand elle rentre. Le marquis la traite avec dureté et hauteur; les filles de Denia met-

tent ses robes, lui enlèvent ses bijoux. On ne lui permet pas de visiter sa mère ; celle-ci est ramenée dans sa chambre noire dès qu'elle vient voir sa fille.

En 1520 eut lieu la révolte des *communeros* ou bourgeois des villes de la Castille, exaspérés par les imprudentes mesures politiques de Charles et par la rapacité de ses conseillers flamands, auxquels il avait livré la plupart des hautes places de l'administration, dont on avait brusquement expulsé tous les amis et serviteurs de Ximénès. Dès le 24 août 1520, l'armée des *communeros*, commandée par Juan de Padilla, pénétra dans Tordesillas et s'assura de la personne de Jeanne, fort aimée dans la bourgeoisie, où l'on ne croyait pas du tout à sa prétendue folie. Son avènement n'allait-il pas délivrer le royaume des odieux Flamands, et la reine, si peu docile à l'Eglise romaine, n'allait-elle pas mettre un terme à l'épouvantable oppression religieuse que l'inquisition faisait peser sur la péninsule, où se trouvaient déjà bien des protestants ?

Sous ce nouveau régime politique, Jeanne, de l'aveu de tout le monde et même du précepteur de Charles, le futur pape Adrien VI, se montra tout à fait raisonnable et « aussi capable de régner que sa mère Isabelle. » Elle recevait gracieusement Juan de Padilla et ses amis, leur savait gré de ce qu'ils faisaient pour elle, mais elle se refusa constamment à approuver leur entreprise par écrit. A ses yeux, c'étaient des rebelles insurgés contre l'autorité royale, et, malgré ses griefs de toute nature contre son fils, elle ne pouvait se résoudre à agir contre lui. « Que personne n'essaie

de me brouiller avec mon fils, disait-elle; ce qui m'appartient est à lui et il aura soin du royaume. »

Après quatorze ans de captivité, elle était devenue excessivement défiante, et d'ailleurs les envoyés secrets de son fils lui faisaient les plus magnifiques promesses, celle entre autres qu'on ne la priverait plus de sa liberté. Enfin, le 5 décembre 1520, les troupes royales prirent d'assaut la forteresse. Jeanne, pleine de joie, vint à la rencontre des vainqueurs et se vit enfin entourée de tous ces grands dont elle avait si souvent désiré la présence auparavant. Mais ces cœurs lâches et vils eurent peur de déplaire au maître en témoignant un sérieux intérêt à sa mère, et, le lendemain de leur victoire, Jeanne, après cent trois jours de liberté, rentra dans sa prison pour ne plus la quitter.

La deuxième captivité de l'infortunée reine fut encore plus dure que la première. Denia, rétabli dans ses fonctions, se vengea sur la prisonnière des malédictions auxquelles il avait été en butte pendant les trois mois précédents. De son côté, Jeanne, indignée et aigrie, se roidit plus que jamais contre les règlements de son bourreau et contre les devoirs religieux qu'on voulait lui imposer.

A Noël 1521, on chantait matines dans la chapelle qu'on avait établie au bout du corridor; l'infante y assistait seule. Tout à coup Jeanne paraît, vêtue misérablement pour une reine. Non seulement elle n'assiste pas au culte romain, mais elle ne veut pas que sa fille y assiste. Elle interrompt le service, ordonne d'une voix retentissante qu'on enlève l'autel et tout

ce qui sert aux cérémonies du culte, puis, saisissant sa fille, elle l'entraîne loin de ces lieux. Rien ne peut alors la fléchir ; elle refuse décidément d'assister à la messe ou à d'autres services catholiques. « En vérité, écrit le marquis à Charles-Quint, si Votre Majesté voulait lui appliquer la torture (premia), ce serait rendre service à Dieu et à Son Altesse. » (Lettre en date du 25 janvier 1522.)

La mère de Charles-Quint, désormais seule, car on lui avait enlevé sa fille pour la marier au roi de Portugal, éprouvait la plus intense tristesse du traitement auquel elle était soumise. Il y avait dans une telle existence une source inépuisable de douleurs. Elle suppliait le marquis de Denia de lui permettre de quitter Tordesillas, au moins pour quelque temps. Elle désirait se rendre à Valladolid. Elle alléguait le mauvais air qu'elle respirait, les douleurs névralgiques dont elle souffrait.

Profondément émue, elle émouvait son barbare geôlier lui-même. La pitié attendrit un moment ce cœur de pierre. « Ses paroles sont si touchantes, écrivait Denia à l'empereur, qu'il devient difficile à la marquise et à moi de lui résister. Il m'est impossible de laisser personne s'approcher d'elle, car il n'y a pas un homme au monde qu'elle ne persuadât. Ses plaintes font naître en moi une compassion profonde et ses discours pourraient attendrir des pierres. » Ce n'est pas ainsi que Denia eût écrit à Charles-Quint s'il eût parlé d'une folle ; aussi lui demandait-il de détruire ses lettres.

D'autres fois son angoisse éclatait bruyamment. Un jour (avril 1525) elle arriva jusqu'au corridor et le remplit de ses cris, de ses gémissements, en versant d'abondantes larmes. Denia ordonna aussitôt qu'on la remît dans son étroite chambre, pour qu'on ne l'entendit pas. (Lettre du 25 mai 1525.) En même temps il écrivit à Charles-Quint : « J'ai toujours pensé que, dans l'état d'indisposition où se trouve Son Altesse, rien ne lui ferait plus de bien que quelque torture, et puis après cela que quelque *bon* et loyal serviteur de Votre Majesté lui parle. Il est nécessaire de voir si elle ne veut pas *faire quelque progrès* dans les choses que Votre Majesté désire. »

En 1530, le marquis désespère de voir la reine se confesser. « Je ne puis croire, écrit-il, qu'une si bonne chose puisse avoir lieu. Cependant je ferai toutes les diligences nécessaires. »

Tant de secousses ébranlèrent peu à peu sa raison. Elle se crut poursuivie par de mauvais esprits ; mais, bien qu'elle recouvrât par moments toute sa lucidité, son corps était décidément brisé. Elle finit par ne plus quitter le lit, où elle prenait sa nourriture et où elle était laissée dans le plus complet état d'abandon. Le jour de la délivrance parut le 12 avril 1555, après quarante-neuf années de captivité et à l'âge de soixante-seize ans. Ce ne fut qu'après avoir subi de terribles luttes qu'elle quitta cette épouvantable existence. On voulut la forcer à se confesser, à remplir ses derniers devoirs religieux. Jusque dans la ville, on entendit les cris déchirants de la malheureuse qui se débattait.

Finalement, au dire du fils du marquis de Denia (qui avait succédé à son père), elle mourut sans s'être confessée et sans avoir reçu l'extrême-onction.

Mais, grâce à Dieu, nous avons des renseignements infiniment plus consolants au sujet de ses derniers moments. Fray Domingo de Soto, un théologien célèbre par ses connaissances et même par sa piété, arriva jusqu'à elle le matin de sa mort ; et il paraît l'avoir trouvée chrétienne, mais non catholique romaine. Il dit : « *Béni soit le Seigneur, son Altesse m'a dit des choses qui m'ont consolé.* » Voilà la chrétienne. Il ajoute : « *Toutefois elle n'est pas disposée au sacrement de l'eucharistie.* » Voilà la femme qui rejette les rites de Rome. « Elle recommanda son âme à Dieu, disait la petite-fille de la reine, la princesse Jeanne, et lui rendit grâce de ce qu'il la délivrait enfin de toutes ses douleurs. » Ses dernières paroles furent : « *Jésus-Christ crucifié, sois avec moi.* »

Peu de mois après, Charles-Quint abdiqua. Serait-ce trop s'avancer que de supposer que la mort de sa mère fut pour quelque chose dans le dégoût du pouvoir et de la vie qui s'empara de lui dès ce moment ? A coup sûr de terribles remords durent souvent bourreler sa conscience et troubler ses instants. En définitive, l'unité de croyance et de gouvernement avait triomphé en Espagne, mais à quel épouvantable prix !

VII

LUTHER DEVANT LA DIÈTE DE WORMS.

La comparution de Luther devant la diète de Worms est une des plus belles et des plus saisissantes scènes que l'histoire moderne puisse nous présenter. Depuis l'époque où deux humbles disciples du Crucifié, bravant les menaces de la puissance politique, firent entendre ces mémorables paroles : « Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu, car nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues, » jamais peut-être les droits de la libre conscience ne furent revendiqués avec autant de grandeur d'âme et de fermeté héroïque que dans la solennelle assemblée de la diète germanique qui eut lieu à Worms en avril 1521. D'un côté, Charles-Quint, un jeune empereur passionné de son autorité, entouré de princes et de tout l'attirail de la plus haute puissance qui soit sous le ciel; de l'autre, un chétif moine, souffrant et malade, en butte aux haines fu-

rieuses des gens d'Eglise, déjà excommunié par le pape, et qu'un décret impérial, rédigé d'avance, va mettre hors la loi dans toute l'étendue des pays allemands. L'un est un potentat tout puissant, devant lequel tout cède et ploie en ce monde, mais qui devra apprendre par expérience qu'une âme libre et croyante échappe aux atteintes de la force; l'autre est un de ces indomptables témoins que la foi en Christ suscite d'époque en époque, et qui, ne regardant qu'à Celui qui est invisible, et s'avançant au-devant du géant ennemi, armés d'une simple fronde, donnent au monde l'un des spectacles les plus bienfaisants et les plus grands qu'il soit permis à l'homme de contempler ici-bas.

Tous nos lecteurs ont entendu parler des commencements de la vie de Martin Luther (né en 1483 à Eisleben en Saxe, mort en 1546), de sa soif de sainteté qui le poussa à entrer au couvent, de ses succès comme professeur à l'université de Wittemberg, des scandales de la vente des indulgences et des quatre-vingt-quinze thèses par lesquelles l'éloquent moine combattit cet odieux trafic. A l'ouïe du bruit extraordinaire que ces thèses causaient en Allemagne, le pape, après avoir vainement cité le moine indocile à Rome, renvoya l'affaire au cardinal Cajetan, son légat à la diète d'Augsbourg. Cajetan tenta, mais inutilement, de faire rétracter Luther; il voulut alors le faire arrêter, mais celui-ci, averti à temps, réussit à s'évader. Protégé par l'électeur de Saxe, qui voyait en lui le principal ornement de son université de Wit-

temberg, Luther poursuivit de plus en plus vivement ses attaques contre l'Eglise romaine. Ne reconnaissant plus d'autre autorité que celle des livres saints, il rejeta la suprématie papale, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, la possession des biens temporels par le clergé, le culte des saints, le purgatoire, la confession, la transsubstantiation, la messe, la communion sous une seule espèce, et ne conserva que deux sacrements : le baptême et la cène sous les deux espèces. Léon X lança contre lui, en 1520, une bulle d'excommunication, et en même temps il fit brûler ses écrits comme hérétiques. Luther alors, usant de représailles, livra aux flammes dans Wittemberg la récente bulle du pape avec toutes les décisions émanées du saint-siège.

Des attaques aussi audacieuses contre l'Eglise établie auraient dû attirer sur leur auteur un châtiment immédiat de la part de la puissance civile. Mais Charles-Quint était tenu à des ménagements à l'égard du protecteur de Luther, l'électeur de Saxe, qui, après avoir refusé la couronne impériale pour lui-même, venait de la faire donner au jeune monarque espagnol. D'ailleurs, Charles était peu disposé à se plier aux exigences du pape, et c'est pourquoi il décida que le moine saxon, avant d'être mis au ban de l'empire, serait invité à se présenter, muni d'un sauf-conduit de vingt et un jours, devant la diète convoquée à Worms et à y faire entendre sa justification.

Mais Luther pouvait-il se fier au sauf-conduit du prince? Conséquent avec l'abominable maxime si sou-

vent sanctionnée par l'Eglise du moyen âge, qu'on n'est pas tenu de garder la foi aux hérétiques, l'empereur Sigismond avait manqué à des promesses non moins solennelles, et permis au concile de Constance d'arrêter et de martyriser Jean Huss. Charles-Quint n'en ferait-il pas autant?

Malgré les représentations de ses meilleurs amis, malgré les menaces et les ruses de ses adversaires, Luther n'hésita pas un instant à obéir à la sommation de son souverain : « Si l'empereur m'ordonne de comparaître à Worms, c'est que Dieu m'y aura appelé. Si l'on veut user de violence envers moi, et je m'y attends, c'est à Dieu que je me recommanderai. Celui qui a préservé les trois jeunes Hébreux dans la fournaise ardente, vit et règne encore aujourd'hui. S'il ne lui plaît pas de conserver mes jours, qui suis-je pour me plaindre, alors que Christ est mort chargé d'ignominie ? Attendez tout de moi, sauf la fuite, sauf la rétractation. » Pourtant, lorsqu'il monta dans la petite carriole recouverte de toile blanche que la ville de Wittemberg mettait à sa disposition, Luther dit à son ami Mélanchthon, d'une voix profondément émue : « Si je ne reviens pas et qu'ils me fassent mourir, ô mon frère ! ne cesse point d'enseigner et de demeurer ferme dans la vérité. Travaille à ma place, puisque je ne pourrai plus rien faire. Si tu vis, peu importe que je périsse ! »

On se mit en route, le 5 avril 1521. Devant la voiture s'avançait le héraut de l'empire, Caspar Sturm, revêtu de ses insignes et porteur du sauf-conduit ac-

cordé par Charles-Quint. Dans la voiture étaient des amis dévoués du réformateur : Schurff, Amsdorff, Suaven, Juste Jonas.

Partout les peuples se précipitaient sur ses pas. Son voyage était la marche d'un triomphateur pacifique. On contemplait avec émotion cet homme hardi qui allait présenter sa tête à l'empereur. Comme on le menaçait du sort de Jean Huss : « Quand ils allumeraient, répondit-il, depuis Worms jusqu'à Wittemberg, un feu dont les flammes s'élèveraient jusqu'au ciel, je le traverserais au nom du Seigneur et je paraîtrais devant eux. »

Et non seulement Luther ne reculait pas, mais il prêchait sur la route, à Erfurt, à Eisenach, à Gotha. Il tomba malade dans cette dernière ville et l'on craignait même pour ses jours, lorsqu'une saignée faite à propos lui procura un bon sommeil et le remit si bien que, dès le lendemain, il put continuer son voyage.

Dans une lettre adressée à son ami Spalatin, qui était déjà à Worms avec l'électeur : « Nous voici enfin à Francfort, dit-il, quoique Satan, par plus d'une maladie, ait cherché à m'en empêcher. Depuis que j'ai quitté Eisenach, mon corps est d'une faiblesse extrême, et je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé rien de semblable. Mais Christ vit et nous viendrons à Worms en dépit de toutes les portes de l'enfer ! »

A Oppenheim, l'archevêque de Mayence, dans le but de retenir Luther au delà de l'époque fixée pour la durée du sauf-conduit, lui fit proposer une entrevue chez Sickingen avec Glapion, le confesseur de l'em-

pereur. Luther ne donna point dans le piège et répondit simplement : « Je suis appelé à Worms, c'est à Worms que je vais. » Enfin, tout près de Worms, il reçut un message secret de son ami Spalatin, qui le conjurait de ne point passer outre et de ne point s'exposer à de si grands dangers. Mais l'intrépide prédicateur lui fit répondre que *quand même il y aurait à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits, il ne renoncerait pas à y aller*. C'est alors que les ennemis de la réforme, désespérant d'arrêter la marche de Luther, demandèrent à Charles de suivre l'exemple de Sigismond et de violer le sauf-conduit. « On ne doit pas tenir la foi aux hérétiques, lui répétait-on sans cesse. » Mais il repoussa ce conseil et fit cette noble réponse : « Ce qu'on a promis, on le doit tenir ! »

Ce fut le 16 avril, vers dix heures du matin, que Luther, revêtu de sa robe de moine, fit son entrée à Worms, au milieu d'une multitude immense. Apercevant dans le lointain ces tours rougeâtres que le voyageur n'oublie pas, il s'était levé, debout sur son char, et avait entonné son magnifique cantique, composé l'avant-veille :

C'est un rempart que notre Dieu !

Le lendemain, fortifié par la prière, le réformateur, conduit par Ulrich de Pappenheim, maréchal de l'empire, dut se rendre à l'hôtel de ville, où l'empereur et les princes de la diète l'attendaient. Mais la foule accourue pour le voir était si compacte dans les rues qu'on dut le faire passer par des chemins détournés,

à travers les jardins : les toits.mêmes étaient couverts de curieux.

Lorsque Luther parut devant la garde de l'hôtel de ville, le vieux comte Georges de Freundsberg, qui la commandait, lui frappant légèrement sur l'épaule : « Petit moine, petit moine ! lui dit-il, tu vas affronter un danger tel que ni moi ni maints capitaines n'en avons, dans nos plus chaudes journées, affronté de pareils. Mais, si ta cause est juste, va au nom de Dieu et ne crains rien ; Dieu ne t'abandonnera pas ! »

Luther fut alors introduit dans la salle des séances, où siégeait l'empereur sur son trône, entouré d'électeurs, de princes, de ducs, de margraves, de prélats, de cardinaux, tous revêtus des insignes de leur rang. Le pauvre moine eut un moment de trouble, et quelques princes, s'apercevant de son émotion, s'approchèrent de lui et lui rappelèrent ces paroles de l'Evangile : « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. » Mais ce saisissement ne fut que passager, et, parvenu devant le trône de l'empereur, où il se tint debout, Luther se déclara prêt à répondre.

Le chancelier de l'archevêque de Trèves, prenant la parole, lui demanda s'il se reconnaissait l'auteur des livres déposés sur la table, et s'il voulait rétracter les opinions que ces livres contenaient. Il répondit qu'il se reconnaissait pour auteur de ces écrits. Quant à la seconde question, il pria l'assemblée de lui accorder un délai, afin d'y répondre. On lui fit remarquer qu'il avait eu le temps de se préparer en route ; toutefois on le remit au lendemain.

L'heureuse indiscrétion de quelques-uns de ses amis, qui l'écoutaient à son insu, nous a appris par quelles prières le réformateur se prépara à la séance solennelle du lendemain. En voici quelques fragments : « Mon Dieu, mon Dieu ! assiste-moi en dépit de toute sagesse humaine ! assiste-moi, tu le peux, toi seul, Seigneur ! C'est ta cause, ce n'est pas la mienne. Assiste-moi, Dieu fidèle ! qui es d'éternité en éternité ; car les hommes, je n'y compte pas.... M'as-tu choisi pour cette œuvre ?... je sais que tu m'as choisi. Alors fais-moi sentir ta force.... »

Le lendemain, jeudi 18 avril, à quatre heures, le héraut de l'empereur vint chercher Luther, qui dut attendre longtemps que son tour de comparaître fût venu. Il s'exprima avec simplicité, avec modération, maintenant ce qu'il avait enseigné, demandant qu'on le réfutât par les Ecritures.

Le docteur avait parlé longtemps ; il était épuisé. Mais l'empereur ne comprenait pas la langue allemande. Luther dut donc recommencer et refaire son discours en latin.

A peine achevait-il que le chancelier, se levant, lui ordonna de répondre à la question posée, sans embages, ni circonlocutions : Voulait-il, oui ou non, se rétracter ?

Luther répliqua : « Puisque votre majesté impériale et vos altesses sérénissimes exigent une réponse catégorique et précise de moi, j'en ferai une qui n'aura ni dents ni cornes ; la voici : Je n'admets l'autorité ni du pape, ni des conciles, attendu qu'ils peuvent se trom-

per, comme il leur est arrivé plus d'une fois, en effet, de se tromper et de se contredire mutuellement. Tant donc qu'on ne m'aura pas prouvé, par la sainte Ecriture ou par d'autres arguments irrécusables, que j'ai mal compris les passages que j'invoque, enchaîné par la Parole de Dieu, je ne peux ni ne veux me rétracter, estimant qu'il ne faut jamais agir contre la conscience. *Maintenant, me voici; je ne puis autrement! Que Dieu me soit en aide ! Amen !* »

Ainsi, fidèle aux convictions de sa conscience, humblement soumis aux enseignements de la Parole de Dieu, mais libre de toute crainte humaine, un chétif moine ose braver en face les foudres de la puissance impériale et exposer sa liberté et sa vie pour maintenir le droit de Dieu. Grand et noble exemple ! éternel honneur de la nature humaine, qui se sent relevée et comme retrempée à la vue de spectacles pareils !

Aussi, au sortir de cette séance, l'électeur et les princes protestants se sentirent pénétrés de courage et de confiance. Et, comme on emmenait Luther exténué, le vieux duc Eric de Brunswick, lui ayant fait porter un pot d'argent, plein jusqu'aux bords de bière mousseuse d'Eimbeck : « Tout ainsi, dit Luther, que le duc Eric s'est souvenu de moi aujourd'hui, que le Seigneur Jésus-Christ se souvienne de lui dans son agonie ! » Le duc n'oublia pas cette bénédiction à l'heure de la mort.

Finalement, après avoir reçu des visites et félicitations sans nombre et repoussé toutes les tentatives faites pour le faire dévier de ses principes, le réfor-

mateur se remit en route, après avoir renvoyé le héraut d'armes qui le sauvegardait. Sans défense comme sans peur et s'attendant uniquement à Dieu, il s'en retournait sans aucune hâte, passant de ville en ville, montant dans toutes les chaires qui lui étaient ouvertes, annonçant partout aux multitudes l'autorité de la Parole sainte et le pardon acquis par le sang de Jésus-Christ.

VIII

MAURICE DE SAXE ET CHARLES-QUINT.

A son commencement, en Allemagne, la cause de la Réformation eut contre elle à peu près tous les princes, et il semblait au premier abord presque impossible qu'elle pût résister aux attaques du pape, de l'empereur et de tous les potentats de la terre réunis.

Mais le Dieu qui l'avait suscitée et veillait sur elle détourna les coups qui lui étaient destinés, et dirigea de telle sorte les événements politiques que Charles-Quint ne put tenter de sévir directement contre le parti évangélique que lorsque celui-ci avait eu pour s'étendre et s'affermir la jouissance de longues années de paix. En effet, chaque fois que l'empereur songeait sérieusement à inquiéter les petits états protestants de l'Allemagne, quelque nouvelle attaque de son rival, François Ier, en Italie, ou une redoutable invasion des Turcs en Hongrie, l'obligeait d'ajourner l'exécution de ses projets secrets contre les religionnaires alle-

mands, et de réclamer plutôt leur assistance pour ses guerres lointaines sans cesse renaissantes.

Ainsi s'explique ce fait, au premier abord bien étrange, que Luther, mis au ban de l'empire par Charles-Quint après la diète de Worms, en 1521, ait pu achever paisiblement sa laborieuse carrière, vingt-cinq ans après, en 1546, sans avoir vu éclater la guerre civile, ou plutôt religieuse, dont son âme généreuse et patriotique eût été particulièrement affligée.

Mais, l'année suivante, l'empereur ayant résolu de dissoudre à tout prix la *ligue* des princes protestants, dite *de Smalkade*, il trouva moyen de rattacher à sa cause *Maurice*, duc de Saxe, et quelques autres princes protestants, en leur certifiant qu'il n'en voulait qu'à des princes séditieux et non à des convictions sincères; puis, attaquant à l'improviste l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, il le battit complètement à Muhlberg et le fit prisonnier. Peu après, un autre chef protestant, Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse, sur les assurances encourageantes de son gendre, le duc Maurice, vint se rendre à l'empereur, en s'en remettant à sa clémence; dès lors la ligue se trouva complètement dissoute, et les Etats protestants de la Basse-Allemagne se soumirent tous, à l'exception de la forte ville de Magdebourg.

Mais Charles-Quint usa de sa victoire avec tant d'arrogance qu'il ne tarda pas à irriter même les Etats catholiques, et jusqu'à son frère Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, qu'il avait désigné précédemment pour être son successeur à l'empire d'Allemagne et

qu'il cherchait maintenant, par de sourdes intrigues, à remplacer par son fils Philippe. Toute l'Allemagne était d'ailleurs indignée de le voir traîner de lieux en lieux, enchaînés à sa suite, le pieux et résigné Jean-Frédéric et le bouillant et chevaleresque landgrave. On ajoutait que, par un odieux acte de faux, les ministres impériaux, en transcrivant le traité conclu avec le landgrave, avaient substitué le mot allemand *ewiger* à celui d'*einiger*, ce qui faisait qu'au lieu de la promesse qu'il ne serait détenu dans *aucune* prison, le malheureux vaincu recevait seulement l'assurance qu'il ne serait pas détenu dans une prison *perpétuelle*.

C'est sur ce mécontentement universel que Maurice osa fonder l'espérance de faire tourner au bien de l'Allemagne et de la liberté religieuse la puissance et le crédit qu'il venait d'acquérir d'une manière peu honorable, en contribuant à la ruine de quelques-uns de ses coreligionnaires et parents, entre autres de Jean-Frédéric, privé de la dignité électorale à son profit.

Maurice possédait toute la confiance de Charles-Quint, et le siège de Magdebourg, dont la direction lui avait été confiée, et qu'il termina enfin au bout de treize mois par une capitulation avantageuse, lui permettait de tenir sur pied une armée sans exciter de soupçons. Une très secrète alliance fut alors conclue par lui avec le roi de France, Henri II, auquel il abandonnait le territoire des trois évêchés lorrains : Toul, Metz et Verdun, en récompense de la part que ce monarque prendrait à une attaque générale contre l'empereur.

Toutes ces négociations avec le roi de France et avec les princes protestants qui devaient seconder Maurice, avaient été conduites avec l'habileté la plus consommée et le secret le plus absolu. Ni Charles ni ses conseillers ne se doutèrent de rien, ce qui étonne de la part de politiques aussi déliés et aussi soupçonneux. Mais il paraît qu'en cette occasion le premier ministre de l'empereur, Granvelle, évêque d'Arras, fut la dupe de sa propre finesse.

Il avait corrompu à prix d'argent deux des ministres de Maurice, qui lui envoyaient des avis fréquents et détaillés de tous les mouvements de leur maître; mais ce moyen même par lequel il espérait pénétrer tous les desseins et jusqu'aux pensées de l'électeur, concourut à le mieux tromper. Maurice avait secrètement découvert la correspondance de ses serviteurs avec Granvelle; mais, au lieu de les punir de leur trahison, il sut habilement en profiter, et tourna contre Granvelle les artifices mêmes de ce prélat.

Maurice affecta de traiter ses ministres avec plus de confiance que jamais; il les admit à ses délibérations particulières, et parut leur découvrir ses plus secrètes intentions; seulement il avait soin de ne leur laisser apercevoir que ce qu'il était de son intérêt de faire connaître, de sorte que les avis des deux espions ne servaient qu'à confirmer Granvelle dans la persuasion où il était de la sincérité et des bonnes intentions de Maurice. L'empereur lui-même était dans une si parfaite sécurité qu'il ne tint pas compte d'un mémoire qui lui fut présenté au nom des électeurs ecclésiasti-

ques et par lequel on l'avertissait d'être en garde contre Maurice.

Celui-ci, jouissant du plaisir de voir que ses projets étaient toujours ignorés, annonça qu'il allait se rendre auprès de l'empereur, à Inspruck, et il prit pour l'accompagner un des deux ministres que Grandvelle avait corrompus. Après avoir parcouru quelques postes, il feignit d'être fatigué du voyage, et dépêcha à Inspruck son perfide ministre, en le chargeant de présenter à l'empereur des excuses pour ce retard et de l'assurer qu'il arriverait à sa cour dans peu de jours.

Cet espion ne fut pas plus tôt parti que Maurice monta à cheval, vola vers la Thuringe, y joignit son armée, composée de 20000 hommes d'infanterie et de 5000 de cavalerie, et la mit sur le champ en mouvement. Il publia en même temps un manifeste exposant les raisons qu'il avait de prendre les armes. Il allégua trois motifs : 1° Défendre la religion protestante, menacée d'une destruction prochaine; 2° maintenir la constitution et les libertés de l'empire, compromises par l'absolutisme de l'empereur; 3° délivrer le landgrave de Hesse des horreurs d'une longue captivité.

Dès le moment où il prit les armes, Maurice se montra aussi hardi à la tête de son armée qu'il avait été circonspect dans le cabinet. Toutes les villes qui se trouvèrent sur sa route lui ouvrirent leurs portes. Il rétablit dans leurs offices les magistrats que l'empereur avait destitués, et remit en possession des églises les ministres protestants qui en avaient été chassés.

Il dirigea sa marche vers Augsbourg : la garnison

impériale qui y était, n'étant pas assez forte pour tenter de se défendre, se retira avec précipitation, et Maurice prit possession de cette grande ville, où il fit les mêmes changements que dans celles où il avait déjà passé.

Il n'y a point de mots pour exprimer la consternation de l'empereur lorsqu'il apprit ces événements si inattendus. Il se voyait sans argent, sans troupes, assailli par un grand nombre de princes allemands et par le roi de France, qui attaquait en personne l'empire du côté de l'occident. Il mit toutes ses espérances dans des négociations pour lesquelles il eut recours à l'intervention bienveillante de son frère Ferdinand. Maurice consentit sans peine à une conférence et conclut même une trève qui devait durer du 26 mai au 10 juin, et pendant la durée de laquelle on devait s'entendre sur tous les points contestés.

Mais dès le 9 mai, voulant profiter des seize jours qui lui restaient pour tenter une entreprise de nature à le mettre en état d'imposer les conditions qui lui paraîtraient convenables, il rejoignit son armée, marcha droit à Inspruck et s'avança du mouvement le plus rapide qu'il fut possible de donner à un corps de troupes si considérable. Il arriva le 18 à Fiessen, poste très important à l'entrée du Tyrol, où il trouva un corps de 800 hommes bien retranchés. Il les attaqua avec tant d'impétuosité qu'ils abandonnèrent leurs lignes avec précipitation et communiquèrent à un autre corps, posté près de Ruten, la terreur panique dont ils étaient saisis.

Maurice, transporté de ce succès, qui surpassait

toutes ses espérances, marcha contre Ehrenberg, château situé sur un rocher très escarpé et qui dominait le seul passage qu'il y eût à travers les montagnes. Il s'y trouvait un corps de troupes suffisant pour repousser les efforts d'une grande armée; mais un berger, en poursuivant une chèvre qui s'était écartée du troupeau, avait découvert un sentier par lequel on pouvait monter au sommet du rocher. Il vint en donner avis à Maurice.

Un petit détachement de soldats fut envoyé sous la direction de ce guide, et, après avoir grimpé toute la nuit avec autant de peine que de danger, atteignit enfin le sommet sans être aperçu. Maurice ayant commandé l'assaut sur un autre côté du château, les hommes de ce détachement parurent tout à coup du côté opposé, et se disposèrent à escalader les murs, qui étaient faibles en cet endroit parce qu'on l'avait cru jusqu'alors inaccessible. La garnison, saisie de frayeur en se voyant attaquée par un point où elle se croyait à l'abri de tout danger, mit bas les armes sur-le-champ.

Maurice n'était alors qu'à deux jours de marche d'Inspruck, et, sans perdre un seul moment, il fit avancer son infanterie. Il espérait devancer les nouvelles de la prise d'Ehrenberg, et surprendre l'empereur avec toute sa suite dans une ville ouverte et non susceptible de défense; mais à peine ses troupes commençaient-elles à se mettre en mouvement, qu'un bataillon de mercenaires se mutina, déclarant qu'il ne marcherait qu'après avoir reçu la gratification due à

des troupes qui venaient de prendre une ville d'assaut. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de danger, et au prix d'un temps précieux, que Maurice vint à bout d'apaiser cette révolte, et d'engager ses soldats à le suivre vers une ville où ils trouveraient un riche butin qui les récompenserait de tous leurs services.

L'empereur ne dut son salut qu'au délai occasionné par cet incident imprévu. Il apprit à l'approche de la nuit seulement le danger qui le menaçait, et, voyant que la fuite la plus prompte seule pouvait le sauver, il quitta sur-le-champ Inspruck, malgré l'obscurité de la nuit et la violence de la pluie qui tombait alors, et quoiqu'il fût si fort affaibli par la goutte qu'il ne pouvait souffrir d'autre mouvement que celui d'une litière.

Il voyagea à la lumière des flambeaux, prenant sa route à travers les cols escarpés des Alpes, par des sentiers presque impraticables. Ses courtisans le suivaient avec la même précipitation, un grand nombre à pied, et tous dans le plus grand désordre.

Ce fut dans ce misérable équipage que Charles parvint à Villach, en Carinthie, avec une suite découragée et abattue par la fatigue, n'ayant plus rien de cette morgue hautaine avec laquelle il avait si fort blessé les cœurs allemands pendant les cinq années qui s'étaient écoulées depuis sa victoire sur l'électeur Jean-Frédéric, à Muhlberg. (1547-1552.)

Maurice entra à Inspruck quelques heures après que l'empereur et les siens en étaient sortis. Il dut renoncer à poursuivre les fugitifs à travers les gorges escar-

pées des montagnes, et se contenter de livrer au pillage les bagages de l'empereur et de ses ministres.

Après cela, il ramena son armée en Bavière, et rejoignit Ferdinand, le 26 mai, à *Passau*, où fut signé, le 2 août 1552, un traité de paix religieuse. Celui-ci, complété en 1555 par la fameuse *paix de religion* conclue à Augsbourg, garantit aux états évangéliques de la confession d'Augsbourg une entière et complète liberté de croyance.

Outré de dépit d'un tel échec et du renversement de ses rêves de domination universelle, Charles-Quint, vieux, cassé, tourmenté par la goutte, résolut d'abdiquer toutes ses couronnes et d'aller s'ensevelir dans un couvent de l'Estramadure. La toute-puissance du grand empereur était venue se briser contre une œuvre d'abord bien chétive et bien faible, mais qui était voulue de Dieu, la Réformation.

IX

LE SAC DE ROME.

La victoire de Pavie avait considérablement grandi la puissance de Charles-Quint; aussi cette puissance excita-t-elle vivement la jalousie de ses anciens alliés, qui comprenaient que l'équilibre européen était désormais mis en danger par la prépondérance excessive de la maison d'Autriche. La plupart, entre autres Henri VIII et les princes d'Italie, se tournèrent immédiatement vers François Ier et l'engagèrent à recommencer la guerre; le pape alla même jusqu'à le délier du serment qu'il avait prêté à Charles-Quint.

Le pape Clément VII, un Médicis, qui aurait voulu chasser les Espagnols de la péninsule, comme Jules II en avait chassé les Français, organisa une nouvelle *ligue sainte*, dans laquelle entrèrent avec empressement la plupart des états italiens. En apprenant cela, l'empereur et son frère Ferdinand, brouillés avec le pape et alarmés d'une formidable invasion des Turcs

en Hongrie, se relâchèrent de leur rigueur contre le luthéranisme, et, dans une diète tenue à Spire, il fut convenu qu'en attendant un concile, chaque prince se comporterait, quant à la religion, selon qu'il le jugerait bon. En même temps, le 17 septembre 1526, Charles adressait au pape un manifeste dans lequel il lui reprochait de se comporter, non comme le père commun de tous les fidèles, mais comme un homme insolent et superbe. Les réformés, pleins d'ardeur et d'allégresse, se montraient tout disposés à aider l'empereur en Italie. Freundsberg, le vieux général qui avait frappé amicalement sur l'épaule de Luther au moment où le réformateur allait se présenter devant la diète de Worms, Georges Freundsberg put enrôler quatorze mille lansquenets avec un écu par tête pour toute avance : l'espoir de piller l'Italie et la joie de faire la guerre au pape leur tenaient lieu de solde. Freundsberg lui-même, assure-t-on, montrait à qui voulait la voir une grosse chaîne d'or qu'il avait fait faire exprès pour pendre et étrangler le pape de sa propre main, car, ajoutait-il, « à tout seigneur tout honneur. »

François Ier ne se hâtant point d'envoyer une armée au delà des Alpes, rien ne put protéger les malheureuses cités italiennes contre les violences et les pillages de toute nature exercés par les formidables bandes de mercenaires de diverses nations qui composaient les armées impériales et se dirigeaient de toutes parts vers l'Italie. Dix mois entiers, Milan fut abandonné à la froide barbarie des Espagnols, et le conné-

table de Bourbon, qui arrivait de Madrid, ne put les arracher de là, en janvier 1527, qu'après leur avoir payé cinq mois de solde, extorqués de la sueur et du sang des Milanais. Le 30 janvier, ayant opéré à Plaisance sa jonction avec Freundsberg, qui, se sentant gravement malade, lui abandonna le commandement, on put croire que le connétable irait pratiquer sur la riche cité de Florence, la patrie du pape, le même système d'exactions et de violences qui venait de ruiner pour un long temps la capitale du Milanais. Déjà les bandes impériales juraient par le *sac de Florence;* déjà la Toscane et les Médicis tremblaient devant le sort qui semblait leur être réservé, lorsque tout à coup Bourbon annonça à ses hardis compagnons d'armes que c'était à Rome qu'il allait les conduire, Rome où il songeait peut-être à se faire une domination indépendante de l'empereur.

L'armée impériale, partie d'Arezzo le 20 avril, arriva le 5 mai aux portes de Rome, presque avant que le pape fût informé de sa marche, et le lendemain, à la pointe du jour, les hordes espagnoles et allemandes, grossies par une nuée de bandits italiens, s'avancèrent à l'assaut en chantant un chant de guerre composé par les soldats à la louange de leur général et dont le refrain était :

Silence à vous, César, Annibal et Scipion !
Vive la gloire de Bourbon !

Le connétable planta lui-même la première échelle au pied des murs de Rome ; mais, comme il gravissait

les premiers échelons, une arquebusade « lui donna droit au côté gauche, » et le blessa mortellement.

La mort du connétable ne sauva pas Rome. On rapporte que le duc avait en ce moment auprès de lui, en qualité d'aide de camp, un noble de Vevey nommé Pierre Blanc, qui était de même taille et avait avec lui une grande ressemblance dans les traits du visage. Se sentant grièvement atteint et craignant que cela ne fît faiblir le courage de ses soldats, il se fit transporter immédiatement dans sa tente, et après s'être dépouillé de ses armes, il ordonna à Blanc de s'en revêtir et d'aller se montrer, visière ouverte, à la tête des troupes.

Rassurés de la sorte ou exaspérés de la mort de leur chef, les soldats redoublèrent de furie, et, bien que dépourvus d'artillerie, ils culbutèrent les milices inaguerries de Rome, et forcèrent les murs ébréchés du Borgo, que Clément VII, dans son inconcevable incurie, n'avait pas même pris soin de réparer. Les faubourgs pris, le pontife s'enfuit dans le château Saint-Ange avec treize cardinaux, tandis que le massacre et le pillage se déchaînaient en plein sur la capitale du catholicisme : les temps d'Alaric et de Genséric semblaient revenus, et la civilisation italienne paraissait prête à périr une seconde fois sous les coups des nouveaux barbares.

Alors commença le fameux *sac de Rome*, où l'on vit se produire librement toutes les violences, toutes les excentricités, toutes les folies auxquelles peut s'abandonner l'imagination en délire de soldats ivres ou qui se sentent délivrés de toute discipline et de tout frein.

Tous les excès accablèrent à la fois la grande cité chrétienne, où Espagnols et Allemands, également déchaînés, mêlèrent la violence à la spoliation, l'incendie au pillage, la cruauté à la débauche, la moquerie à la profanation. Leurs bandes déprédatrices portèrent le ravage dans tous les quartiers et n'épargnèrent aucun lieu. Elles pillèrent d'abord avec une fougue désordonnée et sanguinaire, tuant tout ce qui leur résistait et se livrant à des désordres qu'on ne peut même raconter. « On entendait, dit l'historien Guicciardini, les cris pitoyables des femmes romaines et des religieuses que les soldats emmenaient par troupes et maltraitaient affreusement. »

Pendant les premiers jours de cette lamentable dévastation, Rome offrait l'aspect le plus désolé. Les portes des maisons étaient enfoncées, les rues désertes ou traversées par des fugitifs qui cherchaient un asile dans les lieux les plus écartés et que poursuivaient les soldats. On n'entendait que de douloureux gémissements ou des cris de fureur. Les églises, qui avaient servi d'inutiles refuges à des populations épouvantées, étaient assaillies par les lansquenets, presque tous luthériens, qui s'emparaient des vases précieux et des riches ornements, calices, ciboires, ostensoirs d'or ou d'argent. Les images étaient abattues, les crucifix rompus à coups d'arquebuse, les châsses des saints brisées, les objets vénérés de la piété catholique jetés par terre et répandus sur les dalles souillées. Les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la chapelle du pape, servaient d'écuries aux chevaux.

Rien n'amusait les Allemands comme de se moquer de la cour du pape. « Plusieurs prélats, dit Guicciardini, étaient promenés par toute la ville de Rome sur des ânes. » Après cette procession, les évêques payaient leur rançon ; mais ils tombaient bientôt entre les mains des Espagnols, qui la leur faisaient payer une seconde fois.

Un jour, un lansquenet, Guillaume de Sainte-Celle, se revêtit des habits du pape et posa sur sa tête la triple couronne ; d'autres, se décorant des chapeaux et des longues robes rouges des cardinaux, l'entourèrent ; et tous, se promenant sur des ânes dans les rues de la ville, arrivèrent devant le château Saint-Ange, où Clément VII se tenait caché. Là les soldats-cardinaux mirent pied à terre, et, retroussant de la main le devant de leurs robes, ils baisèrent les pieds du prétendu pontife. Celui-ci but à la santé de Clément VII ; les cardinaux à genoux firent de même et s'écrièrent que, dès cette heure, ils seraient de pieux papes et de bons cardinaux, qui se garderaient bien d'exciter des guerres comme ceux qui les avaient précédés. Puis ils se formèrent en conclave ; et le pape ayant annoncé à son consistoire que son intention était de remettre sa papauté, aussitôt les mains se levèrent pour l'élection, et tous de s'écrier : « Luther pape ! Luther pape ! » Jamais pontife n'avait été proclamé avec un aussi complet accord.

On n'eut pas si bon marché des Espagnols. Clément VII les avait nommés *Maures*, et avait publié une indulgence plénière pour quiconque les tuerait. Aussi

rien ne pouvait contenir leur fureur. Ces bigots catholiques faisaient mourir les prélats au milieu d'horribles tortures destinées à leur arracher leurs trésors, et ils ne respectaient ni rang, ni sexe, ni âge. Ce ne fut qu'après un sac de dix jours, un butin de dix millions d'or et la mort de cinq à huit mille victimes, que l'ordre et la paix commencèrent un peu à se rétablir.

Les Espagnols et les Allemands avaient attaqué à l'envi les grands palais où s'étaient enfermés beaucoup de riches marchands et de nobles familles. Souvent même ils se battirent entre eux pour s'en disputer la possession. C'est ainsi qu'ils pillèrent le palais de l'ambassadeur de Portugal, que ne put faire respecter la parenté du roi de ce pays avec l'empereur. Ils contraignirent également ceux qui avaient espéré trouver un refuge dans le palais de la marquise de Mantoue à leur payer cinquante mille écus, malgré les supplications de Fernand de Gonzague, qui commandait une bande d'Italiens dans l'armée impériale, et qui demanda vainement qu'on ne lui fît pas l'injure de forcer la demeure de sa mère.

Ils épargnèrent encore bien moins les cardinaux qui n'avaient pas eu la prudence de se retirer dans le château Saint-Ange. Le cardinal de Sienne, par exemple, après avoir racheté son palais des mains des Espagnols, tomba au pouvoir des Allemands, qui le dépouillèrent, le traînèrent dans le Borgo et le réduisirent à leur donner une forte rançon.

Le cardinal Ara-Cæli, couché dans une bière comme un mort, fut porté dans une église par une troupe de

lansquenets, qui, après avoir prononcé son oraison funèbre, toute remplie de facéties et d'obscénités, alla achever dans son palais même la cérémonie dérisoire de ses funérailles par un repas où elle s'enivra de son vin. Elle mena ensuite le cardinal, tiré de sa bière et mis en croupe d'un lansquenet, dans les divers quartiers de la ville, afin qu'il s'y procurât l'argent exigé pour sa délivrance. D'autres prélats, comme nous l'avons déjà dit, étaient promenés en costume par des soldats qui s'affublaient eux-mêmes de chapes et de chasubles prises dans les sacristies, et, à la grande indignation des Espagnols, s'en allaient en procession, chantant la messe d'une façon charivarique et contrefaisant les principales cérémonies du culte catholique.

Dans ces longues scènes de désordre, les soldats de chaque pays se comportèrent, dit-on, suivant les habitudes de leur race : les Espagnols se montrèrent avares et cruels; les Allemands avides et emportés; les Italiens cupides et raffinés. Les Espagnols ne se lassaient pas de prendre, et souvent ils torturaient leurs prisonniers pour leur arracher des sommes plus fortes. Après les premiers emportements, les lansquenets devenaient moins impitoyables : ils épargnaient les femmes et les jeunes filles, qu'ils protégeaient même contre les violences des Espagnols et des Italiens. Tandis que les Espagnols cachaient avec soin et conservaient avec avarice leur part de ce riche butin, les Allemands étalaient la leur et la dissipaient comme ils l'avaient prise. Arrivés devant Rome les vêtements

en lambeaux, sans chaussures, dénués de tout, ils étaient maintenant couverts de brocart et de pièces de soie, portaient autour de leur cou et sur leur poitrine des chaînes d'or, s'en allaient par les rues montés sur les mules du pape et des cardinaux, et passaient à boire et à manger tout le temps qu'ils ne mettaient pas à piller.

Dans l'attaque et dans le sac de Rome, il avait péri bien des milliers de personnes. Les blessés, sans assistance, succombaient dans les rues, où les morts gisaient sans être ensevelis et infectaient l'air. Cet état dangereux de la ville empêcha qu'on y portât des vivres, et la disette suivit bientôt le pillage. La peste même ne tarda pas à sortir de la disette et du meurtre, et elle n'épargna pas plus les Impériaux que les Romains.

Un Français, témoin oculaire de ce grand désastre, et qui s'était réfugié chez un évêque espagnol de ses amis, quitta son asile après que le désordre et les violences semblèrent calmés, et il décrit ainsi l'état dans lequel huit jours de meurtres et de pillages avaient mis la capitale du monde catholique.

« Je sortis, dit-il, quand il fut possible de le faire presque en sûreté. A mesure que je m'avançais vers le Forum, la solitude, l'infection, les cadavres çà et là étendus et fétides me glacèrent d'épouvante. Les maisons étaient ouvertes, les portes abattues, les boutiques vides, et dans les rues désertes on ne voyait courir que quelques farouches soldats. »

Pendant tout ce temps, le pape restait enfermé dans

le château Saint-Ange avec beaucoup de cardinaux et de prélats, les ambassadeurs des états amis, un grand nombre de nobles romains, de marchands et même de femmes. Il y attendait d'être secouru par les troupes de la ligue italienne; mais ce secours ne venant pas, le pape capitula. Il s'obligea à payer aux Impériaux 400 000 ducats, dont 100 000 tout de suite, 50 000 dans vingt jours et 250 000 dans deux mois. Il fut tenu de leur donner comme garantie du fidèle accomplissement de ses promesses les forteresses d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Civita-Castillana, ainsi que les villes de Plaisance, de Parme, de Modène. L'armée exigea de plus comme otages divers prélats et parents du pape. Il dut lui-même rester prisonnier avec les treize cardinaux enfermés dans la citadelle, jusqu'au payement des 150 000 premiers ducats, et, soit lui, soit surtout ses otages se virent assez durement traités.

A la nouvelle du sac de Rome, l'Europe avait poussé un cri d'indignation, et Charles-Quint s'était vu obligé de désavouer le fait en disant qu'il n'en avait rien su. Mais il ne punit personne et laissa les violences se poursuivre. Bientôt après, François I[er], épuisé et dédécouragé, abandonnant aux vengeances de Charles-Quint tous ses partisans et alliés d'Italie, il ne resta au pape qu'à se réconcilier avec Charles, et même il consentit à le couronner *empereur et roi d'Italie* à Bologne, ce qui semblait promettre à l'Europe chrétienne quelques années de paix.

X

FOLIES ET EXCÈS SANGLANTS

de l'anabaptisme à l'époque de la Réformation.

Luther, ayant fait ses adieux à tous les seigneurs et amis qui étaient venus en grand nombre prendre congé de lui, partit de Worms le 26 avril 1521, à dix heures du matin. Il était plein de confiance en Dieu et prêcha deux fois en route, sans se mettre en peine si, en agissant ainsi, il ne se privait pas des bénéfices du sauf-conduit. Mais l'Electeur était loin de partager la confiance de son protégé : il le considérait même comme menacé des plus grands dangers ; aussi, pour le soustraire aux recherches de ses ennemis et à l'attention du public, il résolut de le faire secrètement enlever et transporter dans un lieu sûr. Voici comment les choses se passèrent.

Luther s'était détourné de la route pour visiter son village et passer un jour avec ses parents. Il les avait quittés et suivait un chemin creux, lorsque, non loin

d'Altenbourg, en pleine forêt de Thuringe, sa carriole fut arrêtée par cinq cavaliers masqués. On le revêtit précipitamment d'un costume de chevalier, on le mit à cheval et, après cinq heures de course, on le fit entrer dans le château fort de la Wartbourg, où on l'enferma et où, sous le nom de chevalier Georges, il demeura dix mois prisonnier volontaire, du 3 mai 1521 au 6 mars 1522.

Les craintes qui avaient déterminé la conduite de l'Electeur ne furent que trop justifiées, lorsque le 26 mai parut, sous les auspices du légat Alexandre, le fameux *édit de Worms*, qui mettait au ban de l'empire Luther avec tous ses adhérents et fauteurs, condamnait au feu ses écrits, et livrait sa personne à la merci de quiconque s'en emparerait. Défense en outre était faite à qui que ce fût de recevoir dans sa maison le diable ayant nom Luther, déguisé sous forme humaine et caché dans un froc de moine, de l'héberger, de lui donner à manger ou à boire, etc.

Cependant, malgré les excursions fréquentes qu'il se permettait dans les environs de la Wartbourg, malgré une correspondance prodigieusement étendue et active, jamais le réformateur n'aurait pu supporter l'inaction à laquelle il se voyait tout à coup astreint, si une grande œuvre, une œuvre capitale et essentielle, ne se fût imposée à lui pour occuper ses loisirs : la traduction du Nouveau Testament en langue allemande, travail admirable, chef-d'œuvre immortel, qui, du même coup, créait ou du moins fixait la langue allemande et donnait un point d'appui inébran-

lable à la réforme religieuse. Cette version, si originale, si vivante, suivie bientôt de celle de l'Ancien Testament, fut accueillie avec un véritable enthousiasme; il s'en répandit des millions d'exemplaires; l'éditeur de Luther avait fondu des caractères tout exprès et tirait jusqu'à trois mille feuilles par jour. Le Nouveau Testament traduit par Luther devint le livre à la mode : les femmes le lisaient à la promenade; beaucoup de gens le portaient partout avec eux.

Mais les temps de recueillement du réformateur devaient bientôt avoir un terme; il se vit tout à coup tiré de sa retraite par les dangers dont son œuvre était menacée à Wittemberg et ailleurs. Pendant l'absence de Luther, bien des innovations avaient été introduites : les moines quittaient leurs couvents, la messe était remplacée par des services de culte en langue allemande. Un des collègues de Luther, Carlstadt, homme vif et bouillant, incapable de modération, en voulant détruire tous les restes du papisme, encouragea la destruction des croix, des tableaux, des statues, la guerre à la science et à l'art, sous prétexte que les chrétiens n'avaient plus besoin que de la lumière du Saint-Esprit. D'un autre côté, on voyait se produire à Zwickau une secte d'enthousiastes qui, sous la conduite de Thomas Munzer et se disant éclairés immédiatement par les directions intérieures de l'Esprit, déclaraient n'avoir aucun besoin de la Bible ni d'aucune espèce de révélation.

A l'ouïe de ces scènes de désordre, Luther n'hésite pas un seul instant. Sans se soucier des dangers dont

le menace l'édit de Worms, au mépris des ordres les plus positifs de l'Electeur, il quitte la Wärtbourg, accourt à Wittemberg, prêche sept jours de suite contre les *iconoclastes* (briseurs d'images) et toute violence en matière religieuse, et le désordre s'apaise comme par enchantement. Carlstadt pour un temps fut réduit au silence, et, quant aux sectateurs de Thomas Munzer, qu'on surnommait *anabaptistes* parce qu'ils ne regardaient comme valable que le baptême conféré par eux aux adultes, ils durent s'éloigner de Wittemberg et porter ailleurs leurs anarchiques enseignements.

Le courage, la fermeté héroïque de Luther avaient de nouveau sauvé la réforme; nul n'aurait osé mettre la main sur lui à Wittemberg, et, durant les trois années de tranquillité qui suivirent (1522 à 1525), son œuvre alla s'étendant toujours plus et jetant de profondes racines.

Mais au sein de l'agitation générale et du trouble des esprits, il était à prévoir que les doctrines dangereuses répandues partout dans les masses par les anabaptistes ne tarderaient pas à produire de redoutables bouleversements. En subordonnant tout aux directions intérieures de l'Esprit, c'est-à-dire en réalité au sentiment individuel, ils ébranlaient le principe d'autorité en matière politique aussi bien qu'en matière religieuse, et le résultat de tout cela ne pouvait être que très fâcheux.

Les paysans, accablés depuis longtemps sous le poids de l'oppression féodale, avaient déjà protesté maintes fois par de terribles soulèvements. Mais à

cette époque, entendant les savants et les princes parler de liberté et d'affranchissement, ils voulurent réclamer aussi ce qu'ils estimaient être leurs droits. Ceux de la Souabe, qui commencèrent, présentèrent leurs demandes en douze articles, la plupart fort raisonnables, et que Luther engagèa vivement les princes à accepter. Mais bientôt les sentiments de haine longtemps comprimés se manifestèrent par des scènes de meurtre, d'incendie, par le renversement de toute loi, de tout ordre humain. En juillet 1524, l'insurrection éclate dans la Forêt-Noire, sur les bords du Rhin, en Saxe, en Franconie. Partout les paysans pillent les églises et les couvents et égorgent les seigneurs dans leurs châteaux en flammes. Luther alors sent la nécessité de repousser tout soupçon de complicité avec des hommes de sang; mais il le fait avec de dures paroles, qui lui ont été avec raison reprochées. Toutefois, dès que la révolte a été comprimée par les efforts réunis des seigneurs protestants et des princes catholiques, Luther redevient l'avocat des malheureux opprimés et fait appel en leur faveur à la compassion de leurs maîtres.

La bataille décisive se livra près de Mulhausen, en Thuringe, où Thomas Munzer, se disant envoyé de Dieu, comme Gédéon, pour exterminer tous les impies et les oppresseurs de la terre, avait rassemblé huit mille paysans, presque tous sans armes et auxquels il avait promis de recevoir dans sa manche toutes les balles qui seraient lancées contre eux. Tandis qu'ils s'avançaient en chantant des cantiques, on en égorgea

cinq mille; les autres s'enfuirent, ainsi que Thomas Munzer, mais celui-ci fut repris et on lui trancha la tête.

Cette première défaite, loin d'étouffer le feu de la révolte, ne fit que l'étendre, en dispersant de côté et d'autre ceux qui étaient infectés de ces dangereuses doctrines. Indépendamment de leurs vues sur le baptême, ils enseignaient que parmi les chrétiens, qui avaient l'Esprit de Dieu pour guide, l'office du magistrat n'était pas seulement inutile, mais que c'était un empiétement illégitime sur leur liberté spirituelle; qu'il fallait anéantir toute distinction de naissance, de rang et de fortune comme contraire à l'esprit de l'Evangile; que tous les chrétiens devaient mettre leurs biens en commun et vivre ensemble dans cette parfaite égalité qui convient aux membres d'une même famille; enfin, qu'à l'égard du nombre des femmes, chaque homme pouvait user de la liberté que Dieu avait accordée aux patriarches.

De pareils principes, propagés avec le zèle et l'audace du fanatisme, gagnèrent bientôt un nombre immense d'adhérents, particulièrement au sein des classes ouvrières de la Westphalie, des bords du Rhin et de la Hollande. A Amsterdam, huit des principaux anabaptistes furent décapités et leurs têtes furent fixées sur des pieux pour intimider par cet exemple. C'était sur la fin de 1533.

Cette exécution causa, en effet, quelque terreur, et beaucoup de membres de la secte se hâtèrent de s'enfuir vers une ville sur laquelle ils croyaient pouvoir

fonder de grandes espérances, la ville de Munster, en Westphalie, qui, bien que soumise à la domination de son évêque, se gouvernait par son propre sénat et par ses consuls. Au nombre des fugitifs venus de Hollande à Munster, se trouvaient deux hommes peu instruits, mais entreprenants, adroits, fanatiques, qui ne tardèrent pas à prendre un ascendant considérable dans les assemblées des anabaptistes ; c'étaient Jean Matthias, boulanger de Harlem, et Jean Bokold, compagnon tailleur de Leyde. D'abord ils convertirent à leurs vues deux des prédicateurs luthériens qui jouissaient le plus de la faveur publique, puis ils trouvèrent moyen de faire affluer dans la ville de Munster un nombre considérable de leurs amis. Et quand le sénat, instruit tardivement de ces menées, voulut prendre des mesures et expulser les étrangers, il ne fut point obéi ; bientôt une émeute, qui eut lieu pendant la nuit, au commencement de 1534, rendit les anabaptistes maîtres de la ville, d'où s'échappèrent en toute hâte les sénateurs, les chanoines, la noblesse et la plus grande partie de la bourgeoisie protestante et catholique. Aussitôt on organisa un nouveau gouvernement, un sénat, composé de vingt-deux membres et deux consuls pénétrés des vues nouvelles, Kniperdolling et Kippenbroch.

Mais ces magistrats n'étaient là que pour la forme. Toutes leurs démarches étaient dirigées par Jean Matthias, qui, prenant le nom et l'autorité d'un prophète, dictait ses ordres et punissait de mort à l'instant ceux qui osaient y désobéir. Il commença par exhorter la

multitude à piller les églises, à brûler tous les livres, sauf la Bible; il confisqua les biens de ceux qui s'étaient enfuis de la ville; ordonna à chaque habitant d'apporter à ses pieds son or, son argent, tous ses effets précieux; déposa ces richesses dans un trésor public et nomma des diacres chargés de les distribuer pour l'usage commun de tous. Après avoir ainsi établi, parmi les membres de sa république, une parfaite égalité, il leur ordonna de manger ensemble à des tables dressées en public et alla même jusqu'à régler les mets qu'on devait servir chaque jour.

Dès qu'il eut achevé sa réforme sur ce plan, son premier soin fut de pourvoir à la défense de la ville; et les mesures qu'il prit à cet effet montraient une prudence qui ne tenait point du fanatisme. Il forma de vastes magasins de toute espèce, répara les anciennes fortifications et en ajouta de nouvelles, obligeant chaque habitant, sans distinction, d'y travailler à son tour. Il s'attacha ensuite à faire de ses disciples de bons soldats, des troupes réglées, et n'épargna rien pour ajouter la vigueur de la discipline à la fougue de l'enthousiasme. Lui-même ne se permettait presque aucun repos et donnait à tous l'exemple d'un entier dévouement aux intérêts de l'œuvre commune.

Aussi, quand l'évêque de Munster s'avança contre la ville à la tête d'une nombreuse armée protestante et catholique, Jean Matthias, ayant pris avec lui quelques gens d'élite, se jeta sur l'un des quartiers du camp ennemi, le força et, après l'avoir rempli de carnage, rentra dans la ville chargé de dépouilles et cou-

vert de gloire. Enivré de ce succès, il parut le lendemain devant le peuple, une pique à la main, et déclara que, sur l'ordre de Dieu et à l'exemple de Gédéon, il irait avec une poignée de soldats exterminer l'armée des impies. Trente personnes qu'il nomma le suivirent sans balancer et allèrent se précipiter sur les ennemis avec une rage insensée : ils furent tous mis en pièces sans qu'il en échappât un seul.

La mort du prophète jeta d'abord la consternation dans le cœur de ses disciples ; mais Jean Bokold, dit Jean de Leyde, prononça son oraison funèbre, le comparant aux Macchabées, et en montrant que cette mort, loin de devoir être un sujet de découragement, était une récompense que Dieu avait accordée à son prophète. On se rassura donc ; et les troupes de l'évêque ayant tenté l'assaut, elles furent vigoureusement repoussées : quatre mille hommes furent tués, parmi lesquels plusieurs seigneurs de la plus haute noblesse. Voyant cela, l'évêque désespéra d'enlever la ville de vive force, et comme il ne pouvait garder bien longtemps tant de monde à sa solde, il se borna à bloquer les assiégés afin de les réduire par la famine. Il congédia donc à l'entrée de l'hiver une partie de son armée, et ayant fait construire sept forteresses autour de la place, il y enferma assez de troupes pour empêcher que les anabaptistes de Munster ne se renforçassent par l'arrivée d'autres sectaires qui accouraient des Pays-Bas et des bords du Rhin.

Se voyant ainsi tranquille dans sa ville et investi d'une autorité absolue par la confiance de ceux qui le

considéraient comme pourvu d'une mission divine, Jean Bokold, le nouveau prophète, commença à tourner son esprit vers le gouvernement intérieur de la cité. Peu après la mort de Matthias, étant entré en retraite pour converser avec l'esprit de Dieu, il devint tout à coup muet, comme Zacharie lorsqu'il vit l'ange, et ayant pris un papier, il y inscrivit les noms de douze personnes qu'il institua juges du peuple, pour présider à toutes les affaires comme les juges des douze tribus d'Israël, retenant pour lui la même autorité dont Moïse jouissait comme législateur de son peuple.

Mais cette organisation ne dura que deux mois. Les nouveaux magistrats se montrèrent peu capables; il y eut dans la ville des troubles qu'on eut de la peine à comprimer et même un complot pour livrer la ville à l'évêque. Voyant cela, Bokold résolut de s'emparer de la souveraineté absolue et de concentrer dans sa personne toute l'autorité. Sous prétexte d'une révélation nouvelle, il cassa les précédents magistrats, et pour les humilier tous dans la personne du plus élevé d'entre eux, il transforma en bourreau l'ancien consul Knipperdoling. Puis, un prétendu prophète qui avait la faveur du peuple, déclara que la volonté de Dieu était que Jean Bokold devînt roi de la nouvelle Sion et s'assît sur le trône de David. Jean se prosternant à terre, se résigna humblement à la volonté du ciel, et protesta solennellement qu'elle lui avait déjà été annoncée dans une révélation. Il fut sur-le-champ reconnu roi par cette multitude crédule, et dès ce moment il se

plut à entourer sa personne d'une pompe aussi éblouissante que celle dont les rois ont coutume d'user.

Il était alors âgé de vingt-cinq ans et dans tout l'éclat d'une belle jeunesse; ses manières étaient pleines de noblesse, et il portait un costume fait avec ces étoffes de broderies d'argent qui servent aux églises; son surtout était élégamment tailladé et parsemé de pourpre et d'aiguillettes d'or. Il avait sur la tête soit une toque de velours garnie de pierreries et de diamants, soit une couronne d'or. Sur sa poitrine descendait un magnifique collier supportant un globe symbolique traversé de deux épées en sautoir et marqué de cette inscription : *Roi de la justice sur le monde.* Sur sa ceinture était écrit : *La puissance de Dieu est ma force.*

Il ne paraissait devant le peuple qu'à des jours marqués et avec tout l'entourage de la pompe impériale. Trente chevaux richement caparaçonnés et couverts de housses de drap d'or venaient à la suite du sien, dont la parure était étincelante. Deux pages marchaient à ses côtés : celui de droite portait la Bible et la couronne par-dessus ; celui de gauche une épée nue. Ils étaient habillés d'une livrée de bleu et de vert, et portaient au doigt un anneau d'or, comme tout le reste de la maison royale, pour signifier que l'empire du Maître était du ciel et de la terre, et que la charité, comme l'anneau, doit être sans commencement et sans fin. Après tout ce cortège, venaient les gens de la garde, armés de hallebardes. Le trône, porté sur une vaste estrade, couvert d'un dais et somptueusement décoré,

s'élevait à l'extrémité de la place ; c'est là que Jean Bokold siégeait, tenant en main son sceptre d'or et dominant du haut de ses gradins la foule entassée comme dans un jour de fête pour le voir et le bénir.

Parvenu au faîte du pouvoir, Bokold se hâta de donner libre carrière à des passions jusqu'alors soigneusement contenues. Après avoir, plusieurs jours de suite, fait haranguer le peuple par des prophètes et docteurs, il engagea directement et formellement les *saints* à se prévaloir du privilège que Dieu leur réservait d'épouser autant de femmes qu'ils le désiraient. Lui-même donnant l'exemple, épousa en même temps la jeune veuve de Jean Matthias, personne d'une grande beauté, et trois autres femmes non moins bien choisies. Toutefois, la première, qui avait nom Elise, était la seule qui eût qualité de reine et qui portât la couronne : les autres étaient simplement honorées du nom d'épouses ; leur nombre, que rien ne limitait, s'éleva progressivement jusqu'à quinze. Elles étaient toutes magnifiquement parées ; et c'était là une dépense à laquelle on trouvait suffisamment les moyens de pourvoir, ainsi qu'à toutes les autres, dans les trésors des sacristies et des monastères. Jean de Leyde sortait quelquefois, entouré de cette aimable compagnie, qui achevait de lui donner de la ressemblance avec le roi Salomon. A la suite de la polygamie, il fallut accorder la liberté du divorce, qui en est inséparable, et ce fut une nouvelle cause de troubles et de contestations dans la malheureuse cité de Munster.

L'administration des choses publiques avait été re-

mise en mains sûres, et le docile Knipperdoling était devenu l'un des premiers fonctionnaires de la nouvelle monarchie. On battait monnaie : les pièces portaient sur la face une belle tête de Jean de Leyde, roi de Munster, et, sur le revers, le globe de souveraineté traversé des deux épées et surmonté de la couronne avec l'exergue : *Gottes macht ist myn dacht* (la puissance de Dieu est ma force), anno MDXXXIV. Il y avait encore quelques autres modèles de médailles destinées aux divers officiers de la cour, qui les tenaient à une chaîne passée autour du cou.

Cependant il devenait important de nouer des relations avec les anabaptistes répandus dans les autres pays, et d'appeler du secours et du renfort. Il y avait plus de six mois que le siège durait, et ce n'était pas en demeurant enfermé que le roi pouvait espérer de voir sa domination prendre l'extension qu'il rêvait. Vers le mois d'août, sur une prophétie de Tuscochierer, l'ancien orfèvre, tout le peuple s'assembla sur la grande place du cimetière pour y célébrer la cène; il y avait des tables pour cinq mille personnes, des viandes en abondance et de la bière; tout ce monde but et mangea avec grand enthousiasme. Le roi avec ses épouses, aidé de tous les officiers et de toutes les dames de la cour, servait lui-même le peuple; au dessert, s'étant assis au bout des tables, le peuple commença à défiler devant lui, et il offrait à chacun un morceau de pain rompu, en disant : « Prenez, mangez en annonçant la mort du Seigneur. » La reine, aidée de deux officiers, présentait une coupe de vin en di-

sant de même : « Buvez-en tous, en annonçant la mort du Seigneur. »

Cette grande solennité, marquée d'un caractère de fête et d'un caractère de dévotion tout ensemble, avait soulevé dans tout le peuple un redoublement de ferveur excessif; et quand Jean de Leyde, montant en chaire, demanda si tous les fidèles étaient bien disposés à obéir à la Parole de Dieu, on lui répondit par une acclamation unanime. Alors, reprenant la parole, il dit que la volonté de Dieu était qu'on envoyât des prophètes aux quatre coins du monde pour répandre la doctrine nouvelle et inviter les hommes à se rassembler dans la bergerie du Père. Aussitôt il désigna vingt-huit personnes en les appelant par leur nom et en fixant en même temps l'itinéraire que chacune d'elles devait suivre. Six furent envoyées à Osnabruck, six à Warendorp, huit à Soess, et huit à Coersfeld. Ces missionnaires partirent la nuit même, et, trompant la vigilance des sentinelles ennemies, ils parvinrent sans encombre aux endroits qui leur avaient été assignés.

Le courage avec lequel ces hommes s'acquittèrent d'une mission qu'ils savaient bien devoir leur coûter la vie, est un exemple intéressant de ce que la puissance des convictions peut produire, exemple qu'on est disposé à admirer, alors même qu'on doit gémir sur les déplorables aberrations des martyrs. Arrivés aux portes des villes, ils entraient nu-tête et comme les prophètes dans les rues de Samarie, en criant à haute voix : « Peuples, convertissez-vous, car le temps

que le Père a destiné pour la miséricorde est bien court. Convertissez-vous, car déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre! » Les bourgeois s'épouvantaient, le peuple s'assemblait, on arrêtait ces prédicateurs étranges et on les conduisait devant les magistrats. Alors, dépouillant leurs habits et les jetant par terre, ils versaient par-dessus quelque peu de monnaie à l'effigie du roi de Munster qu'on leur avait donnée à leur départ : « Nous sommes envoyés, disaient-ils, par le Père pour vous annoncer l'Evangile. Voulez-vous le recevoir? Alors, apportez vos biens pour les mettre en commun. Le refusez-vous? Alors nous prenons Dieu à témoin, sur ces pièces d'or, que vous rejetez sa paix. Le temps auquel la justice doit régner est venu et les impies périront tous.... »

A toutes les questions ils répondaient qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour la vérité de la parole dont ils étaient les porteurs. On les mit à la torture pour en savoir davantage sur la situation de Munster, et à la fin ils eurent tous la tête tranchée, à l'exception d'un seul, nommé Hilversum, qui consentit à trahir. A Warendorp, où ils avaient déjà beaucoup de partisans, le peuple s'était soulevé pour eux et leur avait livré la ville; mais ils n'étaient pas en mesure de s'y défendre comme à Munster, de sorte que l'évêque de cette dernière ville, ligué avec celui d'Osnabruck, étant accouru avec des troupes, reprit la place et y répandit beaucoup de sang, tant par vengeance que pour imprimer la terreur. Quant aux missionnaires, ils furent brûlés.

Hilversum, de retour dans Munster, raconta comment, tous ses compagnons ayant été mis à mort, il s'était échappé miraculeusement par le secours des anges. Il fit croire à Jean de Leyde que le peuple des provinces de Frise et de Hollande n'attendait qu'un signal pour se soulever. Alors, sans perdre de temps, le roi-prophète fit partir de nouveaux envoyés dont la présence et les prédications causèrent en divers lieux de très grands troubles et à Amsterdam même une conspiration à main armée, qui fut sur le point de réussir et dont la répression fut suivie de supplices épouvantables, dans le détail desquels nous répugnons à entrer.

Ces échecs de la secte dans les Pays-Bas n'étaient pas encore connus dans Munster que déjà cette ville avait commencé à changer terriblement de figure. Depuis quinze mois que durait le siège, les subsistances étaient devenues de plus en plus rares. Dans le principe, on rassemblait le peuple deux fois par jour pour lui faire la distribution de sa nourriture ; maintenant on ne le rassemblait plus qu'une seule fois, et encore les vivres étaient-ils fort mauvais et bien strictement mesurés. Il y avait chez beaucoup de gens un sourd abattement ; on s'inquiétait de ce que, malgré les promesses tant de fois réitérées des prophètes, il n'arrivait du dehors ni ravitaillement, ni délivrance ; quelques-uns parlaient de fuite ou de trahison ; l'enthousiasme ne se montrait plus guère. Dans cette circonstance critique, Jean Bokold sentit la nécessité de redoubler d'énergie et d'audace. Les premiers qui fu-

rent soupçonnés de vouloir se rendre à l'ennemi furent punis de mort sur-le-champ comme des impies qui se défiaient de la puissance de Dieu. Bien plus, une des femmes du roi ayant laissé échapper quelques mots qui annonçaient des doutes sur la divinité de la mission du roi, celui-ci les fit toutes assembler sur-le-champ, et après avoir ordonné à la blasphématrice (c'est le nom qu'il lui donna), de se mettre à genoux, il lui trancha la tête de sa propre main. Les autres femmes, loin de marquer aucun sentiment d'horreur à la vue de cette barbarie, prirent Bokold par la main, et dansèrent en rond avec une joie frénétique autour du corps sanglant de leur compagne.

La famine augmentait cependant toujours et avait réduit les assiégés aux plus terribles extrémités ; mais ils aimaient mieux souffrir des maux horribles que d'accepter les conditions de la capitulation qui leur étaient offertes par l'évêque. Enfin, un déserteur trouva le moyen de s'évader de la ville et alla se rendre aux assiégeants. Il fit connaître au général ennemi un côté faible qu'il avait remarqué dans les fortifications, l'assura que les assiégés, épuisés de fatigue et de faim, le gardaient avec peu de soin, et offrit d'y conduire un détachement pendant la nuit. On accepta sa proposition et on lui donna un corps des meilleures troupes.

Tout réussit comme il l'avait promis. Le détachement escalada les murs sans être aperçu, se saisit d'une des portes et introduisit le reste de l'armée. Les anabaptistes, quoique surpris, se défendirent dans la place du marché avec tout le courage qu'inspire le

désespoir ; mais accablés par le nombre et enveloppés de toutes parts, la plupart d'entre eux furent tués sur la place; les autres furent faits prisonniers et de ce nombre furent Jean de Leyde et Knipperdoling. Le roi de Sion, chargé de chaînes et conduit de ville en ville, fut donné en spectacle à la curiosité du peuple et exposé à toutes sortes d'outrages.

Amené devant l'évêque de Munster, Bokold avait eu des réponses d'une fierté pleine de dédain. Waldeck lui ayant demandé de quel droit il s'était établi souverain dans sa ville : « Du droit, répondit-il, que possède tout homme qui sait s'élever au-dessus des autres et s'en rendre le maître.... Tu te plains à tort, ajouta-t-il; Munster était une ville faible, je te la rends forte ; et quant à l'argent que le siège t'a coûté, fais-moi promener par les villes, enfermé dans un panier de fer, exige un sou seulement de ceux qui voudront voir le roi de Sion, et tu retireras de quoi payer tes dettes et doubler tes revenus. » L'évêque suivit ce conseil et fit promener pendant quelque temps Jean de Leyde de ville en ville pour le donner en spectacle aux princes et aux peuples. Ramené à Munster en janvier 1536, le prophète y fut horriblement torturé, tenaillé avec des pinces rougies au feu et enfin mis à mort. Son cadavre, placé dans une cage de fer, fut hissé au sommet de la tour de l'église de Saint-Laurent.

Les sanguinaires folies de Munster ruinèrent complètement la cause des anabaptistes, et même leurs rares successeurs sur les bords du Rhin et dans les Pays-Bas semblèrent ne vouloir se distinguer désor-

mais que par le caractère éminemment pacifique de leur vie, refusant de prendre les armes et d'exercer des emplois civils, étant en exemple à tous les autres hommes par leur droiture irréprochable et leur charité. Connus sous le nom de *Memnonites* et ménagés par tous les gouvernements, ils comptent encore bien des milliers de familles en Allemagne, en Russie et aux Etats-Unis.

XI

ÉVASIONS ET DÉLIVRANCES

du réformé italien Curione.

Nous ne nous faisons pas ordinairement une juste idée du nombre considérable d'Italiens qui, à l'époque de la Réforme, vinrent, pour cause de religion, se réfugier en Suisse, et fondèrent à Genève et dans d'autres villes des communautés protestantes qui furent pendant très longtemps florissantes et prospères. Ils accouraient tantôt seuls, tantôt en troupes ; franchissaient souvent les Alpes par les cols les plus abrupts, et, arrivés au sommet de la montagne, saluaient par des cantiques d'actions de grâces la terre hospitalière dans laquelle ils étaient sûrs d'être accueillis comme des frères, et où ils pourraient désormais servir Dieu en toute liberté. Curieuses et étranges étaient souvent les aventures aboutissant, pour tant d'illustres personnages, à un exil forcé loin de la belle patrie qui les avait vus naître, et qui les rejetait violemment de

son sein. On en jugera par quelques traits de la biographie d'un de ces proscrits.

Cœlius Secundus Curio, d'origine noble, né en 1503, à Moncalieri, en Piémont, était le dernier d'une famille de vingt-trois enfants. Son éducation n'en fut pas moins soignée, et, quoique dès l'âge de neuf ans il fût demeuré orphelin, il put recevoir une éducation libérale à l'université de Turin. Une circonstance avait exercé de bonne heure une influence puissante sur la direction de ses idées : son père lui ayant laissé une belle copie de la Bible, il s'était mis dès son enfance à la lire et à l'étudier avec un certain soin. Plus tard, vers l'âge de vingt ans, voulant se faire par lui-même une idée des enseignements de ces docteurs allemands dont il entendait dire tant de mal, il vint demander aux pères du couvent des Augustins de Turin, où il était très connu, quelques-uns des écrits défendus, et obtint de l'un d'eux la *Captivité de Babylone*, de Luther, traduite en italien sous un titre différent.

A la suite de cette lecture et de quelques autres du même genre, il se fit tout un travail dans son âme. Ce qu'il avait trouvé dans la Bible s'éclaircit, s'ordonna, s'approfondit. Son esprit tressaillit de joie en voyant sa foi confirmée par celle de ces grands docteurs, et un désir ardent de partir immédiatement pour l'Allemagne s'alluma au dedans de lui. Il en parla à quelques-uns de ses amis, en particulier à Jean Cornelio et à François Guarino, que l'Evangile avait aussi touchés, et qui se déclarèrent prêts à partir avec lui.

Les voilà en route pour Wittemberg, en passant par

le val d'Aoste et le Saint-Bernard. Ils s'entretiennent à haute voix de leur voyage, de leurs sentiments, de leurs espérances. Ils en parlent avec un naïf élan aux gens qu'ils rencontrent, soit en route, soit à la couchée; dans l'intempérance de leur zèle, ils se laissent même entraîner à des disputes imprudentes sur la doctrine romaine. Dénoncés bientôt au cardinal-évêque d'Ivrée, ils sont saisis tous trois et mis en prison.

Curione, ayant dans ce pays des amis qui appartenaient à la première noblesse, parvint à leur faire connaître son triste sort, et ces hommes généreux intercédèrent en sa faveur. Le cardinal, l'ayant fait appeler, vit bientôt que son prisonnier n'était pas un jeune homme ordinaire. Frappé de l'étendue de ses connaissances et de la beauté de son esprit, il résolut de faire tout ce qu'il pourrait pour le rattacher à l'Eglise romaine. Il l'entoura de prévenances; il lui promit de faire lui-même les frais nécessaires pour la continuation de ses études, et le fit entrer pour cela dans le monastère de Saint-Bénigne.

Ainsi enfermé dans un cloître, Curione regrettait vivement l'Allemagne, dont il s'était tant promis. Ne pouvant s'accoutumer aux pratiques superstitieuses des moines, il ne sut pas résister à la tentation de leur jouer un tour de sa façon, par lequel il rompit tout à fait avec eux. Un crâne et quelques ossements de martyrs étaient conservés avec soin dans une châsse placée sur l'autel. Ayant remarqué la place où les moines mettaient la clef de leur précieuse châsse, il saisit un moment favorable, enleva les reliques et les remplaça

par une Bible surmontée de cette inscription : « C'est ici l'arche de l'alliance, où l'on peut s'enquérir des vrais oracles de Dieu, et dans laquelle se trouvent les vraies reliques des saints. » Quelque temps après, une des fêtes où les reliques étaient présentées à la dévotion des fidèles étant survenue, les moines ouvrirent la châsse. Leur surprise, leur émotion, leur colère ne connurent pas de bornes, et tous accusèrent de ce sacrilège leur jeune compagnon. Celui-ci, qui était sur ses gardes, s'enfuit, et, quittant le Piémont, se réfugia à Milan.

Curione s'y consacra avec zèle à l'enseignement des lettres; mais en même temps, fatigué des vaines pratiques des moines, il se livra de toute son âme aux œuvres de la charité chrétienne. La famine et la peste désolant la contrée, il s'employa bientôt au secours des pauvres et des malades. Il sollicitait les dons des nobles, il consolait les mourants et même ensevelissait les morts. Le fléau s'étant apaisé, chacun s'empressa de témoigner à Curione une juste reconnaissance, et les Isacio, qui étaient des plus nobles du pays, lui accordèrent la main d'une de leurs filles, Marguerite-Blanca, jeune personne d'une grande beauté et qui fut la compagne fidèle et courageuse de toute sa vie.

A quelque temps de là, Curione commit l'imprudence de retourner dans son pays, où il espérait pouvoir se rendre utile et où il avait à réclamer son patrimoine, que cherchait à lui ravir injustement le mari de l'unique sœur qui lui restât. Là, ayant entendu un jour un moine déblatérer de la manière la plus impu-

dente contre Luther, qu'il accusait de gagner les Allemands en leur permettant de se livrer à toutes sortes de dérèglements, en niant que Christ soit Dieu et soit né d'une vierge, Curione, après que le discours fut terminé, demanda la liberté de dire quelques mots. Alors, tirant de sa poche le *Commentaire de Luther sur les Galates*, il en lut à l'assemblée plusieurs passages, qui démontraient la complète fausseté des calomnies du moine.

Les nobles présents au service étaient indignés; mais le peuple alla plus loin. Irrités de ce que le Dominicain leur avait audacieusement menti, quelques hommes violents s'élancèrent sur lui et le frappèrent. Les plus modérés eurent beaucoup de peine à le sauver et à le faire retourner sain et sauf chez lui.

Cette scène fit grand bruit. L'évêque et les inquisiteurs dominicains y virent une révolte contre la papauté. L'intrépide évangélique fut saisi, conduit à Turin, jeté en prison, et en un moment la nouvelle s'en étant répandue, tous ses anciens ennemis furent sur pied. Son avide beau-frère, et, à ce qu'il semble, sa sœur elle-même, se joignirent aux prêtres pour le perdre. Les uns ne voulaient lui enlever que ses biens; mais les autres voulaient lui ôter la vie. Néanmoins il ne perdit point courage, garda toute la sérénité de son âme et resta maître de ses pensées, bien qu'on le menaçât incessamment des flammes et du feu.

Enfermé dans une sorte de château fort, et placé sous la surveillance d'un nommé David, frère du puissant cardinal Cibo, des sbires attachèrent aux deux

pieds du pauvre Cœlio de grosses chaînes, les serrèrent rudement et les fixèrent à la muraille; enfin, deux gardes furent placés intérieurement devant la porte de la prison. Ces arrangements pris, David respira : il était sûr de pouvoir représenter son prisonnier quand la condamnation arriverait de Rome, où l'évêque était allé en personne la réclamer.

Les diverses opérations par lesquelles David s'était assuré de son prisonnier s'étaient faites de nuit. Le jour étant venu, Cœlio regarda autour de lui. Il lui sembla que le lieu où il était ravivait dans son esprit certaines idées presque effacées. Il se mit à examiner plus attentivement tout ce qui l'entourait, et se souvint peu à peu que jadis, étant jeune garçon, il avait été dans cette maison, dans cette salle même, sans doute chez quelque ami. Il possédait la mémoire des lieux et se rappela bientôt exactement toute la distribution de l'édifice, les corridors, l'escalier, la porte, les fenêtres.

Peu après il fut tiré de ses pensées par un sentiment de douleur : les gardes avaient tellement serré ses chaînes que ses pieds commençaient à enfler, et que la souffrance devenait intolérable. Son geôlier étant survenu pour lui apporter quelque nourriture, Curione lui parla de la douleur qu'il ressentait, et lui demanda aimablement de laisser libre un de ses pieds, ajoutant que, quand celui-ci serait guéri, le geôlier l'enchaînerait de nouveau et mettrait l'autre en liberté. Cet homme lui accorda cette faveur, et quelques jours se passèrent ainsi, pendant lesquels il eut

tour à tour de vives douleurs et de grands soulagements.

Cette circonstance ne l'empêchait pas de se livrer aux réflexions les plus poignantes. Il ne reverrait plus sa femme, sa famille, ses amis; il ne pourrait plus contribuer pour sa part à cette grande œuvre de réveil que Dieu accomplissait dans l'Eglise; il savait quelle sentence serait rendue à Rome : la mort l'attendait dès que l'évêque serait de retour....

Tout à coup une idée ingénieuse traverse son esprit. Il entrevoit l'espoir de s'échapper, de revoir les siens, de servir la cause de l'Evangile! Il réfléchit, il combine. L'expédient qui se présente à sa pensée est bizarre; il peut ne pas réussir; mais il peut aussi être le moyen de sauver un innocent de la main des persécuteurs.... Curione ne tardera pas un instant de mettre à exécution l'expédient étrange et pourtant bien simple qui s'est offert à sa vive imagination. Il ôte la chaussure de celui de ses pieds qui se trouve libre et la remplit de linges; il rompt le bâton d'un escabeau qui se trouve à sa portée, y attache le pied postiche, et en fait tant bien que mal une jambe de bois qu'il fixe à son genou, de manière qu'il puisse la mouvoir comme si elle était naturelle; la robe espagnole dont il est vêtu et qui tombe jusqu'aux talons recouvre le tout et rend la chose plus facile.

Bientôt le pas des geôliers se fait entendre; heureusement tout est prêt. Ils entrent, ils font ce qu'ils ont coutume de faire chaque jour. Ils dégagent le pied enchaîné, puis, sans y regarder de trop près, car ils ne

se doutent de rien, ils mettent la chaîne autour de la jambe postiche et se retirent.

Cœlio est déjà un peu libre; il se lève, il marche. Etonné d'une délivrance si inattendue, il est comme hors de lui-même; il lui semble qu'il est sauvé de la mort.... Cependant tout n'est pas fini : il faut sortir de cette maison forte où l'on veille de si près sur lui....

Il attend la nuit, et quand les ténèbres recouvrent toutes choses et que ses gardes doivent être plongés dans le sommeil, il s'approche de la porte de la salle. Les geôliers, sachant le prisonnier attaché au mur et des gardes près de la porte de la rue, ne l'avaient que poussée, sans la fermer à clef.

Curione sort; il marche avec une extrême lenteur et d'un pas léger, évitant le moindre bruit, de peur de donner l'éveil. Quoique tout soit obscur autour de lui, il s'oriente assez facilement au moyen de ses souvenirs; il parcourt les galeries à tâtons et descend l'escalier. Mais arrivé devant la porte de la maison, il la trouve solidement fermée. Que faire? Les sbires dorment à côté et il entend leur sommeil sonore. Il se garde bien de faire le moindre effort de crainte de les réveiller. Mais il se rappelle l'existence d'une fenêtre, placée à une certaine hauteur de l'un des côtés de la porte. Il parvient à l'atteindre, saute dans la cour, escalade la muraille extérieure, tombe dans la rue, et se met à chercher un lieu de refuge, en y mettant autant de rapidité que le lui permettent ses pieds engourdis.

Le jour venu, il y eut une grande surprise et une grande agitation dans la maison d'où le prisonnier ve-

vail de s'échapper. La fidélité des gardiens ne fut pas mise en doute; mais nul ne pouvait s'expliquer la fuite du captif. Ses ennemis répandirent donc le bruit qu'il avait eu recours à la magie, et que c'était par des pratiques diaboliques qu'il avait réussi à se soustraire à la mort. Ce fut afin de se disculper d'une accusation qui avait une grande gravité à cette époque, qu'il publia, dans un petit dialogue latin intitulé *Probus*, la relation détaillée de son évasion.

Curione se garda bien de demeurer à Turin. Il se réfugia dans un village retiré du duché de Milan, où sa famille le rejoignit. Bientôt, ayant été découvert et reconnu par quelques nobles du voisinage, sa réputation de science le fit appeler à l'université de Pavie, où il professa durant trois ans la littérature avec une grande distinction. Mais les familiers du Saint-Office de l'Inquisition ayant fait plusieurs tentatives pour s'emparer secrètement de sa personne, et le pape menaçant d'excommunication le sénat de Pavie, s'il persistait à prendre la défense de l'hérétique piémontais, Curione ne voulut pas exposer ses amis. Il quitta donc Pavie, se rendit à Venise et de là à Ferrare, pour y vivre à l'abri de la protection éclairée que la duchesse, Renée de France, fille de Louis XII, accordait avec empressement à tous les amis de la cause évangélique.

Toujours menacé par les moines et le clergé, le malheureux exilé dut encore quitter cette dernière retraite, puis celle de Lucques, et enfin, convaincu qu'il ne trouverait de refuge assuré qu'en Suisse, il réussit à s'y rendre, muni des meilleures recomman-

dations de la part de la duchesse de Ferrare. Mais comme il cherchait à rejoindre sa famille pour se mettre en route avec elle, il fut encore sauvé d'une manière providentielle.

Il était à dîner dans une auberge, lorsqu'un capitaine de gendarmes, entrant précipitamment dans la chambre, lui ordonna de se rendre prisonnier. Curione se leva aussitôt, tenant à la main, mais sans aucune idée de résistance, un grand couteau dont il venait de se servir. Ce geste involontaire intimida tellement le militaire, que Curione, profitant adroitement de sa frayeur, s'échappa de la chambre, se jeta sur son cheval et parvint à s'enfuir.

Dès son arrivée en Suisse, il fut placé à la tête du collège de Lausanne, récemment fondé par les Bernois, et il y passa cinq ans; de là, en 1547, il fut appelé à enseigner les belles-lettres à l'université de Bâle. La haute estime qu'inspiraient la pureté et l'élégance cicéroniennes de son latin attirait autour de sa chaire une grande multitude d'auditeurs, et bien des souverains firent de vains efforts pour l'attirer à leur cour. Le pape même le fit engager par l'évêque de Terracine à revenir en Italie, lui promettant un ample salaire et de riches établissements pour ses filles, à la seule condition qu'il s'abstiendrait de propager ses convictions religieuses. Il refusa fermement toutes ces offres, et resta à Bâle jusqu'à sa mort, arrivée en 1569. Ses enfants, surtout ses filles, se distinguèrent par leur talent et leur savoir.

On a de lui des méditations religieuses assez remar-

quables, divers traités philosophiques, une protestation contre le supplice de Michel Servet, bien des lettres et autres opuscules sur toute espèce de sujets. Son tombeau et celui des principaux membres de sa famille se voit encore à Bâle, sous des arceaux, à l'ombre de la vieille cathédrale.

XII

CHRISTIAN II PRÉPARE LE SOULÈVEMENT

des Suédois contre la domination danoise.

Les trois peuples scandinaves étaient à peine connus avant le IX[e] siècle, époque où ils se rendirent si redoutables à l'Europe sous le nom de Normands. A partir de ce moment, ils embrassèrent peu à peu le christianisme et entrèrent ainsi dans le grand courant de la civilisation occidentale. Le Danemark, en rapport plus facile et plus étroit avec l'Allemagne, acquit sur les deux autres contrées une certaine prépondérance, et, par l'*union de Calmar* (1397), la reine Marguerite obtint que le Danemark, la Suède et la Norvège fussent gouvernés désormais par un même monarque, bien que chaque peuple conservât sa législation et son administration particulières.

Mais cet acte, qui devait, pensait-on, assurer aux populations scandinaves une prospérité et une puissance nouvelles, dura peu et ne fit qu'occasionner des

luttes sans fin. Les Suédois, mécontents de la suprématie du Danemark, se détachèrent à plusieurs reprises de l'union, et se donnèrent d'abord un roi particulier, puis trois régents ou administrateurs du nom de Sture, tandis que le Danemark et la Norvège s'accordaient pour reconnaître l'autorité du comte d'Oldenbourg, Christian Ier, et de ses successeurs.

Mais lorsque, en 1513, *Christian II* fut monté sur le trône de Danemark, ce prince, homme éclairé et intelligent, mais cruel, violent et à instincts despotiques, n'eut plus d'autres préoccupations que de replacer la Suède sous le joug danois. Les Suédois ayant choisi récemment comme administrateur de leur pays *Stenon Sture Jeune*, et ayant déposé de leur propre autorité son ennemi, l'archevêque d'Upsal, *Gustave Troll*, prêtre complètement vendu au parti danois, le pape les excommunia tous en masse et chargea le roi de Danemark de les châtier. Alors, Christian ayant échoué dans une attaque qu'il avait tentée avec sa flotte contre Stockholm, le fourbe monarque demanda à Stenon d'avoir avec lui une entrevue amicale, à la condition qu'on lui livrerait comme otages, pour la sûreté de sa personne, quatre chevaliers, parmi lesquels le jeune *Gustave Wasa*, parent des Sture, et qui s'était déjà distingué dans maint combat. Mais à peine ces otages étaient-ils arrivés sur sa flotte, qu'il leva l'ancre et les emmena enchaînés à Copenhague. (1518.)

Pendant un séjour à Bergen, en Norvège, dont il avait été vice-roi, Christian avait fait la connaissance d'une jeune et belle Hollandaise, nommée Diwika,

dont la mère, Sigebritte, tenait une hôtellerie. Le prince prit pour la jeune fille une passion violente, et quand elle mourut, en 1517, sa mère, femme orgueilleuse et insinuante, sut prendre sur le monarque le plus funeste ascendant. Elle eut l'art de placer auprès de Christian, comme conseiller et confesseur, un sien parent, ancien garçon barbier, alors prêtre, un Allemand nommé Slaghœk, être abject, rampant et avare, qui, connaissant bien les passions de son maître, ne cessait de l'exciter contre les Suédois.

Cédant à tant de suggestions de toute nature, Christian, en 1520, fit envahir la Suède avec une nombreuse armée, par laquelle les Suédois furent défaits en deux rencontres, dont la dernière coûta la vie à Stenon Sture le Jeune. Celui-ci, grièvement blessé d'un coup de canon et s'enfuyant à Stockholm, périt de froid dans son traîneau sur les glaces du lac Mœlar. Dès ce moment, l'anarchie devint générale, et les paysans, privés de chef, se dispersèrent.

Prenant alors en mains la direction des affaires, l'archevêque Gustave Troll convoqua les Etats à Upsal, leur fit rétablir l'union de Calmar et proclamer roi de Suède le prince Christian, qui se hâta de promettre le complet oubli des fautes passées, ainsi que la délivrance des otages et de tous les prisonniers de guerre. A l'ouïe de promesses pareilles, Christine Gyllenstierna, veuve de Stenon Sture et mère de quatre enfants, osa prendre confiance dans l'ennemi de sa famille, et se décida à rendre la ville et le château de Stockholm.

A partir de cet instant, on peut dire que la Suède presque entière fut aux pieds de Christian II, et, le 7 septembre de cette même année 1520, ce monarque, escorté de quatre mille hommes, faisant son entrée triomphale dans sa nouvelle capitale au son des cloches, aux acclamations bruyantes de la foule, se rendit d'abord dans la cathédrale pour y chanter un *Te Deum*, puis de là au château, où il fut reçu par le sénat et les nobles avec de grandes démonstrations de joie.

Avant tout, Christian, voulant se faire reconnaître monarque héréditaire, imagina de convoquer les membres des Etats au Brunkeberg. Au sommet de cette colline était une tribune, qu'occupait l'évêque Beldenack, son orateur de prédilection, et autour de lui le roi et sa cour. Sur les flancs étaient les députés aux Etats; au pied, des soldats danois armés jusqu'aux dents, et plus loin, dans la plaine, les flots pressés du peuple suédois. L'orateur, après un long et menaçant discours, invita ceux qui acceptaient l'hérédité de la couronne à le témoigner en levant la main. Comme Christian, du haut de l'éminence, dominait toute la scène, personne n'osa refuser de faire le geste qu'on lui demandait; Christian fut donc unanimement proclamé roi héréditaire de Suède, et l'assemblée fut prévenue qu'à trois jours de là auraient lieu les réjouissances publiques du couronnement.

Ces fêtes commencèrent, en effet, le 4 novembre, dans la cathédrale, où le roi se rendit en grand cortège avec la reine et y reçut la communion par les mains

de Gustave Troll, après avoir juré de maintenir l'union de Calmar et de respecter la capitulation de Stockholm.

A l'occasion de ces réjouissances, le roi avait invité au château une centaine de grands seigneurs, de prélats, de conseillers. Il les reçut avec un sourire plein de grâce, les embrassa, les berça de vaines promesses, de fausses espérances et voulut que trois jours fussent consacrés à toutes sortes de divertissements. Tout en ruminant d'affreux projets, il causait, riait, plaisantait avec ses hôtes, et ceux-ci étaient ravis de l'amabilité d'un prince de la méchanceté duquel on leur avait fait peur.

Tout à coup, le 7 novembre, tout change de face. Les fêtes cessent, les musiciens et les baladins disparaissent et sont remplacés par des archers. Dans l'assemblée des Etats, l'archevêque Troll s'approche du trône où siège le roi, et, d'un ton tranchant, d'un air hautain, le somme de lui rendre justice. Il commence alors une longue énumération des outrages qu'il a eu à subir précédemment de la part des Etats de Suède, et finit en disant à Christian que, s'il avait eu le pouvoir de pardonner à des sujets rebelles, il n'avait pas le droit de soustraire des excommuniés, des hérétiques aux foudres de l'Eglise.

Christian répondit avec une douleur hypocrite qu'il était désolé d'avoir à sévir contre des sujets bien longtemps rebelles, il est vrai, mais de qui toutes les fautes étaient pardonnées ; que, néanmoins, comme il était contraint d'exécuter le mandat qu'il avait reçu de Rome, il désirait savoir si les excommuniés étaient

bien des hérétiques et soumettrait cette question à un tribunal ecclésiastique. La bulle du pape fut ensuite lue, et Christine Gyllenstierna y étant désignée par son nom, elle fut aussitôt arrêtée et amenée à la barre de l'assemblée.

Comme le roi accablait de reproches la mémoire de son mari, Christine répondit avec beaucoup de calme et de dignité que tout, dans le jugement de Troll, s'était passé de la manière la plus régulière; que l'archevêque était si coupable qu'il avait été condamné à l'unanimité et par des gens si convaincus d'agir légalement qu'aucun d'eux n'avait hésité à mettre au bas du jugement son nom et le sceau de ses armes.

Christian, qui ignorait ce fait, vit aussitôt le parti qu'il pourrait tirer de cette révélation. Les procès-verbaux du jugement furent apportés, et tous ceux des signataires qu'on avait sous la main furent arrêtés et conduits dans les salles basses du château. Quant aux autres, qui étaient à Stockolm ou dans les environs, ils furent également saisis et amenés devant une espèce de tribunal, qui leur demanda si ce n'était pas une hérésie d'emprisonner un évêque et de se liguer contre le saint-siège; comme ils répondirent affirmativement, on les tint pour duement condamnés, car l'hérésie entraînait la peine capitale.

Le lendemain, 8 novembre, était un sombre jour d'automne; le ciel était bas, le temps froid. Quelque chose de morne et de triste planait dans l'air. Dès l'aube, le bruit aigu des trompettes s'était fait entendre dans tous les carrefours de la ville, et des hérauts

avaient enjoint aux bourgeois la défense, sous peine de la vie, de franchir de toute la journée le seuil de leur maison. Les portes de la ville étaient restées fermées. Personne n'y pouvait entrer, personne n'en pouvait sortir.

Toute la garnison, armée comme en guerre, fut massée autour de la place du Marché et formée en haie de ce point au château. Toutes les rues qui aboutissaient à la place, fermées par des chaînes de fer, étaient de plus garnies d'un ou de deux rangs de canons braqués, chargés et flanqués chacun d'un artilleur avec mèche allumée. A onze heures, les billots et les haches furent apportés, et les bourreaux parurent. Malgré les menaces du roi, malgré les précautions de la police, toutes les maisons étaient désertes, et les insolences, de même que les violences des soldats, furent impuissantes à éloigner les parents et les amis des seigneurs du théâtre où le drame qu'on commençait à prévoir allait se dérouler, mais plus horrible mille fois que tout ce que l'imagination la plus déréglée pouvait inventer.

Enfin, à midi, un bruit sinistre de chaînes, de pas d'hommes, venant du château, éveille l'attention et bientôt la terreur de cette foule effarée et silencieuse. Le pont-levis s'abaisse, et l'on voit s'avancer, entre deux haies de soldats, processionnellement, deux par deux, la plupart des hommes que le talent, la fortune, la naissance avaient mis à la tête de la nation. Bien qu'ils n'eussent été prévenus que depuis un instant du sort qui les attendait, ils marchaient d'un pas as-

suré, le front haut, le maintien digne, n'affichant aucune arrogance, ne laissant voir non plus aucune faiblesse.

A mesure que le cortège se déroulait, s'allongeait, l'étonnement, la surprise de la foule augmentait. Il y eut un moment où, la terreur cédant la place à l'indignation, ce morne silence se rompit, et un murmure, un cri de réprobation sortit de toutes les poitrines. Un gentilhomme danois, prenant alors la parole, prétendit que ces hommes qu'on menait au supplice, condamnés par le pape, étaient frappés contre la volonté du roi; que d'ailleurs ces mêmes excommuniés avaient caché des barils de poudre dans les caves du château pour faire sauter le roi et toute sa cour. A ces mots, l'évêque de Skara et quelques autres prisonniers s'écrièrent que tout ce qu'on venait d'entendre n'était qu'un tissu de mensonges; qu'ils étaient seulement victimes de la perfidie et de la cruauté de Christian, mais que Dieu ne laisserait pas leur mort impunie.

Au premier rang marchaient les évêques, qui, surpris comme leurs compagnons d'infortune au milieu d'une fête, portaient sur leurs plus beaux vêtements les insignes des ordres de chevalerie dont ils faisaient partie. Ils avaient demandé des confesseurs : on leur refusa cette dernière et suprême consolation. Après les évêques vinrent les sénateurs, les magistrats, les bourgeois, les paysans, tous ceux qui avaient participé à la condamnation de l'archevêque.

Olaüs Magni dit qu'il a vu lui-même périr successivement quatre-vingt-quatorze personnes. Bientôt le

massacre devint général : les spectateurs qu'on vit pleurer eurent immédiatement la tête tranchée et l'on allait chercher dans les maisons ceux qui passaient pour n'être pas amis des Danois. La nuit venue, on accusa les bourgeois d'avoir recueilli sous leurs toits bien des coupables, et, sous ce prétexte, la ville fut en quelque sorte mise au pillage et les maisons les plus honorables furent envahies et dévastées par une soldatesque avide et effrénée.

Le lendemain de ce jour affreux et de cette nuit plus affreuse encore, les habitants de Stockholm restaient cachés dans leurs maisons. La ville était déserte, silencieuse, morne, comme si quelque fléau en avait tout à coup emporté la population. Christian fait alors publier que, du moment où les méchants sont punis, les bons citoyens, n'ayant rien à se reprocher, ne doivent rien avoir à craindre ; qu'il est du devoir de chacun de se montrer dans les rues, et de vaquer avec confiance à ses affaires ou aux travaux de sa profession. Aussitôt tout le monde, pour faire preuve de zèle et de soumission, se hâte de quitter son foyer.

Hélas ! c'était un nouveau piège. Tous les limiers de la police étaient aux aguets. Les malheureux que le tyran avait condamnés et qui se laissaient voir étaient immédiatement saisis et massacrés sur place. Tous les points de la ville servirent de champ de supplice. On vit de pauvres malheureux, surpris à cheval, pendus avec leurs éperons aux pieds ; d'autres avec les costumes et les outils de leurs métiers.

La place qui avait servi de théâtre aux exécutions

présentait un spectacle hideux. C'était une vaste mare de sang, tout encombrée de cadavres et parsemée de piques, surmontées chacune d'une tête coupée. Et le monstre, auteur de tant de carnage, se rendait à fois réitérées à ces gémonies comme en un lieu de délices. Le troisième jour, quand l'infection obligea enfin à nettoyer la place, une partie des cadavres furent ensevelis dans un puits; d'autres brûlés dans un des faubourgs et leurs cendres jetées aux quatre vents du ciel. Dans les provinces, les baillis reçurent l'ordre de faire périr toutes les personnes qui avaient participé à la condamnation de l'archevêque et qui ne s'étaient pas rendues au couronnement. Dans la Finlande, le vieil Hemming Gadd, âgé de quatre-vingts ans, eut la tête tranchée. A Stockholm, les corps de Stenon Sture et de l'un de ses enfants furent exhumés et brûlés. En tout, on évalue à plus de six cents le nombre des têtes qui tombèrent dans ces sanglantes fêtes, et l'on a donné spécialement le nom de *bain de sang* au carnage principal, celui du 8 novembre 1520.

Avant de s'éloigner, Christian II fit écrire dans les différentes contrées du royaume que, sur le jugement des prélats de son royaume, il avait fait exécuter des hérétiques condamnés par le saint siège et vraiment dignes de châtiment. Mais ces déclarations ne le tranquillisaient pas lui-même. La nuit, il avait des visions; son cerveau était profondément troublé; il avait peur; le sol de la Suède lui brûlait les pieds. Avant d'en sortir, il rendit un décret par lequel les baillis devaient procéder sans retard au désarmement des paysans,

mesure qui, lorsqu'elle serait connue, devait porter à son comble l'exaspération. Un peuple vraiment digne de la liberté peut bien la perdre dans un moment de surprise; mais il est toujours capable de la reconquérir quand, revenant à lui-même, il sent vivement l'humiliation qu'on lui a imposée et le prix des biens que le despotisme lui a ravis. Et non seulement les cruautés de Christian amenèrent la ruine de son pouvoir en Suède et la rupture définitive de l'union de Calmar, mais elles portèrent le coup le plus funeste à la religion catholique, au nom de laquelle, prétendait-on, ces cruautés avaient été accomplies. L'affranchissement complet, religieux autant que politique, de la Suède suivit de près les scènes hideuses que nous venons de raconter.

XIII

AVENTURES DE GUSTAVE WASA

avant son élection au trône de Suède.

L'homme par le moyen duquel s'opéra l'affranchissement de la Suède, *Gustave Wasa*, était né le 12 mai 1490. Il appartenait à une ancienne famille qui avait donné plusieurs de ses membres aux Conseils de la nation, et qui, par suite de son alliance avec Stenon Sture, s'était rangée dans le grand parti national. Nul monarque n'a jamais été, après sa mort, plus populaire que lui. Son génie, dit-on, se révéla de très bonne heure. Dès l'âge de cinq ans, jouant avec d'autres enfants, il prenait d'ordinaire le rôle de roi. Le roi Jean, père de Christian II, le voyant jouer avec ses camarades, prédit qu'il serait un jour un grand homme. Plus tard, le jeune Gustave dit lui-même à l'un de ses condisciples : « Voici ce que je ferai un jour : j'irai en Dalécarlie rallier autour de moi les paysans, et alors *je saurai bien casser le nez aux Danois.* »

A l'âge de dix-huit ans, Gustave quitta les études pour la carrière des armes, et fut envoyé à la cour de Stenon Sture le Jeune, où il se distingua par son adresse dans tous les exercices de son âge, comme aussi par son enjouement et son affabilité. Il fit avec honneur ses premières armes dans la guerre contre l'archevêque Gustave Troll et les partisans des Danois, et en 1518 il portait la grande bannière de la Suède dans la bataille de Brannkirjka, qui obligea les Danois à reculer. Aussi lorsque, sous prétexte de vouloir entrer en négociation avec Stenon Sture, Christian II demanda qu'on lui livrât comme otages quatre des hommes les plus considérés du pays, Gustave fut désigné avec Hemming Gadd et quelques autres, qui, tous perfidement saisis et emmenés par un vaisseau ennemi, furent conduits comme prisonniers en Danemark, où on les jeta dans d'affreux cachots.

Victime comme les autres de ce guet-apens, Gustave fut retiré du donjon où il gémissait par un généreux parent, Eric Banner, qui s'engagea à garder le prisonnier dans son château de Kalloe, en Jutland, et à payer six mille écus d'or dans le cas d'une évasion. Gustave, déjà affectionné de son parent, sut bientôt par ses manières et sa joyeuse humeur s'attirer les bonnes grâces de toute la famille. Il vivait au milieu d'eux plutôt en hôte qu'en prisonnier. Mais tout ce qu'il entendait dire des immenses préparatifs faits par les Danois pour subjuguer sa patrie, ne lui laissait pas un instant de repos. Un jour (sept. 1519), parti de grand matin pour aller à la chasse, il se dépouille de ses vêtements,

qu'il remplace par ceux d'un valet de ferme jutlandais, et se dirige vers Flensbourg, où il arrive après deux jours et deux nuits de marche. Tous les ans, à cette époque, la ville était remplie de marchands saxons, venus pour acheter des bœufs. Il entre au service de l'un d'eux comme garçon bouvier, et, parti avec lui, il arrive à Lubeck le dernier jour de septembre.

Erick Banner se présenta bientôt pour le réclamer, prétendant qu'il était prisonnier sur parole. Mais Gustave répondit qu'enlevé de Suède par trahison, il n'était point prisonnier de guerre, et que, depuis qu'il était entre les mains des Danois, il n'avait jamais donné sa parole de ne point chercher à sortir de l'injuste captivité où il était retenu. Le sénat de Lubeck, qui commençait à être jaloux des succès de Christian II, refusa de livrer le fugitif. Celui-ci passa trois mois dans cette célèbre cité hanséatique, et quoiqu'elle ne fût pas encore protestante, il eut l'occasion d'y connaître les doctrines de la Réformation. Bientôt cependant, s'arrachant à ces conférences, à ces luttes théologiques qui l'intéressaient si vivement, il ne songea plus qu'à courir au secours de sa patrie.

Il n'y avait plus que deux villes qui résistassent encore aux Danois : Stockholm et Calmar. La première étant bloquée par terre et par mer, Gustave ne put y entrer ; mais Calmar ne l'étant que par mer, il se fit jeter sur une langue de terre, près des murs, et y entra le 31 mai 1520. Il trouva toute la ville plongée dans le découragement, et l'on ne répondit à ses paroles généreuses qu'en le menaçant de lui ôter la vie. Il dut

quitter, déguisé, ces lieux où sa liberté et même sa vie étaient exposées, et suivant des chemins détournés, il se retira sur les hauteurs solitaires des montagnes, où il erra tout l'été. Il y vivait de racines, de fruits sauvages; la plus chétive nourriture lui suffisait, mais bientôt elle lui manqua; il avait faim et il ne savait comment pourvoir à son existence.

Poussé à bout, il se rendit sans argent, presque sans habits, à la terre de Tarna, en Sudermanie, chez son beau-frère Joachim Brahe, qu'il voulut, mais en vain, empêcher de se rendre à Stockholm pour les fêtes du couronnement. De là il se réfugia dans les domaines de son père, qui, lui aussi, venait d'accepter les pressantes invitations de Christian II.

Stockholm avait récemment capitulé contre la volonté des bourgeois. Les paysans s'étaient, il est vrai, soulevés en quelques endroits; mais comme ils n'avaient point de chef, on les avait partout battus, et ils étaient entièrement découragés. Le clergé usait de tout son pouvoir pour qu'on se soumît à Christian, qui, le 30 octobre 1520, après la victoire de Bogesund, fut enfin proclamé roi héréditaire. De tous côtés on conseillait à Gustave de reconnaître le nouveau roi, qui promettait dans ses lettres de maintenir toutes les libertés du pays; mais le proscrit savait trop quel compte on pouvait faire sur les promesses d'un homme comme Christian, et il demeura sourd à tous ces conseils.

Un jour que Gustave discutait sur ces matières avec un vieux prélat, ami de sa famille, ils voient accourir

un [redacted] de Joachim Brahe qui leur raconte en [redacted] tous les hommes d'élite de la Suède viennent [redacted] par les ordres de Christian, s'appuyant [redacted] du pape, et que le père de Gustave et son [redacted] sont du nombre des victimes.

A l'ouïe de ces [redacted] nouvelles, notre héros comprend qu'avant [redacted] doit s'éloigner. Il part à l'instant pour la haute [redacted], déguisé en paysan et guidé par un vieux [redacted] Ils traversent en patineurs le lac Mœlar ; mais [redacted] de Kolsund, ayant été volé de tout ce qu'il [redacted] par le misérable à qui il s'était confié, il le [redacted] longtemps inutilement, et ne s'arrête que devant [redacted] de se livrer lui-même aux Danois.

Le voilà [redacted] obligé de poursuivre son chemin seul, sans [redacted], dans une saison rigoureuse, à travers un pays [redacted], hérissé de montagnes, couvert de forêts, [redacted] par la tourmente, couchant le plus souvent [redacted] le tronc d'un arbre abattu ou dans un [redacted] roche, trop heureux quand il doit à l'hos[redacted] paysan un grabat pour prendre un peu [redacted] et un morceau de pain bis pour assouvir [redacted]. Après des souffrances inouïes, auxquelles ne pouvait résister qu'un homme de fer comme Gustave, il arriva enfin à Kopparberg (montagne de cuivre) dans la Dalécarlie, à la fin de novembre 1520.

Pour vivre, il s'engage comme ouvrier mineur. Plongé dans les entrailles de la terre, il est pendant quelque temps occupé à extraire du minerai de cuivre, travail si pénible qu'il ne peut être fait que par des hommes qui, dès leur enfance, y ont été habitués.

Mais bientôt s'apercevant que les rudes travailleurs sont tout à fait insensibles aux maux de leur patrie, il sort de ce gouffre, se rend dans le village de Rankhyattan et entre comme valet de ferme chez un riche mineur dalécarlien, son condisciple d'Upsal, appelé Anders Pehrsson.

Gustave se mêla aux gens de la maison comme étant un des leurs; mais une servante, dont l'œil vif et perçant admirait fort le bel ouvrier, découvrit au-dessous de sa veste de laine un col de chemise brodé en or. Elle accourut aussitôt dire à son maître que le prétendu serviteur n'était autre évidemment que Gustave Ericsson, de qui la tête, mise à prix par les Danois, était l'objet de leurs incessantes recherches. Par prudence, Anders engagea son hôte à s'éloigner.

Gustave avait près de là, à Ornœs, un autre ancien condisciple d'université, Arendt (Aaron) Pehrsson. Il se souvient de l'amitié qui le liait à cet homme; il a foi dans son patriotisme, et il vient avec joie chercher un asile dans sa maison. Mais Arendt a une âme vile, et après avoir fait le meilleur accueil au proscrit, il part de nuit et par un temps rigoureux pour aller chercher les Danois et les mettre en mesure de faire la capture importante qu'on lui payera sans aucun doute au poids de l'or. Seulement la femme d'Arendt, qui a deviné l'infamie de son mari, réveille à temps Gustave et lui fournit les moyens d'échapper à ses ennemis.

La dénonciation d'Arendt Pehrsson avait mis les Danois sur la trace du proscrit, et il devenait de plus

en plus difficile de leur échapper. Reçu, non loin de là, chez Swen Elfsson à titre de valet de ferme, il rêvait un jour adossé contre le four lorsque la ferme est envahie par une troupe de Danois envoyés à sa recherche. Le chef, le prenant à son costume pour un ouvrier, l'interroge sur le compte du proscrit. Gustave répond à toutes les questions avec la plus grande présence d'esprit. La femme d'Elfsson, qui entendait d'une pièce voisine ce dangereux dialogue, entre brusquement pour y couper court et, marchant droit à Gustave, lui demande ce qu'il fait là, les bras croisés et la bouche béante, le traite de fainéant, l'accuse de voler le pain qu'on lui donne et l'envoie à l'écurie faire manger les vaches. Comme il ne se hâte pas d'obéir, elle s'empare d'un râteau qui se trouvait là et le chasse à grands coups de manche. L'officier danois, qui avait bien conçu quelques soupçons, ne pouvant se figurer qu'une fermière osât malmener de la sorte un prince, s'éloigna pour aller chercher son homme ailleurs.

Comprenant qu'après cela son protégé n'était plus en sûreté sous son toit, le loyal et dévoué Swen résolut de l'emmener aussitôt chez des amis dignes de confiance, et comme le visage de Gustave pouvait être reconnu, il imagina de le transporter enfoui dans une charrette chargée de paille. En passant devant un poste danois, les soldats, toujours méfiants, s'avisèrent de transpercer la paille de leurs lances. Gustave, quoique grièvement blessé à la cuisse, ne fit entendre aucun cri. Mais bientôt le sang qui sortait de la blessure a traversé la paille et coulé par terre ; aussitôt Elfsson

meurtrit avec son couteau la jambe de son cheval pour donner une cause à la traînée de sang dont la neige était souillée. Cet adroit artifice sauva le proscrit.

Enfin les fugitifs arrivent à Marnœs ; mais là aucune maison ne peut leur être ouverte, et deux amis de Swen se bornent à cacher Gustave sous un grand sapin de la forêt, nouvellement abattu, et qui couvrait le sol de ses amples rameaux verts. On montre encore la place où l'infortuné proscrit passa soixante-douze heures dans un trou qu'on avait creusé sous le sapin, sans autre nourriture que celle que ses amis lui apportaient de nuit à la dérobée.

Plus loin, les Danois tenant sa piste et le poursuivant comme une bête fauve, il se jeta en désespéré dans un marais et disparut dans les joncs et sous les eaux. Les soldats n'osant le suivre sur ces terrains parsemés de gouffres, et n'entendant bientôt plus aucun bruit, ils se flattèrent de l'espoir qu'il avait été englouti dans un abîme.

A quelque temps de là, ils surprennent leur homme dans la province de Mora. Ils se jettent à sa poursuite. Cette fois, point de forêts, point de marais : sans un miracle, il est perdu. Haletant, harassé, il traverse le village d'Utmaland ; une cave s'ouvre devant ses pas, il s'y précipite. Ses persécuteurs, que Dieu a comme frappés d'aveuglement, envahissent toutes les chaumières, fouillent tous les recoins, sauf le souterrain qui servait d'abri à Gustave et dont une puissance mystérieuse semble avoir gardé l'entrée.

A la fin, las de souffrir et surtout humilié de se ca-

cher de la sorte, le fugitif, haranguant le peuple de Rœttwik, un dimanche, au sortir de l'église, reprend ses habits et son vrai nom, raconte les cruautés de Christian et s'efforce de soulever les vaillants habitants de la Dalécarlie contre la tyrannie du monarque étranger. Ces harangues enflammées, qu'il répète bientôt à Mora, où les fêtes de Noël réunissent beaucoup de paysans, sont accueillies avec intérêt, avec sympathie; on remarque même, comme signe favorable, que le vent du nord n'a cessé de souffler pendant ses deux discours. Néanmoins nul ne se décide à prendre les armes : les Danois étaient trop près et en trop grand nombre.

Cette fois le découragement, le désespoir pénètre dans l'âme du héros. Doutant maintenant de la sainteté de sa mission, il lui semble qu'il n'a plus qu'à abandonner cette patrie qui s'abandonne elle-même. Il quitte donc le district de Mora, et, s'engageant dans les déserts du nord-ouest, se dirige vers la Norvège, comptant la traverser seulement, et de là se rendre en Allemagne par la mer du Nord.

Cependant les Dalécarliens n'avaient pas vu avec indifférence cet héroïque jeune homme de race royale venir, confiant dans leur loyauté, se mêler à leurs rudes travaux et partager leur misère. Aussi des cavaliers danois ayant été envoyés dans le pays pour s'emparer de Gustave, les paysans se mirent à sonnèr le tocsin, et comme le vent soufflait de la plaine, les gens des montagnes entendirent ce signal et s'assemblèrent sur-le-champ comme dans un danger commun.

Les Danois, traqués de toutes parts et réfugiés dans une église, durent promettre de cesser toutes poursuites contre le proscrit.

Peu de jours après, deux chevaliers, témoins des massacres de Stockholm, arrivèrent à Mora et racontèrent ce qu'ils avaient vu, ajoutant qu'on s'attendait d'un jour à l'autre à de nouvelles exécutions, et que le roi avait le dessein de désarmer les paysans de tout le royaume et de ne leur laisser que des bâtons. Cette mesure, qui eut un commencement d'exécution et fit donner à Christian le surnom de *roi bâton*, irrita au plus haut point les paysans dalécarliens. Ils se repentirent d'avoir laissé partir Gustave et envoyèrent des patineurs pour le ramener. Ils le trouvèrent à Saeln, dans la paroisse de Lima, au pied des montagnes qui séparent la Suède de la Norvège et se préparant à les traverser.

De retour à Mora, Gustave fut aussitôt élu chef des Dalécarliens. Pendant le discours qu'il adressa au peuple à cette occasion, le vent souffla du nord, ce qui, aux yeux des paysans, fut considéré comme un heureux présage. La première troupe du libérateur de la Suède fut d'abord bien peu nombreuse : seize cavaliers composaient sa garde, une centaine formaient toute son armée. Mais bientôt l'enthousiasme gagnant la multitude, on le proclame *régent du royaume* et, à la tête de mille soldats d'une audace éprouvée, il attaque et, d'un impétueux élan, enlève le château de Kopparberg (Fahlun), la principale ville du quartier des mines.

Cependant Christian qui, comme nous l'avons dit, était retourné en Danemark, avait laissé le gouvernement de la Suède à son vil courtisan, l'ancien barbier Slaghœk, qu'il avait nommé évêque de Skara. A sa sollicitation, le nouveau sénat de Stockholm, entièrement dévoué à Christian, écrivit une lettre aux paysans pour les exhorter à la soumission; mais cette lettre ne se trouvant signée que de trois seigneurs, les paysans se moquèrent d'un conseil si peu nombreux.

Gustave Troll et les favoris de Christian, nommés évêques pour la plupart, se mirent au printemps à la tête d'une armée de six mille hommes pour aller soumettre les paysans du nord. Ils s'avancèrent jusqu'au bord de la Dala occidentale, à Brunnback, sur la frontière de la Dalécalie, que les paysans gardaient en l'absence de Gustave sous le commandement d'un riche paysan nommé Pierre Svensson. On raconte qu'un des évêques danois ayant demandé à un gentilhomme du voisinage quel était le nombre des paysans, on lui répondit que la levée en masse de la Dalécarlie pouvait bien monter à vingt mille hommes. « Et de quoi peuvent-ils vivre dans un pays aussi pauvre ? — Ils ne boivent que de l'eau, répondit-on, et se contentent au besoin de pain d'écorce. » A ces mots le prélat s'écria : « Ceux qui mangent du bois et ne boivent que de l'eau, le diable lui-même ne saurait les soumettre; encore moins le pourrions-nous; quittons la partie, mes frères! » Mais il était déjà trop tard; les paysans avaient passé la rivière, et l'armée danoise, surprise, périt en grande partie dans les eaux.

La seconde bataille fut livrée à Westeras. Le misérable Slaghœk commandait dans le château de cette ville; il avait fait brûler et détruire toutes les haies environnantes, afin de pouvoir plus facilement se servir de la cavalerie danoise. A peine l'avant-garde de Gustave eut-elle aperçu l'ennemi qu'elle l'attaqua, malgré l'ordre qu'elle avait reçu d'attendre jusqu'au lendemain. Gustave se hâta de voler à son secours et la cavalerie danoise fut repoussée avec perte. Ce qui assura le succès des paysans, c'est que Gustave leur avait donné des lances de trois à quatre pieds plus longues que celles dont ils se servaient auparavant. La cavalerie rompue mit en désordre l'infanterie danoise, et la ville fut prise par un corps détaché, au moment où les Danois allaient y mettre le feu.

Une fois la ville prise, l'armée indisciplinée de Gustave ne songea plus qu'à piller et à boire. Les Danois profitèrent de ce désordre pour recommencer la bataille et rentrer dans la ville; mais ils furent repoussés par un corps que Gustave avait prudemment gardé en armes autour de lui. Le carnage fut affreux; presque tous les Danois périrent dans l'incendie des maisons, sous les haches des paysans ou dans les eaux du fleuve qu'ils s'efforçaient de traverser. Gustave eut la précaution de faire détruire aussitôt tout ce qui se trouva dans la ville d'eau-de-vie et de vin.

L'avantage matériel de cette journée était peu important, car le château restait aux Danois; mais l'effet moral de cette victoire fut immense : partout le peuple se souleva et tua les officiers danois. Toutefois les

châteaux et les forteresses qui restaient aux mains de l'ennemi rendaient difficile le triomphe complet de Gustave. Son armée était peu faite pour de longs sièges; la plupart de ses soldats le quittaient à l'époque des semailles et de la moisson, et il ne pouvait alors conserver les avantages obtenus qu'en recourant à mille expédients. Pour triompher de tant d'obstacles, il fallait un homme tel que Gustave, actif, persévérant, rusé, éloquent et capable de prendre sur ses alentours une grande autorité morale.

Vers la fête de saint Erik, Gustave s'approcha d'Upsal et répondit aux envoyés de la ville que ses paysans voulaient être de la fête. L'archevêque d'Upsal était absent : son lieutenant, comme pour montrer le mépris que lui inspiraient les paysans, fit par bravade continuer les danses et les jeux jusque bien avant dans la nuit. Tout à coup l'archevêché, qui était fortifié selon l'usage du temps, se trouva investi par les paysans, qui, lançant par-dessus les murs des flèches garnies de brandons enflammés, incendièrent le palais épiscopal et les bâtiments qui en dépendaient. Presque tous ceux qui s'y trouvaient périrent.

Gustave entra dans la ville le jour de Pentecôte, et envoya aussitôt à l'archevêque un messager pour l'exhorter à ne pas se séparer plus longtemps de la cause de son pays. L'archevêque retint le messager, disant qu'il apporterait lui-même sa réponse; puis il se mit en marche avec cinq cents cavaliers et trois mille hommes d'infanterie allemande. Gustave n'en fut informé que lorsque l'ennemi n'était plus qu'à quelques

lieues de la ville. Il sortit pour faire une reconnaissance avec une faible escorte, tomba au milieu des ennemis, et ne fut sauvé que par le courage héroïque de ceux qui l'entouraient.

Mais loin d'être découragé par cet échec, il assembla à la hâte les paysans des environs, attaqua l'archevêque, qui retournait à Stockholm, lui tua les cinq sixièmes de son armée, et mit enfin, dans le mois de juin 1521, le siège devant cette ville. Ce siège ne dura pas moins de deux ans ; car les Danois, maîtres de la mer, pouvaient renouveler les approvisionnements et la garnison de Stockholm, sans qu'il fût possible à Gustave d'y mettre obstacle.

La noblesse avait tenu jusque-là pour Christian; mais au mois d'août, soixante-dix seigneurs offrirent la couronne à Gustave, qui la refusa, se contentant du titre d'*administrateur du royaume*. Au commencement de l'an 1522, tout le pays s'était rangé de son côté, les Danois n'occupant plus que Stockholm, Calmar et Abo en Finlande. Mais Severin Norby, amiral de Christian, jeta dans ces places des renforts si considérables, que les Danois purent un instant reprendre l'offensive. La Finlande retomba sous leur domination, et Gustave, forcé de lever le siège de Stockholm en avril, ne put le recommencer qu'un mois plus tard.

L'infortuné prétendant avait continuellement à lutter contre l'indiscipline des paysans et leur habitude de se débander aussitôt qu'il n'y avait plus de danger pressant. Heureusement, au mois de juin, la ville de Lubeck se déclara enfin pour lui, et il en reçut des

navires et quelques troupes, qui, jointes à un corps qu'il avait formé avec les plus jeunes des paysans non mariés, servirent de noyau à une armée régulière, et le rendirent plus indépendant de la levée en masse. Grâce à ces secours des Lubeckois, secours qu'il fallut payer assez cher, Stockholm put être séparé de la mer par un pont de bateaux et par des chaînes, et dès le 20 juin 1523 cette ville se rendit, à la nouvelle que le Conseil des nobles du Danemark venait de déclarer déchu de la couronne le misérable Christian II. Celui-ci, perdant aussitôt tout courage, s'embarqua à la hâte avec sa famille et ses trésors et alla se réfugier en Hollande chez son beau-frère, Charles-Quint. De là, ayant tenté un peu plus tard de reprendre la Norvège et d'attaquer la Suède et s'étant fait battre, il fut enfermé dans une forteresse de l'île d'Alsen, où il demeura en captivité pendant vingt-sept ans, sans autre compagnie que celle d'un nain.

Le nouveau roi de Danemark, *Frédéric Ier*, essaya bien de faire valoir les prétentions de sa famille sur la Suède; mais les partisans de Gustave, encouragés par la reddition de Stockholm, décernèrent solennellement à leur libérateur le titre de *roi* (1523), et l'année suivante, Frédéric Ier, par la *paix de Malmoë*, reconnut l'indépendance de la Suède et la dissolution de l'union de Calmar.

Après avoir conquis la Suède sur les étrangers, Wasa dut la conquérir une seconde fois sur les évêques suédois. Il les avait constamment trouvés ennemis du parti national, danois de cœur et mettant au

service de l'étranger l'influence que leur donnaient des richesses colossales. Gustave, contre lequel ils encouragèrent encore diverses conspirations, n'en fut que plus disposé à favoriser les prédications des deux *Péterson*, qui, dès l'an 1519, revenus de Wittemberg dans leur terre natale, y firent connaître, avec beaucoup de talent et d'éloquence, les principes de la réforme qu'ils avaient entendu exposer par Martin Luther.

Les deux frères se hâtèrent de traduire la Bible en suédois, répandirent avec profusion les écrits du réformateur de l'Allemagne, et soutinrent, avec l'autorisation du roi, des conférences publiques contre les défenseurs du catholicisme; enfin, en 1527, lorsque les esprits parurent suffisamment préparés, le roi, bravant le mécontentement du clergé et d'une partie de la noblesse, déclara revendiquer, au nom du pays et dans l'intérêt de la couronne, la majeure partie des châteaux et des domaines dont le clergé s'était mis en possession pendant les guerres civiles.

La résistance fut vive parmi les membres de la diète; mais le monarque se déclara prêt à quitter le pouvoir si sa demande ne lui était pas accordée, et effectivement il quitta aussitôt la salle des Etats. Mais les évêques cédèrent, et leurs domaines furent partagés entre le roi, la noblesse, les écoles et les temples, de telle façon toutefois que, parmi les diverses Eglises protestantes, il n'en est guère qui soient aussi riches que celle de Suède.

Après cette victoire intérieure sur les partis qui lui

étaient hostiles, Gustave Wasa se fit enfin couronner (1528), et, dans une grande assemblée du clergé de ses états, il fit accepter une organisation ecclésiastique nouvelle, basée sur les principes de la réforme de Luther. L'Evangile devait être enseigné dans toutes les écoles et prêché dans toutes les chaires ; les pasteurs, présentés par les évêques, étaient nommés par le roi. Une diète des quatre ordres de la nation (noblesse, clergé, bourgeois et paysans), prononça ensuite la séparation complète d'avec Rome et l'hérédité du pouvoir royal dans la famille des Wasa.

Vers la fin de son règne, Gustave eut encore bien des luttes à soutenir, même contre les nouveaux évêques protestants, et contre ses anciens amis, les Dalécarliens, qui, dans leur attachement au catholicisme, se révoltèrent contre son autorité. Il parvint à surmonter tous ces obstacles, encouragea le commerce et l'industrie, restreignit les privilèges excessifs accordés auparavant aux villes hanséatiques et à Lubeck en particulier, conclut des traités avantageux avec la France, l'Angleterre et la Russie, fit construire des routes et des ponts, favorisa les arts et les sciences et mourut en 1560, âgé de soixante-onze ans, après avoir demandé pardon à ses ennemis, fait élargir les prisonniers, exhorté ses fils à l'union, et manifesté de vifs sentiments de foi en Jésus-Christ.

XIV

HENRI VIII ET ANNA BOLEYN

De tous les rois qui ont gouverné l'Angleterre, Henri VIII est peut-être celui dont le règne forme l'époque la plus remarquable et la plus féconde en contrastes. Il a obtenu et transmis à ses successeurs le titre de *Défenseur de la foi*, et c'est lui qui a séparé son pays de l'Eglise de Rome; il a combattu à outrance la réformation, et personne n'a autant contribué à lui aplanir les obstacles pour une époque subséquente; jaloux à l'excès des prérogatives de la royauté, il viole le premier le respect dû aux têtes couronnées en faisant monter deux reines sur l'échafaud; enfin, il fit voir sur le trône ce qui ne s'est peut-être jamais vu en pays chrétiens dans les conditions privées : il fut le mari de six femmes, après avoir vécu près de vingt ans avec celle qu'il avait épousée la première.

Henri VIII succéda à son père Henri VII, le premier de la famille des *Tudors*, le 22 avril 1509. Son avène-

[illegible] de joie, car la nation [illegible] la sévérité du feu roi. [illegible] la figure et de la taille [illegible] d'une grâce et d'une adresse peu [illegible] du corps, dansant bien, s'habillant au mieux, domptant un cheval à merveille. D'ailleurs aussi prodigue que son père était parcimonieux, il ne pouvait manquer de devenir aussitôt [illegible] du peuple.

Une seule question, celle de son mariage, troubla quelque peu l'esprit du jeune roi. Lorsqu'il n'avait encore que douze ans, il avait été fiancé à *Catherine d'Aragon*, veuve de son frère aîné, *Arthur*, mort en 1502 après quatre mois de mariage. L'archevêque de Cantorbéry avait réprouvé d'abord ce projet d'union, contraire, disait-il, à la loi de Dieu inscrite dans le Lévitique ; mais le pape Jules II avait tranché la question en envoyant les dispenses nécessaires pour cette alliance inusitée, et Henri VII avait été satisfait de n'avoir pas à rendre la riche dot apportée par Catherine. Deux mois après l'avènement d'Henri VIII, Catherine avait donc été déclarée reine, et son époux l'avait fait [illegible] avec une pompe extraordinaire.

Aussit[illegible] sur le trône, Henri affecta en toute occasi[illegible] enter comme le protecteur des lettres [illegible] encourageait et enrichissait surtout les [illegible] étaient les savants de l'époque : [illegible] e, qu'il appela plusieurs fois auprès [illegible] rmait, dit-on, dans une boîte de cèdre [illegible] ance familière avec le prince ; notre

compatriote, le Bâlois Holbein, le premier peintre de ce temps; le savant Thomas Morus et bien d'autres.

Pour le seconder dans les affaires de l'administration et dans ses encouragements à donner aux savants et aux artistes, Henri VIII avait eu le bonheur de rencontrer un ministre d'une souplesse et d'une habileté extraordinaires, un homme qui partageait ses goûts et ses tendances et qui sut captiver et rendre stable pour lui seul, durant près de vingt années, la faveur du plus capricieux des rois : nous voulons parler de *Thomas Wolsey*, un fils de boucher, qui, présenté d'abord au roi comme simple aumônier, devint bientôt et successivement évêque de Lincoln, archevêque d'York, cardinal et chancelier du royaume, plus tard légat du pape, et toujours le dépositaire presque tout puissant de l'autorité du roi.

Ce serait une étude curieuse, propre à jeter un singulier jour sur les mœurs du temps, que de mentionner la multitude incroyable d'emplois dont Wolsey était chargé, emplois qui lui faisaient un revenu presque aussi considérable que l'était celui de la couronne elle-même : pension du roi de France, pension de l'empereur, pension du pape; revenus de je ne sais combien d'évêchés accordés à ses créatures, à la condition pour elles de se contenter d'une faible portion des bénéfices attachés à leur place; revenus enfin de l'archevêché d'York, de la charge de chancelier, etc.

Aussi son train de maison répondait-il à ses immenses richesses et à sa prodigieuse ambition. Les principales fonctions y étaient remplies par des comtes,

des barons, des chevaliers, des fils des familles les plus distinguées, qui voulaient s'élever, grâce à la faveur dont il jouissait. Le puissant duc de Northumberland, par exemple, ne dédaigna pas de faire entrer son fils Percy au service de Wolsey. On y comptait jusqu'à cinq cents et même huit cents personnes. Lorsque Wolsey fut envoyé en ambassade auprès de François Ier, il avait une escorte de mille chevaux.

La magnificence de ses habits et de ses équipages, le luxe de ses livrées éblouissaient les yeux. On comptait jusqu'à deux cent quatre-vingts lits de soie dans son magnifique château de Hamptoncourt. Dans l'inventaire qu'il fit dresser en quittant le pouvoir, figurait un nombre considérable d'étoffes de soie en pièces entières et de toutes couleurs, et au moins un millier de pièces de fine toile de Hollande. Les murs de sa grande galerie étaient tendus de draps d'or et d'argent; dans la chambre dorée on ne trouvait que de la vaisselle d'or, dont quelques pièces incrustées de perles et de pierres précieuses; dans la chambre dite du conseil, rien que de la vaisselle d'argent.

Dans les grandes cérémonies, un homme de qualité portait haut élevé devant Wolsey son chapeau de cardinal, et il avait ordre de ne le déposer dans la chapelle du roi que sur l'autel. Sa croix de cardinal était de même placée sur une colonne d'argent et portée par un ecclésiastique d'une taille et d'une beauté remarquables, car c'était une des bizarreries de l'illustre prélat d'aimer à s'entourer de colosses, de sorte même que c'était un moyen assuré de lui faire sa cour, que

de découvrir quelque homme de haute taille et de le lui donner; enfin, il avait un fou, maître Patsh, qu'en se retirant il envoya au roi, et qui, pour l'amusement d'un seigneur, valait bien, disait-il, mille livres sterling.

L'empereur Maximilien étant mort, en 1519, une vive rivalité s'établit entre François Ier, roi de France, et Charles d'Autriche, petit-fils de Maximilien, qui aspiraient l'un et l'autre à la dignité impériale. Charles ayant été préféré par les électeurs allemands, François Ier fut excessivement irrité, et de part et d'autre on se disposa à la guerre. Mais chacun des deux rivaux aurait voulu avoir l'appui d'Henri VIII, qui, très flatté de se voir recherché de la sorte, adopta dès ce moment cette devise superbe : *Qui je défends est maître.*

Le succès devait appartenir à celui qui saurait gagner Wolsey, et en ce moment le fastueux ministre se figurait que l'empereur était mieux en position que le roi de France de lui faire obtenir la *tiare*, ce suprême et dernier objet de son ambition. D'ailleurs, si François Ier n'épargnait pas les présents et les billets tendres, Charles-Quint s'était rendu en personne à Douvres pour faire avancer ses affaires, et en une seule fois il envoya à Wolsey une grosse constitution de rente de 7000 ducats! Toutefois ni Henri ni son ministre ne crurent devoir refuser l'entrevue que François Ier réclamait depuis dix-huit mois.

Cette entrevue eut lieu entre Ardres et Guines, près de Calais, le 7 juin 1520. On déploya des deux côtés une magnificence inouïe. Des palais provisoires de la plus élégante architecture avaient été élevés. Henri en avait

un tout de verre; celui de François avait cette forme de rotonde que les peintres de cette époque affectionnaient tant. Le monarque français avait fait fabriquer en outre tout un camp de tentes de draps d'or, doublées de velours; « quant à la dépense que firent les seigneurs des deux cours, en habits et en équipages, elle ne se peut estimer, dit Martin du Bellay, tellement que plusieurs portèrent sur leurs épaules leurs moulins, leurs forêts et leurs prés... pourquoi la dite assemblée fut nommée *le camp du drap d'or.* »

Lors de la première entrevue, les deux princes arrivèrent en même temps sur les coteaux entre lesquels coule une petite rivière. Les deux cours, en masses épaisses comme deux petites armées, restèrent sur les hauteurs. Les rois descendirent l'un et l'autre à cheval et s'embrassèrent avec effusion; puis, ils entrèrent sous une tente splendide, où ils devaient signer un traité d'alliance intime. Ils en sortirent bientôt en grande amitié et se séparèrent.

Dès le lendemain, on construisit des lices qui remplirent toute la vallée : neuf cents pas de long et trois cents de large. Tout autour, des échafauds immenses avaient été dressés pour les reines, les dames de la cour et la noblesse. Le 9 juin s'ouvrit le tournois, où François Ier montra sa grâce autant que sa force, tandis qu'Henri, fort et sanguin, s'anima tellement qu'oubliant que c'était un jeu, il assomma à peu près le pauvre chevalier qui lui était opposé.

Les ministres des deux rois avaient cru devoir prendre des précautions extraordinaires pour ces en-

trevues. François, que blesse tant d'étiquette, sort un matin sans rien dire, saute à cheval et arrive aux postes anglais, suivi de trois chevaliers seulement. « Vous êtes surpris, dit-il aux deux cents archers d'Henri VIII; je vous fais mes prisonniers. Menez-moi au roi. — Mais il dort, lui dit-on. » François va néanmoins son chemin, frappe lui-même à la porte et entre. Grand étonnement d'Henri : « Vous avez bien raison de vous fier ainsi à moi. C'est moi qui suis votre homme et qui me rends à vous. » Et il lui passe au cou un riche collier. Le roi de France riposte par un bracelet qui valait le double et dit : « Vous m'aurez pour valet de chambre ! » et il l'aide à s'habiller.

Une marque d'aussi grande confiance avançait plus les affaires que dix ans de diplomatie. Malheureusement François Ier ne fut pas toujours aussi bien inspiré, notamment quand, dans une lutte des deux princes l'un contre l'autre devant les dames, il ne sut pas résister à la tentatien de faire parade de sa supériorité d'adresse, et, d'un fâcheux croc-en-jambe, renversa son adversaire par terre au milieu des éclats de rire. Petit mais fatal événement, qui, en froissant au plus haut point la vanité d'Henri, lui laissa dans le cœur une secrète rancune, et le disposa à prêter l'oreille aux propositions que lui fit Charles-Quint dans une entrevue qu'ils eurent bientôt après à Gravelines. Dans la guerre qui suivit il intervint donc essentiellement comme allié de l'empereur; mais d'autres graves préoccupations allaient absorber toutes ses pensées.

Ayant été destiné dans son enfance à l'archevêché

de Cantorbéry, Henri VIII avait reçu l'éducation d'un prélat et pris une vraie passion pour la théologie. Il appréciait surtout à un haut degré saint Thomas d'Aquin, dont la *Somme théologique* joua un si grand rôle dans le moyen âge. Or, dans quelques-uns de ses premiers écrits, le réformateur Luther s'étant permis de parler irrespectueusement de saint Thomas, le monarque anglais ne voulut pas laisser échapper cette belle occasion de montrer au monde chrétien combien il était un théologien profond, et il écrivit contre le réformateur saxon un ouvrage qui était intitulé *Des sept sacrements*. Cet ouvrage, dans lequel Henri faisait preuve de connaissances, mais qui était assez violent, fut présenté, magnifiquement relié, au pape, en plein consistoire, et Léon X, charmé du zèle du monarque, lui accorda, pour lui et ses successeurs, le glorieux titre de *défenseur de la foi*. Luther répliqua durement à son royal contradicteur et en fit désormais un ennemi acharné de la réforme : « Mon roi, c'est le Christ, disait-il; le roi d'Angleterre est un pourceau de Thomiste, un menteur et un maraud. »

La première conséquence de tout cela fut qu'Henri, par reconnaissance envers le pape, dut lui promettre d'entrer avec l'empereur dans une nouvelle ligue contre la France. Mais après que les Anglais eurent fait en Picardie deux campagnes qui n'eurent ancun succès, François Ier ayant été battu et fait prisonnier (1525), à Pavie, puis emmené captif à Madrid, Wolsey, sous prétexte de rétablir l'équilibre européen, ne son-

gea plus qu'à satisfaire son ressentiment contre Charles-Quint, qui, en violation de ses promesses solennelles, l'avait fait exclure deux fois du siège pontifical. Il fit donc contracter à son maître une alliance étroite avec le gouvernement français; puis, s'efforçant de réveiller dans l'esprit d'Henri ses anciens scrupules par rapport à son mariage avec la veuve de son frère, il l'excita à répudier Catherine, la tante de l'empereur, pour épouser la duchesse d'Alençon, sœur de François Ier ou la princesse Renée de France, fille de Louis XII. Ni l'une ni l'autre de ces princesses ne voulut entendre parler d'une telle alliance; mais les scrupules que le prélat avait réveillés dans l'âme du prince, continuèrent à l'agiter vivement.

Tout à coup, en l'an 1527, ces scrupules prirent une énergie redoutable sous l'étreinte de la passion qui lui fut inspirée par une des filles d'honneur de la reine Catherine, la jeune et belle *Anna Boleyn*, apparentée aux plus grandes familles de l'Angleterre. Mais Anna, qui, pendant un assez long séjour en France auprès de la sœur de François Ier, avait pris un vif penchant pour les principes de la réforme, ne pouvait répondre à la passion du roi qu'en devenant sa femme légitime. Ce fut donc pour Henri un nouveau et puissant motif de désirer le divorce et de le demander au nouveau pape, Clément VII. Le malheureux pontife se trouva alors tiraillé de la manière la plus lamentable en deux sens opposés par Henri qu'il aimait, mais qui le menaçait d'un schisme, s'il ne lui accordait pas sa re-

quête, et par Charles-Quint, dont il était plus ou moins le captif et qui le menaçait de déposition.

Dans une situation aussi angoissante et toujours plus vivement pressé par Henri, le pauvre pape faisait mal à voir. Il promettait, puis se rétractait, temporisant et espérant toujours que la passion du roi pour Anna Boleyn serait éteinte avant la fin de ces longues négociations. L'arbitrage souverain de toute la cause ayant été remis à Wolsey, et celui-ci s'étant fait adjoindre un autre légat, le cardinal Campeggio, tous deux se mirent à temporiser à leur tour, en irritant au plus haut point l'impatience d'Henri. Il somma les légats de fixer un jour où ils décideraient la question de divorce, et ceux-ci, ne pouvant reculer, citèrent le roi et la reine à comparaître devant eux le 18 juin 1529. Cette séance et la suivante, qui eut lieu le 28, furent très solennelles ; Catherine y eut une attitude à la fois digne, ferme et touchante, et quand elle se retira, tous les cœurs étaient profondément émus.

Quand on l'appela à parler, se levant de son trône et se rapprochant de celui du roi, elle en monta les degrés. Alors, tombant à genoux devant Henri, et les mains suppliantes comme la voix, elle dit avec une inexprimable émotion : « Sire, pitié et justice, voilà ce que j'implore ! Soyez pour moi, car tous ici sont contre moi ! Je ne suis qu'une femme, sans parents, sans amis, sur une terre étrangère ! Je n'ai d'autre protecteur que vous. En quoi, monseigneur, ai-je pu vous offenser ? Depuis plus de vingt ans, j'ai presque oublié Dieu et ses saints, tant j'ai été absorbée en

vous ! Vous avez eu de moi plusieurs enfants. Nul n'a le droit de briser les liens qui nous unissent ! Les légats sont mes ennemis : je les récuse. Sire, je ne veux que vous pour juge. Ah ! soyez miséricordieux.... Si vous m'abandonnez, sire, je n'aurai plus que Dieu ! O mon bien-aimé Henri, pitié pour votre compagne fidèle, pitié et justice !... » Mais Henri se taisant, la reine se releva, tout éperdue de douleur, salua le roi et, s'appuyant sur le bras d'un officier de sa maison : « Retirons-nous, dit-elle, il n'y a plus ici d'équité. »

Le trône de la reine resta vide, mais le procès continua. Tout à coup, après bien des tergiversations encore, le pape évoqua la cause à son tribunal, et somma Henri de comparaître devant lui à Rome dans l'espace de quarante jours.

Cette citation parut une insulte au monarque, qui commença par faire tomber sur Wolsey le premier éclat d'une colère longtemps contenue. Il l'accusa d'avoir conspiré avec le pape contre son souverain, et, après lui avoir permis au premier moment de se retirer dans son archevêché d'York, il chargea bientôt après le duc de Northumberland d'aller l'arrêter pour crime de haute trahison.

Wolsey, déjà malade, ne put résister à un choc aussi violent. La lugubre Tour de Londres, avec toutes ses terreurs, se dressait devant son imagination. La fièvre et la dyssenterie le saisirent et ne le quittèrent plus. On le hissa sur sa mule ; il ne s'y soutint qu'en chancelant. En franchissant la porte du couvent de Leicester, sa monture broncha et il dit : « C'est un

avertissement que je ne repasserai pas ce seuil. » Le surlendemain, en effet (29 novembre 1530), le cardinal expira, en prononçant ces paroles, bonnes à méditer par les courtisans de tous les temps : « Si j'avais servi Dieu avec autant de zèle que j'ai servi mon maître terrestre, il ne m'aurait pas abandonné dans ma vieillesse ; ce que je souffre est la juste récompense des peines que j'ai prises pour être agréable au roi sans songer à mon devoir envers Dieu ! »

Parmi les nouveaux ministres dont le roi dut s'entourer, il s'en trouva un qui lui suggéra un moyen décisif de mettre un terme à ses perplexités relatives au divorce. « Sire, lui dit *Thomas Cranmer*, récemment promu à la dignité d'archevêque de Cantorbéry et primat du royaume, entre la loi du Lévitique qui condamne le mariage du roi avec sa belle-sœur, et le pape Jules II, qui l'a permis, appelez-en aux universités de l'Europe. Leur science biblique prononcera souverainement. »

La plupart des universités, ainsi consultées, ayant donné des réponses telles que le monarque les désirait, celui-ci commença par se faire proclamer par le parlement *chef de l'Eglise d'Angleterre;* puis, un peu plus tard, le pape persistant à se déclarer contre le divorce, l'archevêque Cranmer, le 23 mai 1533, prononça la sentence qui déclarait nul et non avenu le mariage du roi avec Catherine ; après quoi, cinq jours plus tard, une autre sentence reconnut Anna Boleyn pour épouse et reine légitime. Le pape naturellement protesta contre ces deux sentences et menaça Henri

d'excommunication ; mais, chose étonnante ! ce schisme si grave par ses conséquences fut consommé aux acclamations du peuple anglais, qui en alluma des feux de joie, et aux applaudissements de l'épiscopat, qui venait en foule échanger ses bulles romaines contre des bulles royales ! Deux hommes seulement, l'évêque Fisher et l'ancien chancelier Thomas Morus, s'honorèrent en résistant à ce servilisme universel, et payèrent de leur vie leur attachement aux convictions rigoureusement catholiques.

Une autre mort qui eut lieu peu de temps après celles-ci (7 janvier 1536) et qui causa une impression profonde, ce fut celle de la pauvre Catherine d'Aragon, reléguée au château de Kimbolton, séparée de sa fille Marie, privée pour ainsi dire de tout, même d'un cheval pour la promenade, désolée de la mort de Fisher et de Morus, accablée par le supplice de Forest, son confesseur. Enfermée à peu près seule dans un pays brumeux et malsain, la princesse espagnole se sentait enveloppée de plus en plus de froid et d'ennui. Sans soleil et sans joie, elle s'éteignait peu à peu. Une douleur fixe lui transperçait l'âme. Elle aimait toujours le roi et une autre le lui avait dérobé !

A la lugubre nouvelle de sa mort, Henri versa d'hypocrites larmes, et par habitude d'étiquette, par une sorte de déférence pour les cours de l'Europe, il décida qu'on porterait à Greenwich le deuil de Catherine et lui-même donna l'exemple. Anna Boleyn seule ne se soumit pas à cette convenance : elle se para d'une robe de soie jaune, et, le diadème au front, le

visage animé, elle dit à ses femmes avec des tressaillements d'orgueil : « C'est maintenant que je suis bien la reine d'Angleterre ! Enfin, je n'ai plus de rivale ! »

O vanité des calculs de l'ambition humaine ! ô expiations douloureuses que la Providence ménage, déjà en ce monde, à ceux qui ont méchamment joui des douleurs de leurs semblables ! Au moment même où la nouvelle reine triomphait ainsi de Catherine, elle avait une rivale bien autrement redoutable qu'elle, et cette rivale était sans cesse à ses côtés. C'était une de ses filles d'honneur. Sa figure était remarquablement belle ; elle appartenait à une des grandes familles de l'Angleterre, et le monarque s'était subitement épris pour elle d'une violente passion. Son nom était *Jeanne Seymour.*

Anna Boleyn ressentait déjà depuis quelques jours une appréhension vague qui tout à coup devint une foudroyante certitude. Une marque de familiarité non douteuse, qu'elle surprit à l'improviste, lui révéla instantanément l'abîme de douleurs où elle allait rouler à son tour, et le saisissement inexprimable qu'elle ressentit fut tel qu'elle accoucha avant terme d'un fils mort. Le roi, trompé dans son ardent désir d'obtenir un héritier, reprocha en termes violents à la malheureuse mère cette perte cruelle, comme s'il n'en eût pas été lui-même la cause. Mais la mort d'Anna était arrêtée d'avance dans le cœur de son féroce époux, et il n'aurait plus à chercher que des prétextes pour la faire périr.

Tout à coup, le 1er mai 1536, pendant les joûtes qui

avaient lieu à Greenwich, la reine ayant laissé tomber son mouchoir, qui fut ramassé avec un empressement passionné par un gentilhomme nommé Norris, le roi sortit des lices avec fureur, fit jeter dans les cachots de la Tour de Londres, non seulement Norris, mais encore le vicomte de Rochefort, frère d'Anne, ainsi que deux autres prétendus coupables, et y fit conduire le lendemain la reine elle-même. Tombant à genoux à l'entrée de cette forteresse : « O mon Dieu, s'écria-t-elle, secourez-moi, vous qui savez que je suis innocente du crime dont on m'accuse ! »

Cranmer écrivit au roi en sa faveur. Elle lui écrivit elle-même une lettre digne et touchante dont nous citerons au moins quelques mots : « Vous m'avez tirée d'un rang obscur pour me décorer du titre de reine et du titre bien plus précieux encore de votre compagne. L'un et l'autre sans doute étaient fort au-dessus de mon mérite ; mais puisque vous m'avez trouvée digne de cet honneur, qu'une fantaisie ou de mauvais conseils ne me privent pas de vos bontés. Que la tache, l'odieuse tache qui me resterait d'être soupçonnée d'avoir été perfide envers Votre Majesté ne souille jamais la gloire de votre fidèle épouse et de la jeune princesse Elisabeth, votre fille !

» Qu'on me juge, sire, j'y consens ; mais que ce soit un tribunal légitime ; que mes ennemis ne soient pas mes accusateurs et mes juges !... Et si vous avez déjà décidé de mon sort ; s'il faut que, non seulement ma mort, mais une odieuse calomnie vous assure la possession de celle en qui vous avez mis votre bon-

heur, je souhaite que Dieu vous pardonne ce grand péché, ainsi qu'à mes ennemis, qui en auront été les instruments ! Qu'il daigne ne pas vous demander, au jour du jugement universel, un compte rigoureux de votre jugement envers moi ! Nous paraîtrons bientôt l'un et l'autre à son tribunal, où, quelque chose que le monde pense de ma conduite, mon innocence sera pleinement démontrée !

» Puissé-je porter seule ici-bas le poids de votre colère ! Puisse-t-elle ne pas s'étendre sur les irréprochables et malheureux serviteurs qu'on m'a dit être en prison comme mes complices ! C'est l'unique et la dernière prière que j'ose vous adresser. Si jamais je trouvai grâce devant vos yeux, si jamais le nom d'Anna Boleyn fut agréable à vos oreilles, accordez-moi la faveur que je sollicite, et je ne vous importunerai plus ni de mes gémissements ni de mes vœux. Je me contenterai de les élever au ciel pour qu'il vous prenne sous sa garde et qu'il dirige toutes vos actions ! »

Le tyran fut inflexible : les quatre accusés furent condamnés à mort et exécutés au milieu des témoignages de l'indignation publique. Un seul eut l'infamie d'accuser la reine, espérant ainsi obtenir sa grâce ; il n'en fut pas moins ignominieusement pendu. Quant à Anne, elle se défendit avec une dignité et une fermeté admirables, bien qu'elle eût, ô horreur inimaginable ! un oncle et un père au nombre des juges chargés de la condamner. Seulement, quand elle entendit la sentence, elle s'écria, en joignant les mains : « O mon

Dieu ! vous savez, vous, que je ne mérite pas cette mort ! »

Elle regretta ses torts envers Catherine d'Aragon et la princesse Marie. Dans un beau mouvement de son cœur, elle s'agenouilla devant lady Kingston, gouvernante de la Tour, qu'elle avait forcée de s'asseoir, et elle lui dit : « Allez, madame, de ma part, chez la princesse Marie, et, agenouillée devant elle comme je le suis devant vous, implorez le pardon de toutes mes offenses ! »

Sur l'échafaud, elle parut être la seule personne qui eût conservé tout son calme. Elle s'agenouilla et pria Dieu pour le roi, sans lui reprocher sa mort, le remerciant même des bontés qu'il avait eues pour elle, évitant avec soin toute parole, toute expression qui aurait pu provoquer de nouveau sa colère et mettre en péril sa fille Elisabeth. Elle fit elle-même les derniers apprêts funèbres, tandis que la plupart des assistants fondaient en larmes ; puis, s'agenouillant de nouveau avec humilité, elle répéta plusieurs fois : « O Jésus, Jésus, daigne accepter mon âme ! » La lourde hache du bourreau tomba enfin sur ce col délicat et le trancha comme la tige d'un lis. La foule se retira dans un respectueux et profond silence. Nul ne doutait que Anna ne fût entièrement innocente des désordres dont l'odieux tyran l'avait fait accuser.

XV

JANE GREY,

une reine de dix jours.

Dans notre siècle positif et prosaïque, nous ne nous faisons que difficilement une idée de ces étonnantes femmes savantes du XVIe siècle, les Renée de France, les Olympia Morata, les Jane Grey, qui, sans rien perdre de la modestie et de la grâce de leur sexe, étudiaient l'hébreu, le grec, le latin, la philosophie, la théologie, conversaient sans embarras avec les sommités de la science et correspondaient avec les plus illustres des réformateurs. Nous voudrions étudier un peu en détail la plus intéressante de ces remarquables héroïnes et nous efforcer de retracer à nos lecteurs le tableau de sa trop courte existence.

Jane Grey était petite-fille de la plus jeune des sœurs d'Henri VIII, de cette Marie d'Angleterre qui, devenue veuve de Louis XII après quelques mois de mariage, se hâta d'épouser Charles Brandon, créé

bientôt après duc de Suffolk. Ce fut une de ses filles qui, ayant accordé sa main à Henri Grey, marquis de Dorset, donna le jour à Jane l'année même où naquit Edouard VI.

Ainsi rapprochée du trône et élevée avec le plus grand soin, simple, aimable, pieuse et humble, Jane devint bientôt la merveille et le plus bel ornement de la cour de son royal cousin, dont elle apaisait les mécontentements, dont elle adoucissait les heures de souffrance. Toujours elle se distingua par son naturel, par sa grâce sans affectation; et cependant elle avait appris toutes les langues classiques et presque toutes les langues vivantes. Après la Bible et la philosophie, ce qu'elle préférait c'était la poésie et l'histoire. Mais le philosophe Platon était son grand homme. Elle le lisait en grec, comme elle méditait les psaumes de David en hébreu; et quand elle en dévorait les pages, ni plaisirs ni promenades ne pouvaient l'arracher au charme d'une pareille lecture.

Un jour, dans l'été de 1550 (elle avait alors treize ans), il y avait grande compagnie à Bradgate, chez ses parents. Une chasse dans la forêt de Charnwood avait été arrêtée. Le château était rempli d'un joyeux tumulte. Les chevaux, tout sellés et harnachés, piaffaient dans les cours. Au moment de partir, les dames et les seigneurs s'aperçurent de l'absence de Jane. Où donc pouvait-elle être? Ses petites sœurs ayant dit qu'elle était dans le parc, toute la compagnie s'élança à sa recherche et la trouva sous un saule au bord de l'eau, entourée de biches et de chevreuils, et penchée sur

un volume de Platon dans lequel elle était absorbée et qu'elle couvrait des boucles de ses cheveux.

Un autre jour, l'année suivante, le savant Roger Asham, précepteur de sa cousine la princesse Elisabeth, étant venu, avant son départ pour l'Allemagne, prendre congé des hôtes de Bradgate, on lui apprit que toute la famille était à la chasse, mais que la princesse Jane, pour laquelle il éprouvait une admiration affectueuse, se trouvait dans son appartement. Introduit aussitôt auprès d'elle, il l'aperçut, établie à une petite table, sur laquelle il y avait un livre ouvert. Après les premiers compliments, Asham s'informa de lady Jane quel était ce livre, et ne fut pas peu étonné d'apprendre que c'était le *Phédon*, le beau traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, le dernier mot du spiritualisme dans l'antiquité. « Ainsi, voilà, s'écria Asham avec transport, les plaisirs que vous préférez à cette chasse barbare ? — J'estime, dit Jane en souriant, que tout leur divertissement dans le parc n'est rien auprès des délices que j'éprouve à la lecture de Platon. Hélas ! qu'ils sont loin de connaître les véritables biens ! »

Rien de plus charmant et de plus gracieux que la cour d'Edouard VI dans les années 1550 à 1553 ! Lui, pauvre jeune prince, toujours maladif dès le berceau, retenait cependant sous ses défaillances la beauté délicate des Seymour, dont sa mère avait eu l'éclat. C'était un aimable gentilhomme, qui eût été un beau et bon monarque, s'il avait eu un peu plus de sang dans

les veines. Il ressentait les instincts généreux de la vertu, sans en posséder la force; souvent il protesta contre le mal sans pouvoir toujours l'empêcher. Semblable au ruisseau dont les flots limpides tarissent à quelques milles de la source, cette frêle destinée de roi coulait lentement et doucement entre les fleurs, dont la plus charmante et la plus aimée était sa cousine Jane Grey, qu'il préférait à tout le monde, même à ses propres sœurs. Dès qu'on l'annonçait à Greenwich ou dans quelque autre résidence royale, sa présence était tout un événement.

Elle plaisait à tous, car sa piété était pleine de grâce. Elle donnait des conseils au jeune roi, qui la consultait constamment. Elle discutait avec la princesse Elisabeth, beaucoup plus âgée qu'elle; mais elle évitait l'aigre contradiction de la princesse Marie (fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon), qui prenait avec elle, ainsi qu'avec Elisabeth et avec Edouard, des airs de marâtre. Changeant de ton selon les interlocuteurs, elle écoutait avec une religieuse attention Cranmer, l'archevêque de Cantorbéry; Bucer, le réformateur de Strasbourg, dont elle pleura vivement la mort; l'éloquent et intrépide réfugié italien, Pierre Martyr Vermigli, dont les idées exercèrent une grande influence sur elle. Ou bien elle engageait des correspondances soit avec Aylmer, son précepteur, soit avec Asham, celui d'Elisabeth, soit enfin avec notre célèbre Bullinger, le théologien au noble et grand caractère, qui avait pris la place laissée vacante à Zurich par la mort tragique de Zwingle, et qui exerça un ascendant

si considérable en Suisse et dans beaucoup d'autres pays par la fameuse *confession de foi helvétique* qu'il composa, il y a un peu plus de trois cents ans, en 1564.

Nous ne saurions résister au plaisir de citer une partie au moins des lettres écrites en latin à notre compatriote par cette héroïne de quatorze à seize ans, lettres très remarquables de forme et qui sont conservées soigneusement à la bibliothèque de Zurich. Nous choisissons la fin de la première, datée de l'an 1551.

« A beaucoup d'égards je suis redevable de grands bienfaits au Dieu tout puissant et très bon ; mais c'est surtout pour m'avoir accordé, après la mort du pieux Bucer et à sa place, un ami aussi vénéré que vous, dont le zèle, je l'espère, continuera à exciter mon zèle, si je venais à me ralentir, ou si je me sentais disposée à me décourager. Ah ! rien ne pouvait m'arriver de meilleur que d'être sous les auspices d'hommes dont on ne saurait trop louer les vertus et que de suivre leurs salutaires préceptes ! N'est-ce pas éprouver le bonheur dont jouirent Blésille, Paule, Eustochie, instruites, dit-on, par saint Jérôme, et qui durent à ses leçons la connaissance des vérités sacrées?... Ces femmes illustres sont moins redevables de leur célébrité et de leur gloire à la beauté de leur visage, à la noblesse de leur race et à leurs grandes richesses qu'à l'avantage d'avoir été menées en quelque sorte dans le droit sentier par la main d'un homme admirable. Daignez m'accorder une faveur semblable, vous qui n'êtes inférieur à personne en génie, en science et en

piété; c'est ce que je ne cesserai de vous demander avec instance. Je peux vous paraître une jeune audacieuse en vous sollicitant avec tant d'empressement; mais quand vous considérerez que je n'ai d'autre motif que le désir de confirmer ma foi en Jésus-Christ mon Sauveur, votre bonté et votre expérience ne vous permettront pas de me blâmer. Comme dans un jardin délicieux on cueille les plus charmantes fleurs, j'extrais chaque jour une belle pensée du petit volume *De perfectione christianorum*, écrit suivant la pure et vraie doctrine, que vous nous avez envoyé à mon père et à moi.

» J'arrive maintenant aux louanges que vous me prodiguez dans vos lettres; je ne les reçois ni ne les reconnais, parce que tout ce qu'il a plu à Dieu de m'accorder, je le rapporte à lui, et celles de mes actions empreintes d'un caractère de vertu, je les attribue uniquement au souverain Etre qui en est le seul auteur. Intercédez-le, ami très illustre, par vos prières assidues, afin qu'il me dirige toujours dans la même route et que je ne sois pas indigne de sa clémence. Mon noble père vous aurait déjà répondu pour vous remercier à la fois des travaux dans lesquels vous êtes engagé, et de la courtoisie délicate que vous avez eue de lui dédier votre cinquième décade, si des affaires importantes pour le service du roi ne l'avaient appelé dans les comtés les plus éloignés de l'Angleterre. Aussitôt que ses occupations lui laisseront quelque loisir, il se hâtera de vous écrire. Un mot encore : puisque j'ai commencé l'hébreu, si vous pouvez m'indiquer le

moyen d'avancer dans cette langue avec le plus de vitesse possible, je vous en saurai un gré infini. Adieu, le plus brillant ornement de la chrétienté, que le Seigneur très grand et très bon vous conserve longtemps pour son Eglise.

» Votre très dévouée,

» Jane Grey. »

Cette lettre et les deux suivantes sont écrites avec une rare élégance romaine. On dirait que le latin est la langue maternelle de Jane. Si elle cite la Bible, c'est en hébreu, mêlant ainsi dans une proportion exquise, ce qui est le génie même de la Renaissance, l'antiquité au christianisme et les traditions aux nouveautés.

Tandis que la jeune cour d'Edouard VI se livrait avec un naïf enthousiasme à son amour pour les plaisirs de l'étude, et que l'archevêque Cranmer s'efforçait de faire entrer l'Angleterre dans le grand courant du protestantisme, tout en conservant bien des formes et usages du catholicisme, de terribles tragédies agitaient et ensanglantaient le conseil de régence, qui durant la minorité du prince avait été chargé du gouvernement du pays.

D'abord un des oncles maternels d'Edouard VI, lord Seymour, créé duc de Sommerset et décoré du titre de *protecteur*, avait été chargé de la direction des affaires ; mais au bout de trois ans, s'étant déconsidéré par le meurtre d'un de ses frères et par de graves atteintes aux privilèges de la noblesse, il fut renversé et mis à mort par un coup d'état, et remplacé par War-

wick, duc de Northumberland. Dévoré d'ambition et uniquement préoccupé de conserver le pouvoir, lorsque le faible et jeune monarque aurait succombé à la phtisie qui l'emportait, le nouveau protecteur trouva moyen de lui persuader que, pour assurer l'avenir de la réforme en Angleterre, il devait écarter du trône ses deux sœurs, Marie et Elisabeth, déjà exclues précédemment par un acte du parlement, et laisser la couronne à la petite-fille de sa tante Marie, veuve de Louis XII, savoir à Jane Grey, sa cousine, qu'il chérissait d'une affection si vive et si tendre, et dont la piété ferme et sincère lui inspirait une entière confiance. Comme Jane, peu de temps auparavant, avait donné sa main à lord Guildford, le quatrième fils du duc de Northumberland, celui-ci espérait continuer de régner sous le nom de sa belle-fille, en conservant la toute-puissance dont il était passionnément épris. Peu de temps après avoir pris cette décision, qui soulevait bien des objections et froissait un grand nombre de consciences, Edouard VI mourut, le 6 juillet 1553, tout à fait tranquille au sujet de la cause protestante, puisque c'était sa zélée et fervente cousine qui lui succédait.

Le duc de Northumberland fit tous ses efforts pour tenir secrète la mort du souverain. Supposant un ordre de leur frère, il manda la princesse Marie et la princesse Elisabeth, qu'il se proposait de retenir prisonnières au moins jusqu'au moment où sa belle-fille aurait été reconnue par toute l'Angleterre. Toutes deux accouraient à Greenwich, où elles désiraient re-

voir encore une fois Edouard; mais, averties à temps du piège qui leur était tendu et des dangers qui les menaçaient, elles parvinrent à s'échapper, et Marie, à qui la couronne revenait de droit, se réfugia dans le comté de Suffolk, d'où elle appela aux armes toute la noblesse du royaume, prête d'ailleurs à s'embarquer pour la Flandre, si l'Angleterre se montrait insensible à ses réclamations.

A cette nouvelle foudroyante pour ses projets, Northumberland comprit qu'il n'était plus temps de dissimuler et qu'il fallait payer d'audace. Après trois jours employés en préparatifs de divers genres, il déclara hautement le choix qu'Edouard avait fait de lady Jane Grey pour lui succéder et, le 10 juillet, il la fit proclamer dans les rues de Londres et dans les provinces voisines; mais, dans cette jeune femme de seize ans, dont les admirables qualités lui étaient inconnues, le peuple ne voyait que l'instrument d'une tyrannie détestée, et nulle part il ne se leva en sa faveur.

L'usage des souverains était alors de passer dans la Tour de Londres les premiers jours de leur règne, et Northumberland résolut d'y faire conduire la jeune reine, ainsi que les membres du conseil, qu'il se proposait d'y tenir enfermés avec elle, afin de s'assurer contre toute défection de leur part.

Jusqu'à ce moment, Jane avait été tenue dans une ignorance complète des grands événements qui venaient de s'accomplir. Retirée à Chelsea, puis à Sion-House, elle jouissait avec délices des beaux ombrages des bords de la Tamise et ne songeait qu'à plaire à

Guildford, son jeune époux. Ses amis, les réformateurs, qui la visitaient quelquefois dans cette retraite, lui avaient reproché son goût nouveau pour le luxe. Jane, tout en leur donnant raison, continuait à donner des soins tout particuliers à sa parure, se promettant bien de se corriger un peu plus tard.

Tout à coup, le 10 juillet, elle voit arriver à Sion-House son beau-père et son père, suivis des grandes dames et des principaux seigneurs de la cour, qui, mettant un genou en terre devant elle, lui apprennent à la fois et la mort du roi et le choix qu'il a fait d'elle pour lui succéder. A l'ouïe du trépas de ce jeune roi qu'elle aimait comme un frère, des pleurs vinrent inonder son visage; mais quand elle s'entendit sérieusement saluer du nom de reine, son premier mouvement, son premier cri, fut pour refuser de la manière la plus explicite les honneurs dangereux qui lui étaient offerts : « Le trône, dit-elle, appartient à Marie, et personne n'a le droit de l'en priver. » Et comme on lui représentait avec force que refuser, c'était livrer l'Angleterre au papisme avec la princesse Marie, elle, éperdue d'émotion, de douleur et d'épouvante, se prit à trembler de tous ses membres, versa des pleurs, poussa des sanglots, et finit par tomber de cette crise nerveuse dans un profond évanouissement.

Quand elle revint à elle-même, elle ne fit point les longs discours inventés par les historiens; cédant aux représentations de ses proches et surtout de son époux, qu'elle aimait avec toute la tendresse d'une âme pure, elle prononça seulement quelques paroles

dignes de son grand cœur : « Je croyais, dit-elle, que la couronne appartenait aux sœurs du roi. S'il m'est démontré que mon devoir est de l'accepter, j'en ceindrai mon front malgré mes appréhensions poignantes, et je la porterai pour la gloire de Dieu et la prospérité de l'Angleterre. »

La jeune souveraine descendit de Sion-House à la Tour sur une barge magnifique, escortée de barges pavoisées et au son d'une musique triomphale. Il y eut le soir souper et bal dans les appartements de gala. On dansait sur les parquets du vieux donjon féodal, tandis que la jeune reine se lamentait dans ses appartements et que, par tous les quartiers de Londres, des hérauts d'armes publiaient son joyeux avènement.

Cependant les ministres de Jane s'occupaient à lever des troupes pour s'opposer à la princesse Marie, dont les partisans allaient s'augmentant de jour en jour, et le duc de Suffolk fut d'abord désigné pour en prendre le commandement. Mais la reine ne put voir sans douleur son père s'exposer pour sa défense et refusa de confirmer sa désignation. D'un autre côté, la plupart des membres du conseil, enfermés dans la Tour de Londres, désiraient éloigner Northumberland, dont la présence et l'ascendant les empêchaient d'abandonner Jane pour aller se joindre à Marie, déjà reconnue par la plus grande partie de l'Angleterre. Ils surent, par leurs flatteries, persuader au duc que ses talents militaires seuls pouvaient inspirer confiance à l'armée, et assurer la victoire à sa belle-fille.

En se rendant de Londres à Cambridge, il fut épou-

vanté de l'attitude de plus en plus hostile des populations. On le maudissait dans les villes et dans les villages, et la princesse Marie, exploitant cette passion publique, avait mis sa tête à prix. Cependant, bien qu'il n'eût que dix mille hommes à opposer aux trente mille qui entouraient son ennemie, il eut un moment la pensée de livrer bataille ; son armée était plus aguerrie et mieux disciplinée ; lui-même était un chef plein de combinaisons et d'élan. Un coup d'audace l'eût peut-être sauvé. En définitive, il n'osa pas, et au lieu de s'avancer dans le comté de Suffolk, il commanda une évolution rétrograde sur Cambridge.

Dans sa détresse, il demanda du renfort aux membres du conseil privé, mais ce fut le signal d'un sauve-qui-peut général. S'échappant de la Tour, ils allèrent se réunir chez l'un d'entre eux, et, d'un commun accord, résolurent de proclamer Marie, en sommant le duc de Suffolk de leur remettre la Tour, le premier poste militaire du royaume. Le duc obéit, après avoir consulté Jane Grey, qui se soumit sans aucune résistance et parut soulagée d'un grand poids. « Quand on m'éleva sur le trône, s'écria-t-elle, je voyais déjà l'échafaud derrière, et je suis prête à passer de l'un à l'autre. » C'était le 19 juillet au soir, Jane se coucha et s'endormit profondément.

Le lendemain, dès le matin, elle se jeta dans une barque sans armoiries et remonta la Tamise jusqu'à Sion-House. Elle en était sortie reine d'Angleterre, neuf jours auparavant, elle y rentrait simple femme. Que d'événements dans cette semaine ! que d'agita-

tions au dehors, que de troubles au dedans ! Un moment Guildford, enivré de l'élévation de Jane, avait voulu être roi en titre et, comme sa femme ne consentait pas à un désir qui aurait blessé la nation, il s'était livré à une colère si furieuse que Jane, malade d'émotion, avait cru en mourir. Son règne, ou plutôt son enfer, avait duré neuf jours.

Rarement les ambitieux tombent avec dignité. Northumberland, aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été arrogant et fier dans la prospérité, non seulement ne fit rien pour défendre celle dont il avait préparé la ruine, mais fut le premier à lancer son chapeau en l'air devant ses troupes sur la place de Cambridge, afin d'exciter l'enthousiasme des habitants en faveur de Marie. Celle-ci, qu'il avait si gravement offensée en s'efforçant de la dépouiller de ses droits, ne l'en fit pas moins arrêter et enfermer à la Tour, avec les principaux membres de sa famille et de celle des Suffolk, y compris Jane Grey et son jeune époux. Tous furent condamnés à mort pour crime de haute trahison (3 novembre 1553) ; mais Northumberland seul fut immédiatement exécuté avec deux de ses principaux complices, malgré les nouveaux efforts qu'il fit pour obtenir son pardon, en abjurant le protestantisme et en se déclarant catholique. Quant aux autres condamnés, ils demeurèrent sous la main de la nouvelle reine ; mais on espérait que celle-ci se montrerait clémente envers sa jeune cousine, et qu'après avoir consenti à remettre en liberté le père, lord Suffolk, elle finirait par accorder une grâce du même genre à sa fille. Malheureuse-

ment un événement auquel Jane n'eut aucune part, et dont les conséquences n'auraient pas dû l'atteindre, vint hâter sa mort.

Dès que Marie Tudor fut montée sur le trône, elle songea à se marier, et, cédant aux sollicitations de Charles-Quint, elle résolut d'épouser son cousin Philippe, le futur héritier de toutes les Espagnes, moins âgé qu'elle d'environ douze ans. Ce projet souleva la plus vive opposition parmi toutes les classes de la nation anglaise, car on redoutait au plus haut degré l'ambition du prince castillan, et on se le figurait immédiatement introduisant en Angleterre l'inquisition et les autodafés de son pays; mais Marie se roidit contre toutes les observations qui purent lui être faites, et provoqua ainsi contre elle divers soulèvements. Ceux-ci, comprimés non sans peine, eurent des conséquences désastreuses. Marie, d'autant plus furieuse qu'elle avait été plus alarmée, s'abandonna complètement à son caractère vindicatif, et profita de l'événement pour faire périr tous ceux qu'elle pouvait redouter.

Lord Suffolk avait pris part à l'un de ces soulèvements, dans l'espoir de délivrer sa fille et peut-être de la replacer sur le trône. Il ne fit que hâter sa propre ruine et celle de ceux qu'il voulait servir. Jane Grey et son mari étaient entièrement innocents du complot, qu'ils avaient ignoré et qui d'ailleurs était bien moins tramé en leur faveur qu'en faveur de la princesse Elisabeth. Mais Marie, cédant à ses instincts violents,

mal contenus jusqu'alors, et à la raison d'Etat, invoquée depuis longtemps par Charles-Quint contre Jane, donna ordre de faire exécuter sans retard le jugement prononcé précédemment contre sa cousine. C'est le 7 février 1554 que Thomas Wyatt, l'un des conjurés, avait tenté de soulever Londres : ce fut le 8 que Feckenham, confesseur de la reine, fut dépêché à Jane afin de la préparer à la mort.

L'infortunée jeune femme se trouvait à la Tour de Londres, non plus sous les lambris dorés de l'appartement des reines, mais sur les dalles humides et entre les murailles nues de maître Patridge, un des gardiens de la forteresse. Là, assise sur une chaise de paille, près de sa petite table de prisonnière, où s'étageaient quelques livres, bons vieux amis toujours précieux, et où s'épanouissaient, dans une cruche d'eau, quelques fleurs du jardin de la Tour, cueillies par le petit garçon du gardien, Jane lisait, écrivait ou méditait. Elle rêvait et pensait aussi beaucoup. Elle pensait à Guildford, dont elle était séparée et duquel lui étaient venues en ces derniers temps de si vives douleurs. Mais elle lui avait entièrement pardonné et s'était tournée d'un élan plus austère et plus calme vers les réalités du monde à venir. La demeure dépouillée et sombre de maître Patridge lui fut alors meilleure qu'un palais. Elle se retrempa sous ces voûtes lugubres dans la contemplation de Dieu. Elle y relut l'évangile de saint Jean, des homélies de Thomas Cranmer, plusieurs traités de Bullinger. Mais on ne permit pas que ses derniers moments fussent uniquement

consacrés à la prière et au recueillement. Dans son zèle persécuteur, la reine lui envoya son confesseur et d'autres théologiens chargés de la convertir au catholicisme. Elle comptait trouver en elle autant de faiblesse que dans la plupart de ses autres victimes; elle lui accorda même un sursis de trois jours, dans l'espérance que Jane, vaincue par les raisonnements des docteurs, consentirait à entrer dans le giron de l'église catholique; mais la condamnée voyait sans effroi la hache du bourreau levée sur sa tête, et elle demeura inébranlable. Elle se livra avec douceur et avec calme aux discussions qu'elle n'avait pu éviter, et y déploya tant d'érudition, son éloquence fut si entraînante, que peu s'en fallut qu'elle ne convertît ceux qui étaient venus pour la convertir. Le docteur Feckenham lui-même la quitta plein d'admiration et rendit de sa piété et de son courage un témoignage qui augmenta encore l'intérêt universel dont elle était l'objet.

Une fois seule et laissée à elle-même, elle ne songea plus qu'à consoler les siens, et à les affermir dans la foi dont son cœur était si vivement pénétré. Comme elle, son père va bientôt mourir; mais elle connaît la faiblesse de son caractère; elle craint que la vue du supplice ne le porte à abjurer sa croyance, et, dans une lettre éloquente et respectueuse, elle l'exhorte à persévérer dans ses principes religieux, et lui montre une autre vie comme le terme à toutes les misères du temps présent. Elle écrit en même temps au chapelain de son père, Harding, qui vient d'abandonner le culte réformé; elle lui reproche le mauvais exemple qu'il a

donné et, par un blâme énergique, elle essaie de provoquer en lui le remords.

Enfin, quelques heures avant de mourir, apercevant à la fin de son Nouveau Testament quelques pages blanches, elle ne peut résister au désir d'y tracer pour sa sœur Catherine ces lignes attendries, et elle lui transmet en grec ce message d'une sollicitude sublime.

« Ma sœur, je vous envoie un livre dont le dehors n'est pas riche, mais dont le dedans renferme des trésors plus précieux que toutes les pierres d'Orient. Si vous le lisez avec attention et que vous suiviez les excellents conseils qu'il donne, il vous introduira dans la vie éternelle; il vous fournira d'admirables préceptes pour bien vivre et vous apprendre de plus à bien mourir.... Vivez pour mourir afin de mourir pour vivre. Ne comptez ni sur la fleur de votre jeunesse, ni sur la vigueur de votre tempérament : lorsque votre heure sera venue, rien ne la pourra retarder. Tous doivent être prêts à sortir du monde quand Dieu les appelle, et bienheureux alors ceux dont les lampes sont allumées et qui veillent de peur que la mort ne les surprenne endormis!... Ma chère sœur, renoncez au monde, bravez le démon, méprisez la chair, réjouissez-vous seulement avec le Seigneur, repentez-vous de vos péchés, mais sans jamais désespérer; ayez confiance en votre foi, mais sans en être enorgueillie, et souhaitez comme saint Paul d'être avec Jésus-Christ, auprès duquel le fidèle jouit d'une nouvelle et bienheureuse vie.

» Maintenant, ne vous affligez pas de ma mort; par-

tagez plutôt la joie que j'ai de mourir, car je suis assurée qu'en échange d'une vie mortelle, j'en obtiendrai une qui sera immortelle et pleine de joie, faveur que je prie Dieu de vous accorder, selon sa bonté infinie, ainsi que celle de vivre dans la crainte du Seigneur et de mourir dans la véritable foi chrétienne.

» Au nom de notre Dieu, je vous exhorte à ne jamais vous en séparer, ni par l'espérance de la vie, ni par la terreur de la mort; car si vous reniez sa Parole, Dieu aussi vous reniera, et, par punition, abrégera la vie que vous auriez voulu prolonger au prix de votre âme, mais si au contraire vous vous dévouez à lui, il vous accordera de longs jours et vous associera à sa propre gloire. Que Dieu présentement me conduise à cette gloire, et vous ensuite, quand il lui plaira ! Adieu pour la dernière fois, ma sœur bien-aimée, placez votre confiance en Dieu seul, puisque lui seul peut vous secourir.

» Votre tendre sœur,

» JANE DUDLEY. »

La reine Marie avait d'abord arrêté que Jane et son époux périraient ensemble; mais, craignant l'effet que pouvait produire sur le peuple ce spectacle attendrissant, elle décida que Guildford seul serait exécuté en public et que Jane perdrait la vie dans l'intérieur de la Tour. Quelques heures avant le supplice, Guildford obtint l'autorisation de demander une entrevue à sa jeune femme. Celle-ci, à l'ouïe d'une telle requête, fut complètement bouleversée et hésita; mais bientôt, reprenant toute sa fermeté d'âme, elle répondit que

Guildford et elle s'aimaient trop pour s'exposer à un tel danger d'attendrissement. « Lui surtout, dit-elle à l'envoyé, aura besoin de tout son courage devant des spectateurs plus nombreux que les miens, et je ne veux pas l'amollir. La plus grande preuve de mon amour je la lui donne aujourd'hui, qu'il le sache bien. »

Lord Guildford comprit le stoïcisme de sa femme et il s'y associa noblement. « Sans cette prudence, dit-il, j'aurais peut-être faibli ; maintenant je suis assuré de mourir comme il convient à un Dudley. » Seulement, lorsqu'en marchant à l'échafaud, il passa sous le pavillon de maître Patridge, un regard que Jane échangea avec l'ami de son cœur inonda l'âme de Guildford d'une douce joie et le fortifia pour son dernier combat.

Jane vit avec calme revenir la voiture de deuil, qui rapportait le corps sanglant de son époux, et s'écria, au moment où il passait sous ses fenêtres : « Adieu, cher époux, ce n'est là que la plus vile partie de vous-même ; la plus noble est déjà dans le ciel ; bientôt je vais vous rejoindre et c'est alors que notre union sera éternelle. » En prononçant ces paroles, elle versait d'abondantes larmes, mais elle reprit son courage, en voyant s'approcher sir John Gage, constable de la Tour, lequel venait l'avertir que le moment fatal était arrivé et qu'elle devait se mettre en marche pour le lieu du supplice.

Pénétré de pitié, de respect et d'admiration pour une infortune si noblement supportée, le loyal officier sollicita avec ardeur de la jeune princesse une marque de souvenir.

Jane prit ses tablettes, en déchira une page et écrivit en trois langues différentes les trois sentences dont voici le sens :

(En grec.) Si mon corps qui va souffrir la mort est un témoin contre moi devant les hommes, mon âme, qui va jouir de la félicité du paradis, en sera un de mon innocence devant Dieu.

(En latin.) La justice des hommes va s'exercer sur mon corps, mais la miséricorde de Dieu se déploiera sur mon âme.

(En anglais.) Si ma faute est digne de punition, mon ignorance et ma jeunesse sont dignes d'indulgence, j'espère que la postérité m'absoudra.

Puis, marchant d'un pas ferme, appuyée sur le bras d'une de ses femmes, qui toutes deux sanglotaient, elle arriva par de sombres corridors et de tortueux escaliers à la grande cour où l'échafaud avait été dressé. Elle en gravit les marches avec sérénité, puis s'adressant à quelques membres de l'aristocratie et au peuple dont elle se voyait entourée, elle déclara que sa faute était moins d'avoir porté sur la couronne une main téméraire que de ne l'avoir pas rejetée avec assez de constance; qu'elle s'était rendue coupable moins par ambition que par respect pour ses parents, mais qu'elle voulait prouver, par sa résignation à son arrêt, le désir sincère d'expier un acte qu'elle n'avait commis que par excès de piété filiale. « Mylords et vous, bon peuple, ajouta-t-elle en terminant, je vous conjure d'être mes témoins que je meurs en chrétienne, déclarant que j'ai la confiance d'être sauvée

par la passion de notre Seigneur Jésus-Christ et non par mes propres œuvres. Et à cette heure, que je suis en vie et en repentir, je vous supplie de prier avec moi et pour moi. »

S'agenouillant ensuite, elle récita pieusement le psaume de la pénitence :

> Miséricorde et grâce, ô Dieu des cieux,
> Un grand pécheur implore ta clémence,

puis tous les lugubres apprêts étant achevés, s'étant bandé les yeux elle-même, elle s'écria encore : « Me voici, Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains ; » enfin, ayant humblement posé son cou flexible dans l'échancrure du billot, le bourreau l'abattit sous le tranchant de l'acier. Et, sur le soir, le corps de la princesse fut réuni à celui de lord Guildford dans un même caveau sépulcral ; la tombe s'ouvrit également pour le duc de Suffolk et divers autres parents de Jane.

Ainsi périt, le 12 février 1554, après un règne de dix jours, et une captivité de six mois, cette infortunée jeune reine, qui n'avait point encore atteint sa dix-septième année. Belle sans coquetterie, douce sans faiblesse, courageuse sans orgueil, savante sans pédanterie, pieuse sans fanatisme, elle fut gracieuse comme une muse de la Renaissance, ferme dans sa foi comme un réformateur ou un martyr. Dans la retraite, comme au milieu de la cour, sur le trône et dans les fers, sa conduite fut toujours digne d'admiration. Moissonnée dans un âge où les autres commencent à peine à vivre, son âme avait acquis ce de-

gré de distinction rare qui assure à un nom une belle place dans l'histoire, un doux et tendre souvenir dans tous les cœurs capables de s'émouvoir et de sentir. Aussi le sang d'une aussi noble victime a imprimé une tache indélébile sur le règne de Marie Tudor; le lundi 12 février, jour de son supplice, est flétri dans l'histoire d'Angleterre sous le nom de *lundi noir;* enfin, les juges de Jane Grey subirent, dit-on, toutes les tortures mystérieuses de la conscience, et Morgan, qui les avait présidés, expira peu de temps après, fou de remords et de douleur.

XVI

FAUTES ET MALHEURS DE MARIE STUART

Née le 8 décembre 1542, Marie Stuart se trouvait déjà orpheline au bout de six jours. Son père, Jaques V, roi d'Ecosse, qui avait épousé Marie de Lorraine, sœur des Guises, s'était laissé aller à entreprendre, dans l'intérêt de la papauté, une guerre tout à fait impolitique et impopulaire contre Henri VIII d'Angleterre, dont il était le neveu. Mal soutenu par sa jeune noblesse, déjà en grande partie gagnée aux principes de la réforme, Jaques eut la douleur de voir ses troupes complètement défaites et de perdre ses deux fils dans le combat. Il en eut l'âme transpercée de douleur, et une fièvre chaude le mit au tombeau.

Demeurée l'unique héritière du trône d'Ecosse, Marie fut sacrée à Stirling, à l'âge de neuf mois. On remarqua avec une sorte de superstition et d'effroi qu'elle ne cessa de verser des larmes durant toute la cérémonie. Si jeune encore cependant, cette enfant, qui avait pour dot un royaume, était l'objet des ar-

dentes convoitises de la France et de l'Angleterre. Henri VIII la voulait pour le prince Edouard, son fils; mais les Guises, ses oncles, la destinaient au jeune dauphin de France, François, fils de Henri II, et leurs désirs étaient des ordres à la cour d'Holyrood.

Peu en sûreté au milieu des troubles qui agitaient l'Ecosse, Marie passa ses premières années au château de Stirling et surtout au monastère d'Inch-Mahome, au milieu du lac Monteith. Là, une éducation simple et rude affermissait sa santé et développait en elle une rare énergie. Se levant avec le jour, et à peine habillée, elle courait gaiement parmi les sentiers pierreux, les bruyères et les rochers de la montagne. Bientôt, ramenée plutôt que revenue au château, elle prenait avec distraction quelques leçons d'anglais et de français, puis se livrait à la musique et à la danse, avec une ardeur folle, indomptée; elle prenait aussi plaisir au chant des ballades et des vieilles légendes nationales. Elle était déjà alors charmante, et possédait ce don de séduction qui lui fut toujours naturel; elle était adorée de ses gouverneurs, de ses officiers, de ses femmes, de ses maîtres et de tous ceux qui se rencontraient sur son chemin, bourgeois ou gentilshommes, commerçants de la plaine, pêcheurs ou montagnards.

Tandis que la jeune reine grandissait et se développait dans cette paisible retraite, sa mère s'engageait toujours plus dans une guerre à mort contre la réforme. Elle était inspirée et poussée dans cette voie par un prêtre fanatique et impitoyable, le cardinal

Beatoun, archevêque de Saint-André. A son instigation, le comte d'Arran, régent d'Ecosse, fit partout rallumer les bûchers un moment éteints, et les luttes religieuses agitèrent bientôt tout le pays.

La victime dont la mort fut le plus vivement sentie fut Wishart, que son zèle, sa douceur, sa piété profonde et son éloquence entraînante avaient rendu populaire à un haut degré. Sans cesse pourchassé et traqué, il avait longtemps échappé aux embûches de ses ennemis. Un jour, blotti sous des meules de foin dans une ferme, il avait reçu au front une blessure de l'un des soldats qui sondaient avec la lance le fenil où il se cachait. Lui, malgré la douleur qu'il ressentit, ne poussa pas un cri et son silence le sauva. Ses habits conservaient les traces de ses dangers : sa toque était entaillée de coups de sabre et son manteau troué de balles.

Ses partisans, depuis le seigneur jusqu'au pâtre, venaient l'écouter en armes, et se plaçaient sous le vent afin de ne pas laisser envoler sa parole sans la recueillir. Surpris enfin et livré par lord Bothwell, et jeté dans un cachot du château de Saint-André, Wishart fut condamné à mort par une cour criminelle que présidait le primat d'Ecosse, Beatoun. Il entendit son arrêt avec le plus grand calme, et ne cessa pas de parler en homme de Dieu.

Un poteau avait été planté au milieu de la place du château, et on y attacha Wishart, après l'avoir fait monter sur une pyramide de fagots, mêlés de sacs de poudre. Le martyr observa d'abord avec calme la mul-

titude qui l'entourait; puis, apercevant au balcon du palais le cardinal, tout enveloppé de velours et d'hermine : « Vous voyez, dit-il, cet homme superbe qui est venu jouir de mon supplice et savourer mon trépas; que Dieu lui pardonne dans l'éternité comme je lui pardonne! Mais son arrêt est déjà porté et ses minutes sont comptées. Encore un peu de temps, et il sera suspendu mort à ce balcon d'où il se penche avec un orgueil si insolent et si dur! » Et comme pour accomplir cette prédiction sinistre, une troupe de conjurés, pénétrant quelque temps après de vive force dans le palais de l'archevêque, l'égorgeait malgré ses supplications réitérées, et le suspendait au fatal balcon. La plupart des meurtriers, contraints un peu plus tard de se rendre à une flotte française, allèrent, il est vrai, expier leur crime sur les galères d'Henri II; mais l'autorité de plus en plus chancelante de Marie de Lorraine ne put empêcher les croyances protestantes de gagner des adhérents dans toutes les classes de la population.

Sur ces entrefaites, le gouvernement anglais ayant sommé celui d'Ecosse de réaliser un traité qui avait promis au fils d'Henri VIII la main de Marie Stuart, l'esprit national se souleva contre de telles exigences, et la reine-mère en profita pour envoyer sa fille à la cour de France, où elle devait être élevée avec son futur époux, qui n'avait alors que cinq ans, tandis qu'elle en avait six. (1548.)

Dans cette cour brillante des Valois, moitié italienne et moitié française, où toutes les fantaisies de l'art,

toutes les élégances de la vie, toutes les fièvres de l'ambition et du plaisir régnaient en souveraines, Marie Stuart passait pour ainsi dire tous ses jours en fêtes, et s'habituait à suivre les caprices d'une nature excessivement mobile, légère, passionnée, s'associant à des instincts d'imprudence et de duplicité.

Déjà merveilleusement belle, tout étincelante de parure, caressée, adorée, elle devint peu à peu l'un des enchantements de la cour. « Notre petite reinette écossaise, disait Catherine de Médicis, n'a qu'à sourire pour tourner toutes les testes françaises. » Elle s'énivrait de bals, de spectacles, de concerts; la musique lui causait des frémissements électriques; elle était passionnée de la chasse; enfin, les beaux-arts faisaient ses délices, et elle cultivait les lettres avec le plus grand succès. Elle apprit le grec, le latin, l'espagnol, l'italien et le français, et elle récita un jour devant Henri II et aux applaudissements de toute la cour une harangue latine sur l'aptitude des femmes aux sciences de l'esprit. Aussi Ronsard et les autres poètes de l'époque déposaient-ils aux pieds de la jeune reine leurs hommages les plus enthousiastes et les guirlandes de leurs plus beaux vers.

Enfin, le 24 avril 1558, le mariage de Marie, hâté par l'impatience de ses oncles, s'effectua au milieu de la joie nationale causée par la conquête de Calais, l'un des plus beaux faits d'armes du duc de Guise. Mais Henri II, par une cupidité maladroite, avait préparé bien des orages à Marie en exigeant d'elle : 1° une donation de son royaume à la couronne de France pour

le cas où elle mourrait sans héritiers; 2° l'abandon de l'usufruit de l'Ecosse à Henri II jusqu'au complet remboursement de ce qu'il avait avancé précédemment; enfin, 3° une protestation contre les lois et les constitutions de l'Ecosse qu'elle allait cependant accepter solennellement, elle et son mari.

C'est ainsi que l'imprudente jeune reine s'engageait dans cette fatale carrière de luttes tour à tour frauduleuses et violentes contre son peuple, carrière dans laquelle elle devait trouver la ruine et la mort. Et comme si ce n'eût pas été assez de fautes, Henri II fit prendre à sa bru et à son fils les armes d'Angleterre, montrant ainsi qu'à ses yeux Elisabeth, déclarée illégitime par le pape, n'avait aucun droit à occuper un trône dont Marie devait seule hériter. On verra quel implacable ressentiment des provocations aussi imprudentes finirent par exciter dans le cœur de la fille d'Henri VIII.

Peu de temps après (1559), Henri II étant venu à mourir des suites d'une blessure reçue dans un tournoi, Marie et son mari furent mis en possession de la couronne de France. Le nouveau roi, dans la faible main duquel tombait ce terrible héritage, était un jeune homme de quinze ans et demi, frêle, scrofuleux, d'un caractère indécis, d'une intelligence paresseuse, et soumis en esclave à sa femme. Celle-ci, merveille de grâce, d'esprit et d'adresse, mais d'une nature violemment passionnée, était à son tour entièrement gouvernée par ses oncles, les princes lorrains, dont les persécutions et la tyrannie jetèrent promptement

le pays dans des troubles de tout genre. L'exécution d'Anne Dubourg, conseiller protestant au parlement; les effroyables supplices qui suivirent la compression de la conjuration d'Amboise; l'arrestation et le procès du prince de Condé, furent les événements principaux de ce court règne de François II, terminé, le 5 décembre 1560, par la rupture d'un abcès gangreneux dans l'intérieur de l'oreille du jeune roi.

Marie fut d'abord au désespoir du coup imprévu qui venait de la frapper. François était doux et bon, dévoué tout entier aux moindres désirs de sa jeune femme. Elle le pleura amèrement et sa douleur s'épancha plus d'une fois en élégies touchantes :

Si en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit sur l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

Si je suis en repos,
Sommeillant sur ma couche,
L'oy (entends) qui me tient propos,
Je le sens qui me touche.
En labeur et recoy (repos),
Toujours est près de moy.

Après s'être recueillie quelque temps en Lorraine auprès de ses oncles, qui lui conseillaient de retourner en Ecosse, où l'attendait un trône, Marie revint en France. Elle désira revoir toutes ces magnifiques résidences royales : Saint-Germain et surtout Fontai-

nebleau, où s'étaient écoulées les heureuses années de sa jeunesse, et quand elle dut s'embarquer à Calais, elle exprima ses regrets douloureux dans ces vers mélancoliques :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!
Adieu, France, adieu mes beaux jours;
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne!

Lorsque la jeune reine, devenue veuve à l'âge de dix-neuf ans, débarqua, couverte de ses vêtements de deuil, sur les plages écossaises, elle se vit accueillie avec un respect qui n'excluait pas un assez vif sentiment de défiance. L'année précédente, 1560, l'Ecosse avait solennellement renoncé au catholicisme, et un acte du parlement avait organisé la nouvelle église d'après les principes du calvinisme le plus austère et le plus rigide. Aussi, lorsque Marie, entourée de jeunes dames et de seigneurs français, sembla vouloir continuer dans son palais d'Holyrood les mœurs légères et les folles dissipations de la cour de Catherine de Médicis; lorsqu'on lui vit rétablir le culte catholique dans l'intérieur de son palais; lorsque son oncle, le cardinal de Lorraine, ne craignit pas de lire de sa part, en plein concile de Trente, une déclaration pro-

mettant obéissance au saint-siège, non seulement pour l'Ecosse, mais encore pour l'Angleterre (quand elle en occuperait le trône), les inquiétudes des Ecossais et d'Elisabeth furent excitées à un haut degré.

Marie avait d'abord donné toute sa confiance à son frère naturel, James Stuart, homme de talent et de mérite, qu'elle créa successivement comte de Marr, puis comte de Murray, et qui, comme premier ministre, sut habilement ménager le parti protestant et la reine d'Angleterre. Mais le souci des affaires pesait à Marie, et il lui fallait à tout prix des distractions. Elle s'entourait de joueurs de violon, de luth et de flûte, et s'empressa d'attacher à sa personne un serviteur de l'ambassadeur de Savoie, le nommé David Riccio, musicien, qui avait chanté devant elle et lui avait plu par sa belle figure italienne, sa grâce, son esprit, ses manières souples et insinuantes. Doué de tous les talents, né pour l'intrigue et pour les affaires, mais complètement dépourvu de noblesse de caractère et de courage, Riccio s'éleva très vite (1561-1565) à la toute puissance, et de joueur de flûte passa aux fonctions de secrétaire des dépêches françaises et à celles de premier ministre. Une faveur aussi insolente et aussi peu méritée irrita profondément les grands d'Ecosse et surtout le comte de Murray, dont l'autorité dans le conseil se trouvait presque annulée par les manèges adroits de ce parvenu, que chacun considérait à Edimbourg comme l'agent secret des grandes puissances catholiques et le perfide instrument de leurs complots.

Il n'était bruit alors que du prochain mariage de Marie Stuart, dont la rare beauté attirait les regards de l'Europe entière. Les plus grands princes aspiraient à sa main : Don Carlos d'Espagne, un archiduc d'Autriche, le duc d'Anjou, le duc de Ferrare, le prince de Condé ; mais le cardinal de Lorraine, qui traitait avec eux du mariage de sa nièce, ne pouvait consentir qu'à une alliance qui servît à la fois les intérêts de la famille des Guises et ceux du catholicisme. Le monde était en suspens.

Tout à coup on apprit que, sans consulter son parlement, sans s'inquiéter du désir d'Elisabeth, qui, ayant annoncé l'intention de la prendre pour héritière, avait la prétention d'être consultée dans la grave affaire de son mariage, Marie accordait sa main et le titre de roi à un seigneur écossais réfugié en Angleterre et catholique comme elle, son cousin Darnley, descendant du comte d'Angus, second époux de cette Marguerite, sœur aînée de Henri VIII, d'abord mariée à Jaques IV, l'aïeul de Marie Stuart. Séduite par la beauté aristocratique de ses traits et de sa tournure, par l'élégance de ses vêtements et la passion qu'il manifestait pour elle, l'imprudente jeune femme ne voulut écouter aucun conseil et brava ouvertement le mécontentement de son peuple, que le choix d'un souverain catholique blessait profondément.

Dans l'espoir de ramener à elle la multitude et de reconquérir un peu de popularité, Marie résolut d'essayer de nouveau son don de fascination sur Knox, le tout puissant réformateur de l'Ecosse, mais la tenta-

tive ne réussit point. Nous raconterons, d'après M. Dargaud, leur entrevue, car elle caractérise admirablement les deux personnages qui étaient en scène.

Knox vint et écouta la reine avec le calme de la force, les bras croisés sur sa poitrine. Il lui déconseilla ce mariage, qu'il flétrit durement. La reine pria, supplia, pleura, se tordit les mains et s'évanouit. Knox ne s'attendrit point ; il ne changea ni de sentiment ni d'attitude, et quand la reine reprit connaissance, elle le retrouva tranquille, inébranlable, planant froidement au-dessus de la passion, de la douleur qu'elle n'avait pas su contenir.

Alors elle éclata contre le réformateur.

— Qu'êtes-vous donc dans l'état pour vous mêler de mon mariage? s'écria-t-elle. Allez, votre place n'est pas à la cour.

— Sans doute, répondit Knox, je n'ai d'autre mission que de prêcher l'Evangile. Si vous me voyez ici, du reste, ne me le reprochez pas, car c'est vous qui m'avez mandé. Je ne suis ni lord, ni baron, ni comte, mais je suis citoyen de l'Ecosse et ministre de l'église de Dieu. A ce double titre, mon devoir est d'avertir mon pays. Je prémunirai le peuple, la noblesse, le clergé. Je le déclare, quiconque osera consentir à ce que vous épousiez un papiste, trahira la religion de Christ et les libertés du royaume.

Poussée à bout, la reine lui enjoignit de sortir ; et violemment aidée dans cet outrage par le lord de Dun, témoin de sa faiblesse et de sa fureur, elle chassa Knox. En traversant les salons, il rencontra les groupes

frais et charmants des filles d'honneur de la reine, causant gaiement, riant, folâtrant et se moquant peut-être de sa rudesse.

Knox les regardant :

— Ah ! la plaisante vie que la vôtre, belles dames, si elle durait toujours ! Mais les vers du tombeau toucheront votre chair et remplaceront ces parures dont vous êtes si vaines. Oh ! l'horrible chose que cette mort qui court après vous, et qui vous atteindra, quoi que vous fassiez !

Les rires cessèrent, et Knox s'éloigna de son pas ordinaire, lentement, fièrement, sans autre émotion sur le visage que celle du dédain.

Animés des mêmes sentiments que Knox, les plus grands seigneurs de l'Ecosse, le comte de Murray à leur tête, prirent alors les armes, et, après avoir tenté sans succès d'enlever Darnley, et ensuite d'arrêter Marie, près de Leith, ils marchèrent sur Edimbourg. Mais la reine s'échappa avec un corps de troupes dévouées, qui se grossit bientôt en route, et devant lequel les conjurés furent bientôt forcés de se disperser et de chercher un refuge en Angleterre. Le mariage s'accomplit après cela sans aucune difficulté. (20 juillet 1565.)

Marie se lassa bientôt de Darnley, personnage sans cœur et sans courage, follement préoccupé de rubans et de parures, et qui donnait tout son temps à la chasse et aux festins. Elle se rapprocha d'autant plus de Riccio, chargé de sa correspondance intime avec le pape et avec les Guises, et dont l'esprit et les talents la

charmaient. Elle le traitait comme un homme de haute naissance, le faisait manger à sa table, supprimait le nom de Darnley dans la signature des actes publics et y substituait celui de Riccio.

Enflammé de jalousie et blessé dans ses sentiments intimes, Darnley forma avec le chancelier et quelques autres jeunes nobles une conjuration pour délivrer l'Ecosse de l'odieux favori étranger, tandis que Murray et les proscrits réfugiés en Angleterre se réunissaient secrètement sur les frontières des deux pays.

C'était un samedi soir, vers six heures, le 9 mars 1566. Les conjurés et leurs hommes d'armes, au nombre de trois cents environ, se glissèrent, à la tombée de la nuit, des rues borgnes de la Canongate dans les ombres du palais d'Holyrood. L'appartement de Darnley était au rez-de-chaussée, droit au-dessous de l'appartement de Marie, dans la même tour. Apprenant que la reine finissait de souper en compagnie de Riccio, de la comtesse d'Argyle et du commandant du palais, Darnley pénétra par un escalier dérobé dans la chambre de sa femme, suivi d'une partie des seigneurs conjurés. Son arrivée ne causa aucun étonnement.

— Monseigneur, avez-vous soupé ? lui dit la reine.

Puis, comme il se penchait sur le dossier de son fauteuil, elle se retourna et l'embrassa. Mais en voyant paraître les conjurés, elle s'indigna :

— Pourquoi êtes-vous ici, et qui vous a permis d'y pénétrer ? s'écria-t-elle.

— Nous avons à faire à David, à ce galant que voilà, répondit l'un d'entre eux.

Aussitôt le tumulte est à son comble, la table est renversée, Riccio saisit la robe de Marie en criant : « *Giustizia!* Madame, sauvez-moi ! » Mais les conjurés l'entraînent dans la chambre voisine et l'y frappent de cinquante-cinq coups de poignard, tandis que Darnley, entourant de ses deux bras le corps de la reine, la retient de force sur son fauteuil.

« Ah ! traître, fils de traître, lui dit-elle en apprenant la mort du favori, voilà la récompense que tu réservais à celui qui t'a fait tant de bien et tant d'honneur! Voilà ma récompense, à moi qui, par son conseil, t'ai élevé à une dignité si haute. Ah ! plus de larmes, mais la vengeance ! Je n'aurai de joie que lorsque ton cœur sera aussi désolé que l'est le mien aujourd'hui ! »

D'abord accablée et retenue prisonnière dans son palais, Marie se releva promptement et déploya une énergie et une habileté rares. Elle détacha d'abord de la ligue des conjurés son frère, le comte de Murray, puis son mari, Darnley, auquel elle fit semblant d'accorder un pardon plein et sincère. Se mettant ensuite en campagne avec une armée de huit mille hommes, elle dispersa sans peine ses ennemis et les obligea à se réfugier en Angleterre. Tous ceux qu'elle put saisir furent mis à mort, et elle ne craignit pas de blesser le sentiment national et les plus simples convenances en faisant déposer le corps de Riccio dans le tombeau des rois.

Il y avait alors à la cour d'Ecosse un personnage étrange, gentilhomme de race ancienne et à grands

airs, mais perdu de dettes et de débauches; d'une beauté mâle et fière, bien qu'il eût perdu un œil en exerçant le métier de pirate dans les mers du Nord; qui joignait enfin à une indomptable énergie des manières faciles et élégantes contractées durant un séjour qu'il venait de faire à la cour des Valois. Cet homme était le comte de *Bothwell.* Marie le vit et s'éprit follement de lui. Femme sans principes et rassasiée d'adorations et d'hommages, elle avait en quelque sorte besoin de rencontrer un maître, une nature forte et énergique, un homme qui lui fût supérieur, fût-ce dans le mal, et qui lui imposât.

Bothwell était profondément ambitieux. Il ne désirait pas seulement les bonnes grâces de la reine, il voulait l'épouser. Il se montrait absolu avec Marie, plein de hauteur avec les lords, d'insolence avec le roi, qu'il abreuvait d'humiliations, au point que, lors du baptême de son fils, qui eut lieu le 17 décembre 1566, au château de Stirling, l'infortuné Darnley n'osa paraître à la cérémonie.

Le chagrin d'être mariée et de ne pouvoir contenter l'ambition de son nouveau favori, donna en ce temps à Marie une maladie de foie, mêlée de fièvre et d'accablement. Alors les ennemis de Darnley lui proposèrent un divorce.

— Madame, lui dit Lethington, ne vous inquiétez de rien; nous trouverons bien le moyen de vous délivrer de lui; laissez-nous conduire l'affaire.

Elle rejeta cette insinuation, mais avec mollesse, et ne donna en somme ni permission ni défense. Après

tout, aux yeux de la coupable épouse, l'assassinat du meurtrier de Riccio n'était que la peine du talion.

Mais elle fit pis que laisser préparer la mort de son mari : elle trompa sa victime.

Un odieux sentiment de jalousie la jeta dans cette dernière et honteuse indignité. Bothwell, qui était lui-même marié, ne sacrifiait sa femme que par ambition. Marie le savait ; elle sentait que Jeanne Gordon conservait la meilleure part du cœur de celui qui l'abandonnait, et c'est pour l'emporter sur sa rivale par l'énormité de ses services et enchaîner Bothwell par le lien indissoluble d'une criminelle solidarité, que Marie s'abaissa à un rôle dans lequel son hypocrisie est encore peut-être plus infâme que son consentement à l'assassinat.

Fatigué d'outrages, Darnley, malade, s'était retiré chez son père, le comte de Lennox. Afin de l'attirer dans le piège, Marie va le trouver à Glascow. Quand elle paraît, Darnley, qui l'avait toujours passionnément aimée, éprouve une joie naïve et l'exprime avec effusion; mais Marie reste grave et sa victime s'offense de son air soucieux. Le lendemain, il est plus tendre encore, sans que la reine quitte son attitude immobile.

— Vous n'accueillez, disait-il, ni mes promesses ni ma repentance. Oui, je vous ai gravement offensée, mais, si je puis obtenir mon pardon, je ne vous offenserai plus jamais.

La reine alors lui répéta toutes les accusations, vraies ou fausses, qu'on avait intentées contre lui; il

confessa les unes et nia les autres avec serment. Elle lui dit enfin après quelques marques d'intérêt :

— Je vous mènerai à Craigmillar (près d'Edimbourg), vous y serez mieux soigné par les médecins et par moi.

— J'irai où vous voudrez, lui répéta le confiant jeune homme.

Et il lui prodigua les plus douces paroles en versant des larmes d'attendrissement.

« Peu s'en est fallu, écrit-elle ensuite à Bothwell, que je n'aie eu pitié de lui. » Puis elle ajoute : « Mon cœur est de diamant contre mon mari; que le vôtre soit aussi dur contre votre femme. » Et aussitôt elle reprend avec une méprisante insensibilité : « Il a toujours la larme à l'œil. » Elle a même un accès de gaieté qui fait mal : « Ne vous prend-il pas envie de rire de me voir si bien mentir? » Cependant elle est triste et ne peut dormir. Le lendemain elle achève sa lettre sur un ton plus lugubre : « Ce projet est odieux; j'en ai horreur; vous me faites presque jouer le rôle d'une traîtresse. Sans la violence qu'exerce sur moi le désir de vous plaire, j'aimerais mieux mourir que de commettre cette perfidie. Le cœur m'en saigne. »

Mais la main de fer de Bothwell s'alourdissant toujours plus sur ses scrupules, « je me soumets en toutes choses à votre volonté, écrit-elle; quoi qu'il puisse advenir, je vous obéirai. » Et comme si le remords ne la relevait un instant que pour la faire descendre plus bas, elle ose insinuer à Bothwell que l'assassinat à main armée est chanceux, que Darnley doit prendre

médecine à Craigmillar et qu'on pourrait mêler quelque chose à son breuvage....

Marie était si agitée que Darnley s'en aperçut :

— Vous n'êtes pas, dit-il, maîtresse de vous-même.

Et cette remarque éveilla même ses soupçons; mais, dès que Marie Stuart lui avait adressé deux ou trois bonnes paroles, il bannissait la crainte et reprenait sa gaieté. La victime était confiante et joyeuse, celle qui l'immolait était inquiète, effrayée. « Je ne pense que des choses fâcheuses, écrit-elle à Bothwell; ne vous offensez pas si je manque de confiance. » Et elle termine par ces sombres et solennelles paroles : « Maintenant donc, puisque pour vous complaire je n'épargne ni mon honneur, ni ma conscience, ni les dangers, ni même ma grandeur, ne vous laissez pas toucher par les feintes larmes de votre femme, qui ne se peuvent comparer aux fidèles travaux que je souffre afin d'obtenir sa place. Pour mériter ce bonheur, je trahis; Dieu me le veuille pardonner!!! »

Enfin le dénouement si perfidement préparé arrive. Suivant les directions de ses complices, Marie amena Darnley dans le voisinage d'Edimbourg, à Kirk-of-Field, dans la maison d'un serviteur de Bothwell, où le roi convalescent devait être en meilleur air qu'à Holyrood. Puis, après une longue et affectueuse entrevue, que la reine termina à onze heures du soir en embrassant tendrement son mari (9 février 1567), elle se rendit au bal de noces d'une de ses suivantes, et tandis qu'elle dansait, le roi et son page étaient étranglés par les agents de Bothwell, et quelques ton-

neaux de poudre faisaient sauter en l'air la maison de Kirk-of-Field.

Le crime de Bothwell et de Marie remplit l'Ecosse d'indignation et d'effroi. A l'affreuse commotion qui avait épouvanté la ville entière, le lord prévôt et les magistrats d'Edimbourg s'étaient hâtés d'accourir; ils trouvèrent dans le verger le cadavre de Darnley près de celui de son page. Des meurtrissures au cou et le reste du corps intact indiquaient assez le genre de mort. Un sanglot s'échappa de toutes les poitrines et se prolongea dans toute la ville. Le peuple nommait tout haut les coupables, et l'on osa coller, sous les fenêtres mêmes de la tour qu'habitait la reine, une affiche où on lisait ces mots : « Paix au doux Henri, vengeance sur la Guisarde! » Mais Bothwell, suivi d'une bande considérable de soldats féroces, parcourait au galop les rues encombrées d'une foule émue, et d'aussi loin qu'ils le voyaient les bourgeois effrayés se hâtaient de rentrer dans leurs maisons.

Seul, le réformateur de l'Ecosse, Knox, ne craignit pas de se faire l'organe de la douleur et de l'indignation universelles. Après avoir traversé avec peine les flots pressés de la multitude entassée dans le temple, le prédicateur gravit lentement les degrés de la chaire, se recueillit longtemps, puis éclatant comme malgré lui, et décrivant à la manière des prophètes et dans le langage de l'Ecriture les iniquités de Babylone, il finit par déchirer de douleur son manteau de ministre en s'écriant : « Ma patience est à bout, mes frères, mes

yeux en ont trop vu, mes oreilles trop entendu. Je ne resterai pas une heure de plus dans Sodome. Je vais vivre au fond des bois pour n'être plus témoin de tant d'abominations. » Et effectivement, descendant aussitôt de chaire, il s'en alla dans la solitude vivre dans une cabane de bûcheron.

Quant à la coupable Marie, elle n'avait pas craint de voir le cadavre de celui qui fut son époux et qui l'avait tant aimée. A son aspect, elle ne manifesta ni douleur, ni plaisir, et le fit enterrer sans pompe près de Riccio. Un moment abattue et anéantie, elle fut bientôt comme affolée de son forfait. Devant les éclats de l'indignation universelle qui accusait si hautement Bothwell, elle le combla de nouvelles faveurs, l'investit du commandement du château d'Edimbourg et de plusieurs autres forteresses. Elle n'eut point la constance de rester quarante jours enfermée dans son palais tendu de noir, sans autre lumière que celle d'un flambeau, selon le cérémonial des reines d'Ecosse devenues veuves. Dès la seconde semaine, elle s'en alla au château de Seaton, où Bothwell et la cour l'accompagnèrent et se livrèrent à toutes espèces de fêtes et d'amusements.

Le 24 mars 1567, le comte de Lennox, père de Darnley, accusa Bothwell de régicide, et l'on ne put se refuser à convoquer un tribunal. Mais on lui laissa si peu de temps pour rassembler ses preuves, les jurés avaient été si notoirement choisis parmi ses ennemis; enfin, le jour du jugement, Bothwell, entouré de ses bandes de soldats, avait tellement terrorisé la ville,

que le comte de Lennox s'abstint de paraître, ce qui permit au tribunal de prononcer un verdict d'acquittement.

Peu de jours après, comme Marie revenait du château de Stirling, où était son fils, plus tard Jaques VI, pour lequel elle montra du moins une grande tendresse, elle fut enlevée par Bothwell, qui l'emmena au château de Dunbar dont il avait le commandement et pressa son divorce avec sa femme. Le 3 mai, Marie étant revenue à Edimbourg, elle déclara qu'elle avait entièrement recouvré sa liberté, et qu'elle pardonnait à Bothwell la violence exercée sur sa personne. Comme témoignage de sa clémence royale, elle le créa duc d'Orkney, et elle fixa au 15 mai l'époque de son mariage avec lui. L'Ecosse fut épouvantée de tant de perfidie et de tant d'audace; mais Marie brava tout, et au jour fixé, on la vit, elle, la nièce des Guises, épouser sans dispenses du pape un homme perdu de dettes, de vices et de crimes, qui précédemment avait eu trois femmes et qui était protestant.

Mais les forfaits des rois ne sont pas plus exempts de châtiments que ceux des simples particuliers. Dès le lendemain de ces noces impies, Bothwell ayant parlé en maître, la reine avait résisté, et, poussée à bout, traitée avec mépris et outrage par l'homme pour lequel elle avait foulé aux pieds tous ses devoirs, on l'entendit, dans ses appartements intérieurs, demander à grands cris un couteau pour se tuer. Nul ne sait quel fut le sujet de la querelle; cependant on a pensé que le duc d'Orkney avait voulu avoir le prince royal

en sa puissance, et que c'est contre cette prétention sinistre que Marie se roidit par un effort désespéré d'affection maternelle.

Peu de semaines après, les principaux seigneurs mécontents étaient en armes et faillirent surprendre Bothwell et la reine au milieu d'une fête que le comte de Borthwick leur donnait dans son château. Bothwell, déguisé en ministre presbytérien, put s'échapper avec la reine, qui avait revêtu des habits de page; mais les troupes qu'ils avaient rassemblées n'étant point sûres, Marie fut obligée de se rendre à ses sujets révoltés, tandis que Bothwell s'enfuyait à Dunbar avec une rapidité telle que son pauvre cheval tomba mort en arrivant. De là s'étant réfugié dans les îles Orcades et Shetland, il reprit son ancien métier de pirate, se laissa prendre par les Danois, qui le condamnèrent à une prison perpétuelle, et mourut fou dans la forteresse de Malmoë.

Quant à Marie, le mépris universel l'avait tellement découronnée que ses amis eux-mêmes lui conseillèrent d'abdiquer le trône en faveur de son jeune fils, Jaques VI, qui fut reconnu roi et sacré à Stirling, le 29 juillet 1567. Ses sujets l'avait reléguée sur une petite île du lac Lochleven, dans un donjon délabré, flanqué de deux grosses tours, où elle n'avait pour se promener qu'un espace de cinquante pieds. En février 1568, elle y mit au monde une fille qui fut emmenée sur le continent et devint religieuse au couvent de Notre-Dame de Soissons.

Malgré ses fautes et ses malheurs, Marie n'avait pas

désappris l'art de séduire et de fasciner ses alentours, et elle l'essaya avec succès sur Georges Douglas, le plus jeune frère du seigneur de Lochleven, le geôlier sévère de la reine captive. Elle sut lui inspirer une vive passion, lui donna l'espérance de faire casser son mariage avec Bothwell et de l'épouser ensuite, s'il devenait son libérateur.

Douglas ne réussit pas dans son entreprise; mais l'œuvre fut reprise avec plus de succès par le *petit Douglas*, qui n'était âgé que de seize ans. Cet enfant, heureux de la confiance de la reine, déroba les clefs du château à l'heure du souper, et, pendant que les geôliers reposaient, il ouvrit à Marie les portes, qu'il referma sur les gardes. (2 mai 1568.) Il avait eu soin d'allumer un fanal à l'une des fenêtres les plus élevées de la forteresse pour avertir ses amis. Il entra alors avec la reine dans un petit bateau et jeta les clefs dans le lac. Sur le rivage, ils trouvèrent Georges Douglas et d'autres amis dévoués, qui les attendaient, montèrent à cheval et se virent bientôt rejoints par environ 6000 hommes, bien déterminés à risquer leur vie pour la reine, qui venait de révoquer solennellement son abdication.

Après quelques négociations, Murray, rompant toute espérance d'accord pacifique, déclara, en sa qualité de régent du royaume, les partisans de Marie Stuart coupables de haute trahison, et l'on en appela de part et d'autre aux armes pour trancher cette grave question de souveraineté et de religion. La mêlée de *Longside*, dans laquelle il ne tomba que 300 morts,

décida que l'Ecosse serait définitivement protestante, que Marie n'aurait désormais pour royaume qu'une prison, pour trône peut-être qu'un échafaud, car la malheureuse femme, au lieu de s'embarquer pour la France, commit une de ces imprudences qui lui étaient familières et se réfugia dans le royaume de sa cousine Elisabeth.

La reine d'Angleterre n'avait, semblait-il, à prendre que l'une ou l'autre de ces déterminations : ou relever Marie Stuart sur le trône d'Ecosse par de puissants secours, ou bien la laisser libre de se fixer en Angleterre ou sur le continent. Mais Marie, en Espagne ou en France, devenait aussitôt l'instrument de Philippe II, des Guises et du pape contre Elisabeth, et si elle demeurait libre en Angleterre, elle y devait être le point de ralliement des catholiques et des mécontents anglais.

Sans doute les catholiques d'Angleterre n'étaient pas très nombreux, mais ils étaient maintenus dans un état d'excitation redoutable par les intrigues incessantes des émissaires de la papauté. C'est une triste époque que cette fin du XVIe siècle, et rien, de nos jours, ne saurait nous en donner une idée. Les jésuites ont profondément corrompu la morale publique, et la légitimité de l'assassinat des princes hérétiques ou dangereux pour l'Eglise est ouvertement admise par les catholiques de ce temps. Guillaume, prince d'Orange, en butte aux sicaires de l'Espagne, finit par être égorgé ; Henri III, roi de France, est poignardé par un misérable dont le clergé et le peuple de Paris

entreprennent de faire un saint; Henri IV, après avoir déjoué bien longtemps les embûches des fanatiques, finira par y succomber; Elisabeth elle-même, l'idole de son peuple, se voit constamment menacée par les poignards d'ennemis du dedans et du dehors.

Dans une situation aussi critique, et pour se mettre à l'abri des dangers et des complots dont Marie sera la cause, sinon l'instigatrice, il n'y a, pense-t-on, en Angleterre, qu'un moyen, c'est de la retenir en prison. Ce parti est peu généreux, peu glorieux, peu chrétien; mieux vaudrait s'exposer à quelques dangers de plus et ne pas retenir dans une longue et injuste captivité, une parente, une reine, une femme non moins malheureuse que coupable, et sur laquelle la souveraine d'Angleterre n'a, à proprement parler, aucun droit; mais les ministres d'Elisabeth croient que la mort de leur reine serait la ruine de l'Angleterre et ils veulent prendre leurs précautions contre Marie Stuart.

La captivité de la reine d'Ecosse dura dix-neuf années; mais pendant les quinze premières elle fut fort doucement traitée, étant en quelque sorte la reine de ses gardiens, qui lui étaient tendrement attachés. Elle avait une petite cour, douze demoiselles d'honneur, une écurie considérable et de nombreux serviteurs. Outre ce qu'Elisabeth donnait pour son entretien, elle percevait toujours de France le revenu de son douaire de reine. Elle avait son monde à Paris, son intendant Paget, qui fut dans tous les complots, et des ambassadeurs dans les principales cours. Elle cor-

respondait toujours, quoi qu'on fît, avec tout le monde, avec l'Espagne, avec les Guises, avec ses partisans d'Ecosse. Elle remuait tout de ses lettres éloquentes et calculées, dont les unes sont tendres, plaintives, humbles, d'autres horriblement satiriques, surtout contre Elisabeth, plusieurs de vrais pamphets.

La reine d'Angleterre avait refusé toute entrevue avec Marie jusqu'à ce que celle-ci se fût justifiée d'avoir eu une participation au meurtre de son mari ; et elle manda Murray et les principaux seigneurs écossais pour qu'ils eussent à prouver leurs accusations infamantes contre leur reine. Marie fut d'abord transportée d'indignation d'avoir ainsi à se défendre contre ses sujets ; mais elle craignit d'avoir l'air de s'avouer coupable en refusant d'accepter indirectement le tribunal amiable d'Elisabeth, et elle chargea des commissaires de répondre en son nom. Murray produisit les lettres et les sonnets de Marie à Bothwell, trouvés dans une cassette livrée par le secrétaire de ce dernier, et ces écrits, dont l'authenticité ne fut niée alors par personne, car l'écriture de Marie était bien connue de chacun, portèrent la conviction dans les esprits ; mais après de longs débats, Elisabeth rompit les conférences, et, sans oser déclarer Marie coupable, elle la retint en captivité [1].

[1] Par la suite, Jaques VI, ayant exigé qu'on plaçât sous ses yeux les pièces originales de cette fameuse correspondance, en éprouva un tel saisissement qu'il jeta tous ces papiers au feu. Dès lors les seules pièces qu'on conserve en Ecosse n'étant que des copies d'une autre écriture que celle de Marie, les amis et défenseurs de la mal-

Nous n'entrerons pas dans le détail des divers complots ourdis par Marie ou pour Marie pendant ces longues années d'emprisonnement. Disons seulement qu'ayant réussi à inspirer une vive passion à l'un de ses juges, le duc de Norfolk, premier lord d'Angleterre et catholique de cœur, celui-ci se fit le centre d'un vaste complot, approuvé par le pape, les rois de France et d'Espagne, et dont le but était de renverser du trône Elisabeth pour y élever Marie et rétablir la vieille foi. Les comtes de Northumberland et de Westmoreland, tous deux catholiques et puissants comme des rois dans les provinces du nord, promirent de seconder Norfolk. Ce dernier, attiré à Windsor, puis arrêté et conduit par eau à la Tour de Londres, fut plus tard relâché faute de preuves suffisantes; mais ses deux amis ayant levé une petite armée et proclamé hardiment la restauration du catholicisme, se virent bientôt poursuivis de toutes parts et obligés de fuir. Westmoreland gagna la Flandre et sauva sa vie; Northumberland, livré par l'Ecosse, porta sa tête sur un échafaud, ses biens immenses furent confisqués. (1569.) Un peu plus tard Norfolk, affolé par les lettres passionnées de Marie, qui lui promettait sa main et sollicitait du pape la dissolution de ce qu'elle appelait son *prétendu mariage* avec Bothwell, entra dans de nouvelles trames avec les ennemis d'Elisabeth (on en a les pièces dans les archives secrètes du Va-

heureuse reine ont eu beau jeu pour nier l'authenticité de papiers aussi compromettants. Mais ce qu'il n'est pas possible de nier, c'est la conduite inqualifiable de Marie après le meurtre.

tican) et fut condamné à perdre la tête sur le billot. (1572.)

Vers ce même temps, la Saint-Barthélemy, ce monstrueux assassinat des nobles huguenots hospitalièrement invités par le roi de France aux noces de sa sœur, cette sanglante tragédie, qui provoqua des illuminations à Rome et à Madrid, eut en Angleterre et en Ecosse le plus formidable retentissement. Déjà le pape Pie V avait de nouveau solennellement excommunié la reine Elisabeth et délié ses sujets de leur serment de fidélité; Philippe II parlait d'opérer sa fameuse descente en Angleterre; le prince d'Orange venait d'être assassiné. Le peuple anglais pressa sa reine de sacrifier Marie, dont la mort importait, disait-on, au salut du royaume; il devait donc suffire du plus léger motif pour consommer la ruine de la fille des Stuarts.

Ce motif ou ce prétexte fut donné par un nouveau complot contre la vie d'Elisabeth. Il y avait alors à Reims un collège de jésuites anglais où l'on professait ouvertement la doctrine du régicide. Un certain John Savage, qui avait servi longtemps dans les troupes espagnoles du prince de Parme, fut séduit par les enseignements du docteur Allen, directeur du collège rémois. Il s'offrit pour assassiner Elisabeth et passa la mer pour exécuter son dessein. Un prêtre du même séminaire, nommé Ballard, alla à Paris pour conférer avec l'ambassadeur espagnol et quelques amis dévoués de Marie Stuart; on trouva que l'assassinat d'Elisabeth devait concorder avec un soulèvement général des

catholiques anglais et un débarquement de troupes espagnoles, et Ballard, sous le nom de capitaine Fortescue, partit pour l'Angleterre, afin de préparer ces importants résultats.

Il y avait alors à Londres un gentilhomme noble et généreux, mais peu sensé, qui, ayant vu Marie Stuart, s'était épris pour elle d'une vive passion et avait résolu de tout risquer pour la délivrer; il s'appelait Babington. Une lettre qu'il avait reçue d'elle l'avait rendu capable de tout oser. Ballard le vit, l'endoctrina et lui persuada que tuer Elisabeth était le meilleur moyen de rendre à Marie Stuart sa couronne, à l'Angleterre son antique foi. Babington promit tout, et, quelques jours après, il avait trouvé six complices; quant à Ballard, le fin jésuite repassa prudemment la Manche, aimant mieux attendre à Paris l'explosion de la mine qu'il avait chargée.

Mais les conspirateurs ne se doutaient pas que toutes leurs démarches étaient espionnées, et qu'un des ministres d'Elisabeth, Walsingham, tenait en main tous les fils de la conjuration. Comme le dit excellemment M. Michelet, « une éducation de mensonge, quand même elle serait donnée dans une vue de sainteté et pour un but de dévouement, n'en corrompt pas moins les âmes et les ouvre aux choses basses.... Au cœur du parti catholique, la doctrine du pieux mensonge maintint un germe pourri où vinrent toujours des insectes.... Ces jésuites politiques devinrent aisément des espions. » Un prêtre, nommé Gifford, qui avait été élevé par les jésuites et initié au complot, calcula qu'il

lui serait plus avantageux de trahir ses collègues que de les servir. Il alla trouver Walsingham, fit son marché avec lui, et dès lors fit connaître au ministre, jour par jour, tout ce qui se passait. On attendait que la malheureuse reine d'Ecosse eût donné des preuves évidentes de sa complicité ; et Gifford, dont la famille demeurait dans le voisinage, gagna un brasseur de Chartley pour porter et rapporter dans ses tonneaux les dépêches du parti et les lettres de Marie, de façon qu'elle pût se perdre.

Enfin le misérable traître dut se considérer comme ayant atteint son but, et il quitta l'Angleterre, car il venait de livrer au ministre une troisième lettre de Marie Stuart à Babington, dans laquelle se trouvaient ces terribles paroles :

« Les choses étant ainsi préparées et les forces, tant du dedans que du dehors, étant prêtes, *il faudra alors mettre les six gentilshommes en besogne*, et donner ordre que, *leur dessein étant effectué*, je puisse être tirée d'ici, et que toutes vos forces soient en même temps en campagne pour me recevoir, pendant qu'on attendra le secours étranger, qu'il faudra alors hâter en toute diligence. »

Walsingham, muni de la lettre de Marie, agit rigoureusement ; il fit saisir Babington et ses complices ; tous, au nombre de quatorze, furent condamnés à mort, même Nau, le secrétaire de Marie, qui avait supplié à genoux sa maîtresse de ne pas envoyer sa dernière lettre à Babington. Après cela, un tribunal de quarante lords et grands juges du royaume,

réunis pour prononcer sur la conduite de Marie Stuart, la condamna, en dépit de ses protestations et dénégations, comme coupable d'attentat contre la tranquillité de l'Angleterre et contre la vie de la reine. La peine devait être la mort. (29 octobre 1586.)

Quelque désir que pût avoir Elisabeth d'être délivrée de sa mortelle ennemie, elle hésita quatre mois avant d'oser signer le *warrant* de l'exécution; instinctivement elle comprenait ce que le meurtre d'une femme, d'une parente, aurait d'odieux aux yeux de l'impartiale postérité. Le 1er février 1587, elle autorisa l'exécution, mais avec des conditions qui ne furent pas observées par ses ministres, et les hauts commissaires du gouvernement partirent quelques jours après pour annoncer à la reine captive qu'elle devait se préparer à la mort.

Quand Marie sut que tout espoir était perdu pour elle sur la terre, elle ne songea plus qu'à s'humilier sous la puissante main de Dieu. Elle regarda à Jésus-Christ seulement et ne rechercha son pardon qu'en son sacrifice. Pendant qu'on lui lisait le récit de la Passion, elle s'arrêta à l'histoire du bon larron : en lui elle reconnut son image : « C'est un grand pécheur, dit-elle, mais pas si grand que moi; je supplie notre Seigneur, en mémoire de sa Passion, d'avoir souvenir et merci de moi comme il l'eut de lui à l'heure de sa mort. »

« Se sentant fatiguée, dit un de ses récents historiens, M. Mignet, elle se mit au lit; ses femmes continuaient à prier, et, pendant ce dernier repos de son

corps, bien que ses yeux fussent fermés, on voyait au léger mouvement de ses lèvres et à une sorte de ravissement répandu sur son visage qu'elle s'adressait à Celui en qui seul reposaient maintenant toutes ses espérances. »

Elle se réveilla en paix et se leva au point du jour; elle n'avait que deux heures à vivre ; elle s'habilla avec une magnificence sévère, fit lire son testament à ses serviteurs, auxquels elle avait distribué la veille ses bagues, ses joyaux et leur adressa des paroles d'affection et de consolation. Elle se retira ensuite un moment dans son oratoire. Bientôt on vint l'appeler et elle dut descendre dans la salle basse du château de Fotheringhay, où un échafaud était dressé. Elle le regarda sans rien perdre de son calme, prononça quelques paroles pour protester de son innocence, déclara qu'elle mourait dans la religion catholique, pria pour son fils, pour la reine d'Angleterre et finit par ces paroles : « Comme tes bras, Seigneur Jésus-Christ, étaient étendus sur la croix, reçois-moi de même entre les bras étendus de ta miséricorde. »

Le moment fatal étant arrivé, deux de ses filles d'honneur l'aidèrent à se dépouiller d'une partie de ses vêtements ; puis, s'agenouillant, elle prononça encore ces paroles : « Mon Dieu, j'ai espérance en vous, je remets mon âme entre vos mains. » Tous les assistants fondirent en larmes lorsque Marie mit sa tête sur le billot ; le bourreau lui-même, qui était vivement ému, la frappa d'une main mal assurée, et ce ne fut qu'au second coup que la tête tomba. « Ainsi péris-

sent, dit-il en la relevant et en la montrant aux assistants, tous les ennemis de la reine d'Angleterre. » (18 février 1587.)

Le fils de Marie Stuart, Jaques VI d'Ecosse, et son beau-frère, Henri III de France, se bornèrent à de vaines protestations; Philippe II seul tenta de venger la reine catholique égorgée, mais la défaite complète de sa formidable flotte, *l'Invincible Armada*, rendit l'Angleterre plus puissante que jamais. Elisabeth mourut à l'âge de soixante-dix ans, le 24 mars 1603, en désignant pour son successeur le fils même de Marie, lequel régna sur l'Angleterre et l'Ecosse, désormais réunies, sous le nom de Jaques Ier.

XVII

ÉLISABETH

victorieuse de l'Invincible Armada.

Devenue l'épouse de Philippe II d'Espagne, *Marie Tudor*, la fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, avait promptement mis en oubli les promesses de tolérance qu'elle avait faites en montant sur le trône, et les violences de ses inquisiteurs, ses échafauds et ses bûchers avaient contraint des milliers de personnes à se réfugier en Hollande, en Allemagne et en Suisse. Mais bientôt le chagrin que lui causait l'aversion de son époux, et surtout l'amère tristesse qu'elle ressentit de la perte de Calais abrégèrent ses jours. Elle mourut sans laisser d'enfants (1558), au bout de trois années de règne, et sa sœur *Elisabeth*, fille de l'infortunée Anna Boleyn, lui succéda sans opposition.

Elisabeth, née le 8 septembre 1533, avait vingt-cinq ans lorsqu'elle monta sur le trône. Privée de sa mère dès l'âge de trois ans, élevée à la rude école de l'ad-

versité, plus d'une fois en danger pour sa vie, son caractère avait pris quelque chose de ferme et de viril, en même temps que des habitudes d'excessive prudence et de dissimulation qu'il serait impossible de ne pas lui reprocher. D'une nature altière, d'un orgueil extrême, elle prit possession du pouvoir avec aisance, et passa de l'oppression au commandement sans gêne ni embarras. Parlant d'elle-même avec le sentiment de ce qu'elle était, elle dit, après être montée sur le trône, qu'elle ferait connaître au monde qu'il y avait en Angleterre une femme qui agissait en homme, et n'était aidée ni par un connétable de Montmorency, comme le roi de France, ni par un évêque d'Arras, comme le roi d'Espagne. Et, en effet, sa volonté fut toujours souveraine : elle recherchait des conseils, mais se réservait de décider, et ses ministres les plus expérimentés ne furent jamais pour elle que des instruments.

Sa haute et ferme intelligence, secondée par un admirable bon sens, avait été soigneusement cultivée par le savant *Roger Asham*. Outre l'anglais, l'italien, l'espagnol et le français, elle connaissait parfaitement le latin et le grec, et pouvait lire dans la langue originale les écrits de Platon et de Cicéron. En outre, l'histoire, la philosophie, la politique, l'éloquence, la poésie, furent les objets de ses études assidues durant les années de retraite et de solitude auxquelles elle avait dû se condamner pour se soustraire au mauvais vouloir de sa sœur.

Celle-ci, en effet, l'aurait mise à mort, cédant aux instances pressantes de l'évêque Gardiner, qui répé-

tait souvent que ce n'était pas tant les membres que la tête du protestantisme qu'il fallait abattre. Mais, chose bien inattendue ! Elisabeth fut alors sauvée par l'intercession intéressée de Philippe II, qui, voyant Marie Tudor assez maladive, craignait avec raison que la mort d'Elisabeth ne fît passer un jour la couronne d'Angleterre sur la tête de Marie Stuart, alors femme du dauphin, depuis François II, lequel, dans ce cas, aurait réuni sous un même sceptre la Grande Bretagne et la France. Ainsi Elisabeth dut la vie et le trône à celui qui fut plus tard son plus mortel ennemi.

Aux connaissances les plus solides, la nouvelle reine unissait des talents agréables. Elle était excellente musicienne et dansait en perfection. Au dire d'un ambassadeur d'Henri IV, elle entretenait à sa cour au moins soixante musiciens, composait la musique des ballets, les jouait elle-même et les dansait.

Elisabeth n'était d'ailleurs pas moins remarquable de corps que d'esprit. Elle était grande, son air majestueux, ses yeux vifs et brillants, son teint d'une blancheur éclatante; sa main, en outre, était magnifique et elle aimait à la montrer; enfin, malgré quelques imperfections que l'œil, a-t-on dit, n'avait pas le temps de saisir, il régnait sur toute sa personne un ensemble de beauté dont elle n'était pas médiocrement vaine, et qui ne fut pas sans exercer une certaine influence sur sa conduite.

Son avènement excita une joie presque universelle dans le royaume. Les malheureux protestants, dont le sang ruisselait sur les échafauds; les catholiques sages

et humains, qui gémissaient de voir leur religion souillée par tant de meurtres; les patriotes, enfin, qui ne pouvaient prendre leur parti de voir un prince espagnol sur le trône d'Angleterre, tous accueillirent avec des transports cette nouvelle reine, qui, de son côté, n'eut, en parlant de son peuple, que des paroles de confiance et d'amour.

Lorsque la nouvelle de son avènement parvint à Hatfield, lieu de sa retraite, elle en fut d'abord toute saisie, et, tombant à genoux, elle s'écria : « C'est l'œuvre du Seigneur, et elle est merveilleuse devant nos yeux ! » Sa marche, de Hatfield à Londres, fut une marche triomphale. Elle rentra en souveraine toute puissante dans cette même Tour de Londres où elle avait été détenue prisonnière, en danger de mort; aussi, se jetant à genoux à l'entrée de la sombre forteresse, elle remercia Dieu publiquement de l'avoir sauvée comme il sauva Daniel de la fosse aux lions. Inspirée en outre par une politique magnanime, elle ne se souvint plus des injures dont on avait abreuvé sa jeunesse, et traita avec bonté ceux-là même qui avaient été les dociles instruments de ses ennemis.

La première question dont Elisabeth eut à se préoccuper fut le choix de la religion nationale. On espérait qu'elle demeurerait catholique, et Philippe II demanda sa main. Mais comprenant bien qu'elle n'avait rien à attendre de gens qui l'avaient toujours considérée comme illégitime, elle repoussa ce mariage, et le pape ayant répondu arrogamment à la notification de son avènement, en lui ordonnant de renoncer à son titre

de reine, elle résolut de rétablir le protestantisme tel qu'il avait été institué sous Edouard VI. Bientôt après le parlement déclara Elisabeth *gouvernante suprême de l'Eglise*, ainsi que de l'Etat, et un *serment de suprématie*, avec des peines assez sévères, fut imposé à quiconque, ecclésiastique ou laïque, se trouvait en rapport avec le gouvernement.

Presque aussitôt après son avènement au trône, Elisabeth fut appelée à intervenir dans les troubles de l'Ecosse, et nous avons vu dans un précédent récit qu'elle ne joua pas un rôle très généreux dans les sanglants démêlés de Marie Stuart avec ses sujets rebelles. Mais ce fut surtout le meurtre de l'infortunée reine d'Ecosse qui lui fut vivement reproché, et qui souleva contre elle l'inimitié ardente de tout le parti catholique en Europe, spécialement celle du puissant dominateur de l'Espagne, Philippe II.

Depuis plus de cinq ans, le fils de Charles-Quint, en prévision d'une grande attaque contre l'Angleterre, faisait construire une foule de bâtiments de toute grandeur dans ses divers ports d'Espagne, d'Italie et de Portugal. Elisabeth, qui comprenait bien que tous ces préparatifs étaient dirigés contre elle seule, fit équiper une flotte dont elle donna le commandement à un marin déjà illustré par ses précédents exploits sur les côtes d'Amérique, le *chevalier Drake*, auquel elle ordonna de brûler ou de couler à fond les vaisseaux qu'on construisait dans les ports d'Espagne. Avec une autre flotte, *Thomas Cavendish* devait aller ravager et piller les côtes de l'Amérique espagnole.

Drake fit voile de Plymouth et se dirigea sur Cadix. Il entra hardiment dans le port, dispersa par un feu supérieur les galères espagnoles et détruisit plus de vingt vaisseaux de guerre ou bâtiments marchands. Dans le port de Gibraltar, où se faisait le plus grand amas de vivres et de munitions, il incendia plus de cent vaisseaux, qui étaient déjà chargés. Les vainqueurs longèrent ensuite les côtes de Portugal, et, ayant remonté de Tage, ils insultèrent le marquis de Santa-Cruz, amiral d'Espagne, et brûlèrent ses vaisseaux dans le port de Lisbonne. Ils couronnèrent leur œuvre en s'emparant, dans les parages de Tercère, d'une riche cargaison, qui arrivait des Indes orientales.

De son côté, Cavendisch faisait voile pour l'Amérique, traversait le détroit de Magellan, pénétrait dans la mer du Sud, et pillait les côtes du Chili et du Pérou. Puis de là, se dirigeant à travers le Grand-Océan vers les Moluques, Java et le cap de Bonne-Espérance, il rentrait enfin en triomphe dans la Tamise, après avoir enlevé dix-neuf vaisseaux espagnols et s'être enrichi d'immenses dépouilles.

Exaspéré par toutes ces attaques, Philippe II résolut d'exécuter enfin contre Elisabeth un projet formé depuis vingt ans pour la déposséder et pour assurer le triomphe de l'église catholique, en privant les protestants de l'appui du seul sceptre en état de balancer sa propre puissance.

Le printemps de l'année 1588 avait été fixé pour cette colossale entreprise; la rade de Lisbonne, le lieu

de rendez-vous assigné à la plupart des vaisseaux. D'avance cette flotte avait été décorée du surnom d'*Invincible Armada;* et comme on ne doutait pas du triomphe, le vicaire-général de l'inquisition, accompagné de plus de cent jésuites et autres religieux des ordres mendiants, avait pris place sur les vaisseaux et devait être employé immédiatement à la conversion de l'Angleterre.

Formidable était l'ensemble des préparatifs faits pour cette grande expédition. La flotte comptait cent cinquante vaisseaux, huit mille hommes d'équipage, plus de vingt mille soldats de débarquement. Il y avait deux mille canons, plus d'un million de boulets, cinq cent mille livres de poudre, sept mille mousquets, dix mille haches et hallebardes, un nombre énorme de chevaux, de charrettes, d'instruments de tout genre pour remuer, pour porter la terre et faire des retranchements. Les munitions ordinaires abondaient et les vivres surabondaient, jusqu'à quinze mille pièces de vin, de quoi manger pour six mois!

Ajoutez à cela que le duc de Parme, *Alexandre Farnèse*, avait ordre de joindre l'Armada dans la Manche avec une autre flotte réunie dans les ports de Flandre, et portant trente mille homme d'infanterie et deux mille chevaux. Le total des troupes avec lesquelles l'Angleterre devait être envahie, ne s'élevait pas à moins de cinquante mille combattants.

Et ce qui devait ajouter à la terreur du peuple anglais, c'est qu'il se sentait à peu près pris au dépourvu et abandonné à lui-même. Elisabeth s'était laissé amu-

ser par de feintes négociations, et, malgré les représentations de ses ministres, elle ne s'était mise que très imparfaitement en défense. De plus, Jaques VI s'était décidé à venger la mort de sa mère, tandis que le roi de France, Henri III, chassé de sa capitale par le duc de Guise et l'insurrection des Barricades, se voyait dans l'impossibilité absolue de tenter la moindre diversion en faveur d'Elisabeth. Un seul petit peuple, la Hollande, vint efficacement en aide à l'Angleterre : cent de ses vaisseaux, bloquant les côtes de la Flandre, Farnèse, avec sa forte armée et ses bateaux innombrables, se vit hors d'état de franchir le détroit pour aller débarquer en Angleterre, et dut attendre, en frémissant d'impatience, que l'*Invincible Armada* vînt le dégager.

Le 29 mai 1588, celle-ci sortait de la rade de Lisbonne, et rien n'était encore prêt en Angleterre pour la recevoir. Heureusement pour Elisabeth qu'une tempête vint à son secours. Avant d'avoir dépassé les côtes d'Espagne, la flotte colossale fut assaillie, à la hauteur du cap Finistère, par un premier ouragan, qui la dispersa et la contraignit de rentrer, fort maltraitée, dans les ports de la Biscaye et de la Galice. Elle n'était d'ailleurs plus commandée par l'habile amiral Santa-Cruz. Philippe II, l'ayant trouvé trop lent, lui avait adressé un mot amer, dont il mourut, et l'avait remplacé par le duc de Médina-Sidonia, un homme de la plus haute noblesse, mais qui était peu capable de conduire à bien une aussi difficile entreprise.

Pendant que l'Armada se ralliait et se radoubait sur

les côtes d'Espagne, Elisabeth avait enfin compris toute l'étendue du danger et y avait pourvu. Recouvrant son énergie avec sa clairvoyance, elle prescrivit d'enrôler tous les hommes en état de porter les armes, depuis l'âge de dix-huit ans à celui de soixante, et d'en former deux armées prêtes à se diriger sur tous les points menacés. Elle-même, se portant à cheval dans les contrées les plus exposées du royaume, s'efforçait de stimuler le patriotisme et d'enflammer le courage de tous ses sujets. Ce fut le plus beau moment de sa vie, un temps de gloire pure et de vraie grandeur.

En même temps, des vaisseaux s'armaient et s'équipaient de toutes parts. La seule ville de Londres en fournit à ses frais trente-huit, la reine trente-quatre. La plupart des navires anglais étaient, il est vrai, de petites dimensions, et semblaient hors d'état de résister au choc des immenses galères espagnoles. Mais du moins ces vaisseaux anglais étaient légers, d'une manœuvre facile, et ils étaient conduits par Drake, Hawkins, Winter, Frobisher, les premiers marins de l'Europe, placés sous le commandement général de l'amiral Howard.

Une forte division se porta de l'autre côté du Pas-de-Calais, pour bloquer les ports de la Flandre, de concert avec les Hollandais, et empêcher que la flotille du duc de Parme ne se réunît à l'Armada; mais la plupart des vaisseaux anglais se concentrèrent à Plymouth pour surveiller l'entrée de la Manche et y attendre l'arrivée du duc de Médina-Sidonia.

Celui-ci avait enfin remis à la voile le 20 juillet, et

la navigation fut d'abord des plus heureuses. S'avançant avec majesté et lenteur sur une mer tranquille, son immense flotte, avec ses formidables galions, ressemblait à une ville fortifiée voguant sur les eaux, et elle excitait la surprise et la terreur chez tous ceux qui la rencontraient. Supérieure en force et favorisée par le vent qui venait du sud, elle aurait pu accabler Howard d'un seul coup; mais un ordre formel du roi défendait de combattre avant que la jonction avec le duc de Parme eût été opérée, et Médina-Sidonia dut laisser échapper l'occasion d'un facile succès.

A partir de ce moment, les petits vaisseaux anglais ne cessèrent de harceler l'arrière-garde ennemie, sur laquelle ils remportèrent une série d'avantages. Drake, par exemple, parvint à capturer deux galions qui portaient le trésor de l'armée. Un prisonnier anglais, ayant trouvé le moyen de briser ses fers et ceux des autres forçats qui ramaient comme lui sur une galère espagnole, s'empara de ce vaisseau et de deux autres, et les conduisit tous les trois dans un port de France. Enfin, le 8 août, Médina-Sidonia avait dépassé Calais et allait se joindre à la flotille de Farnèse rassemblée à Dunkerque et à Niewport, lorsqu'il se vit en butte à la fois aux attaques furieuses de Drake et à la violence des vents déchaînés.

Profitant habilement des circonstances, Drake prit huit de ses plus mauvais navires, les remplit de salpêtre, de bitume et d'autres matières combustibles, y mit le feu et les lâcha dans la direction de l'Armada. Celle-ci, épouvantée, leva ses ancres, coupa ses câbles

et s'enfuit avec confusion vers la haute mer. Mais un violent vent du sud-ouest la poussa bientôt vers le continent, et les Anglais virent avec joie, au point du jour, la plus grande partie de la flotte ennemie dispersée sur la côte d'Ostende à Calais. La canonade dura encore tout le jour et le lendemain; mais le vent était toujours contraire aux Espagnols, et Médina-Sidonia, pour essayer de sauver ceux de ses navires qui avaient pu se tirer des bas-fonds de la côte, résolut de s'échapper par la mer du Nord et de regagner l'Espagne en faisant le tour de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande. Dans cet orageux trajet, il sema encore des débris de sa flotte sur une mer qui lui était inconnue, et laissa dix-sept de ses vaisseaux sur les seules côtes de l'Irlande. Chacun sait qu'un de ces gros navires, le *Calvados*, coupé de son escadre, vint se briser sur les rochers de la côte de Normandie, et a même donné son nom à un des départements français.

Grand, immense fut le triomphe d'Elisabeth. Car ce n'était pas seulement une flotte, quatre-vingts vaisseaux, seize mille hommes, qui avaient péri, c'était un monde, le monde catholique, qui se sentit profondément atteint par la défaite du fils de Charles-Quint. En apprenant le désastre qui l'avait frappé, Philippe II ne pleura point ses vaisseaux comme le Xerxès d'Eschyle; il refoula dans son âme les émotions terribles qui l'agitaient; il affecta même le calme et l'impassibilité, et se contenta de répondre : « Je n'avais pas envoyé ma flotte lutter contre la tempête; je remercie Dieu de m'avoir fait assez puissant pour réparer cette perte! »

Illusions de l'orgueil ! La grandeur maritime de l'Espagne avait fait naufrage avec l'*Invincible Armada*, et il ne lui fut jamais donné depuis de pouvoir recommencer une aussi gigantesque et si folle entreprise. A cette époque du reste, nul ne s'y trompa. Le protestantisme poussa un long cri d'allégresse ; l'Europe se sentit délivrée du cauchemar de la monarchie universelle ; car la question de suprématie se trouvait décidément tranchée contre Philippe II, contre le génie de l'Inquisition, comme elle l'avait été précédemment contre Charles-Quint.

Aussi, quand la reine d'Angleterre, montée sur un cheval blanc, se montra en amazone au camp de Tilbury, que commandait son favori Leicester, maréchal du royaume, l'enthousiasme, l'émotion, la tendresse éclatèrent de toutes parts. Ses cinquante-cinq ans disparurent. On la trouva jeune et admirablement belle. Cette fois se réalisa sa prétention « qu'on ne pouvait soutenir en face le rayonnement de sa beauté, » et Shakspeare fut le fidèle interprète du sentiment national quand il salua en elle « la belle vestale assise sur le trône de l'occident. »

Dans la première joie du triomphe, les ministres d'Elisabeth avaient fait frapper une médaille avec cette légende orgueilleuse : *dux fœmina facti* (une femme fut le chef de cette entreprise) ; mais le doyen de Saint-Paul, dans un sermon prêché devant Elisabeth, lui ayant fait sentir qu'elle avait dû la victoire à la Providence bien plus qu'à sa propre sagesse et à l'enthousiasme de ses peuples, la reine désira réparer sa faute,

et publia une nouvelle médaille représentant une flotte brisée par la tempête, avec cette inscription à la fois simple et sublime : *afflavit Deus et dissipantur* (Dieu a soufflé et ils sont dissipés).

Désormais la supériorité de la marine anglaise était assurée, et ce fut aux Espagnols de trembler dans leurs ports. Après de vaines tentatives pour s'emparer de la Corogne et faire soulever Lisbonne; après diverses expéditions plus ou moins heureuses sur les côtes de l'Amérique et dans les Indes, une immense flotte de cent soixante et dix vaisseaux, dont vingt hollandais, mit à la voile en juin 1596, à Plymouth, pour aller anéantir, dans le port de Cadix, les préparatifs faits par Philippe II pour une nouvelle attaque contre l'Angleterre. Entraînés par la fougue impétueuse du comte d'Essex, qui, après la mort de Leicester, était devenu le favori d'Elisabeth, les Anglais pénétrèrent dans la rade et le port, malgré le feu des batteries ennemies, prirent ou coulèrent à fond tous les navires, débarquèrent sous une pluie de feu, et, conduits par Essex, marchèrent sur Cadix, qu'ils emportèrent l'épée à la main et où ils firent un butin immense. La perte que le roi d'Espagne éprouva en cette occasion fut estimée à environ deux cent millions.

Tout en poursuivant ces avantages sur mer, Elisabeth ne négligeait pas de s'opposer aux envahissements de Philippe sur les divers autres points du continent. Dans les Pays-Bas, elle encourageait les Hollandais dans leur lutte contre l'Espagne; en France, elle secourait efficacement Henri IV contre l'anarchi-

que faction de la Ligue, qui s'appuyait à la fois sur la puissante famille des Guises, sur le monarque espagnol et sur la populace fanatisée des grandes villes. Enfin, en l'an 1598, après avoir conclu avec la France le traité de Vervins, Philippe II disparut de la scène de ce monde, laissant le champ libre à Elisabeth et à ses autres ennemis, vaincu dans sa longue et ardente lutte contre le protestantisme, et complètement à bout de ressources pécuniaires, en dépit de ses riches mines du Mexique et du Pérou.

XVIII

LA CONSPIRATION DES POUDRES

La dynastie des Tudors s'éteignit, en 1603, à la mort d'Elisabeth, et son plus proche parent, Jaques VI d'Ecosse, fils de Marie Stuart, lui succéda comme *roi d'Angleterre et d'Ecosse*, sous le nom de *Jaques Ier*.

Ce prince ne manquait ni d'esprit ni de savoir ; mais il les étalait vaniteusement dans ses entretiens et dans ses écrits, bien plus qu'il ne s'en servait habituellement et avec fruit dans le gouvernement de ses états. Encore enfant et en Ecosse, il eut un jour à recevoir un ambassadeur. L'audience se passait en latin. L'ambassadeur commit quelques fautes grammaticales ; le jeune roi s'empressa de les relever : « Comment avez-vous fait de votre illustre pupille un pédant ? » demanda le lendemain l'ambassadeur au précepteur royal, le célèbre historien Buchanan. « Trop heureux, répondit-il, d'avoir pu en faire même cela ! »

En Angleterre comme en Ecosse, Jaques resta toute

sa vie un pédant subtil et prolixe, astucieux avec vanterie et entêté sans vigueur. Il était poltron en même temps que disputeur. Un bruit soudain, une apparition inattendue le faisaient tressaillir d'effroi. Ses grands yeux roulaient incessamment de tous côtés quand un étranger était devant lui. Son pourpoint et tous ses vêtements étaient fortement doublés et piqués pour le mettre à l'abri du poignard, ce qui lui donnait l'air d'une excessive et fausse corpulence.

Sa langue était trop grosse pour sa bouche, de sorte qu'il mangeait et buvait malproprement et de mauvaise grâce. Ses jambes grêles avaient peine à le porter ; à l'âge de sept ans, il ne se tenait pas encore debout, et il eut toujours besoin de s'appuyer sur l'épaule de quelqu'un pour se soutenir. Il était constamment dominé par des favoris, qu'il traitait avec une extrême familiarité et comme des enfants. Dans ses fréquents accès d'inquiétude ou d'humeur, tantôt il jurait comme un charretier, tantôt il pleurait comme une femme. Nul souverain n'affichait plus pompeusement en principe les prérogatives royales, et nul ne représentait en fait la royauté d'une manière plus subalterne, plus vulgaire et souvent plus choquante.

On comprend qu'un pareil monarque ait abandonné bien vite le rôle d'adversaire de l'Espagne et de chef du protestantisme, qui avait fait la gloire d'Elisabeth. Il ne daigna pas même secourir avec énergie son gendre, l'électeur palatin, Frédéric V, dépouillé de ses états au commencement de la guerre de Trente ans par les princes catholiques de l'Allemagne.

A l'intérieur, tout était abandonné à des favoris écossais, légers et dissolus, que le faible monarque comblait de richesses et d'honneurs. Entraîné de plus par l'orgueil et la passion du pouvoir absolu, il manifestait en toute occasion sa haine pour les tendances démocratiques de l'église presbytérienne d'Ecosse, dans laquelle il avait été élevé. Il ne montrait pas moins de mauvais vouloir pour le catholicisme, qui avait été la religion de sa mère, mais qui avait l'immense tort à ses yeux de mettre le pape au-dessus du roi. En revanche, l'église épiscopale d'Angleterre, qui faisait du monarque le chef de l'Eglise, avait toutes les sympathies de Jaques.

Dans le commencement de son règne, le nouveau monarque avait épargné à ses sujets de la religion romaine les amendes prononcées par les lois intolérantes d'Elisabeth contre les *non conformistes*. Les amendes payées par les récalcitrants religieux, qui, la dernière année du règne d'Elisabeth, s'étaient élevées à 10 333 livres sterling (258 000 francs), dépassèrent à peine 300 livres sterling (7500 francs) la première année du règne de Jaques Ier et 200 livres (5000 francs) la seconde. Mais peu à peu il laissa pressurer les catholiques par ses favoris, et, dans leur irritation, ils se laissèrent bientôt entraîner dans des entreprises de la nature la plus grave et la plus criminelle.

Transportés d'une haine violente contre le roi, contre le gouvernement et contre tous les protestants en général, quelques-uns des chefs du parti catholique conçurent le dessein odieux de faire sauter au moyen

de la poudre les deux chambres du parlement au moment de leur ouverture solennelle, de manière à faire périr ainsi tout à la fois, le roi, la cour et tous les députés. Le premier instigateur de cet affreux complot fut Robert Catesby, fils de William Catesby qui avait été emprisonné à différentes reprises pour son attachement à la religion catholique.

Dans l'été de 1604, Catesby fit part de son projet à John Wright et à Thomas Winter, descendants l'un et l'autre de deux anciennes familles qui avaient toujours possédé de grands biens depuis le règne de Henri VI. A ces trois premiers conspirateurs se joignirent bientôt Guy Fawkes, d'une bonne famille du Yorkshire, lequel, après avoir dépensé sa modeste fortune, était allé servir dans l'armée espagnole des Flandres : puis Thomas Percy, ami, maître d'hôtel et confident du comte de Northumberland.

A leur première réunion, chacun des cinq conspirateurs prêta à genoux et les mains sur l'autel le serment suivant : « Je jure par la sainte Trinité et par le sacrement que je vais maintenant recevoir, de ne jamais révéler ni directement, ni indirectement, par parole ou par circonstance, le projet qui va m'être confié sous le sceau du secret et de ne pas renoncer à son exécution jusqu'à ce que la mort m'ait délié de mon serment. » Puis ils entendirent la messe, et, en confirmation de leur vœu, reçurent la communion des mains d'un jésuite, le père Gérard.

Ce fut Percy qui se chargea alors des premiers préparatifs du complot. Il était gentilhomme pensionnaire,

et sous prétexte qu'en cette qualité il avait besoin de ne pas s'éloigner de la cour, il se fit céder par un certain Ferris le reste du bail d'une maison louée par ce dernier et attenant au palais du parlement. Fawkes, qui n'était pas connu à Londres, passa pour un domestique de Percy et en cette qualité prit possession de la maison.

L'ouverture du parlement fut peu de temps après ajournée jusqu'au 11 février 1605, et les conspirateurs, après avoir loué une maison à Lambeth pour y faire leurs préparatifs et déposer leurs munitions, convinrent de se trouver à Londres au commencement de novembre. La garde de la maison de Lambeth fut confiée à Robert Keyes, fils d'un ecclésiastique protestant, mais qui était lui-même un fervent catholique.

Le 11 décembre, Catesby et ses complices se réunirent dans la maison de Londres, et l'on commença immédiatement à creuser une mine; mais le mur qui les séparait du parlement s'étant trouvé avoir près de trois mètres d'épaisseur, ils appelèrent à leur aide Keyes et le frère puiné de John Wright, et les sept conjurés travaillèrent ainsi jusqu'au jour de Noël, sans jamais se montrer dans la partie supérieure de la maison.

Au plus fort de ce travail assidu, Fawkes fut informé que l'ouverture du parlement était de nouveau prorogée du 7 février 1605 au 3 octobre suivant. Les conspirateurs se séparèrent alors pour un temps et, dans l'intervalle, John Grant de Norbrook et Robert Winter d'Huddington furent initiés au complot.

Les travaux furent repris en février, et le mur de pierre se trouva bientôt à moitié percé. Un soir qu'ils étaient en train de creuser, ils entendirent un grand bruit dans une cave qui se trouvait à peu près au-dessus de leur tête et ils craignirent au premier abord d'avoir été découverts. Mais Fawkes, envoyé à la découverte, reconnut que ce bruit était causé par un certain Bright, auquel la cave appartenait, et qui était en train de vendre le charbon qu'elle renfermait, afin de déménager.

Fawkes examina avec soin cette vaste cave, qui était située immédiatement au-dessous de la Chambre des lords, et constata qu'elle convenait parfaitement au but qu'ils se proposaient. Les difficultés qu'offraient le percement du mur, son épaisseur, l'humidité au milieu de laquelle ils étaient obligés de travailler, car de l'eau suintait continuellement à travers le mur de pierre; enfin le danger d'être découverts à cause du bruit qu'ils faisaient en travaillant, les décidèrent à abandonner leurs premières opérations et à venir s'établir dans la cave de Bright.

Ils la louèrent immédiatement et pendant les nuits suivantes y transportèrent de Lambeth environ vingt barils de poudre. Les leviers de fer et autres instruments qui avaient servi à creuser la mine furent placés au milieu de la poudre, afin que l'explosion causât encore plus de ravages, et le tout fut recouvert de fagots; des bois de différentes sortes furent placés dans le reste de la cave pour éloigner tout soupçon de la part des curieux et de la police.

Les préparatifs furent terminés en mai 1605. Les conspirateurs, après avoir fait à la porte des marques qui devaient leur indiquer si quelqu'un y était entré à leur insu, résolurent de se séparer ; mais auparavant il fut décidé qu'on chercherait à se ménager une coopération à l'étranger en informant du complot sir Stanley et Owen, à condition, bien entendu, qu'ils s'engageraient par serment à ne rien révéler, et Fawkes fut envoyé dans les Flandres pour s'entendre avec eux. Sir Edward Bainham fut aussi dépêché en mission auprès du pape, afin que, lorsque la nouvelle de l'explosion arriverait à Rome, il pût être à même d'entrer en négociations avec le pontife dans l'intérêt des conspirateurs et lui expliquer que le seul but du complot avait été le rétablissement du catholicisme en Angleterre.

Peu de temps après le retour de Fawkes, l'ouverture du parlement fut encore reculée jusqu'au 5 novembre. Ces prorogations successives alarmèrent les conspirateurs et leur firent craindre que leur projet n'eût été découvert ; mais leurs alarmes ayant été reconnues sans fondement, Catesby acheta des chevaux, des armes et de la poudre, et, sous prétexte de lever des soldats pour l'archiduc en Flandre, assembla ceux de ses amis qui pouvaient se trouver armés dans la province lorsque le premier coup aurait été tiré. Comme de grandes sommes d'argent étaient nécessaires dans ce but, on résolut d'admettre dans le complot trois riches gentilshommes, sir Everard Digby, Ambroise Rookwood, et Francis Tresham qui furent, en effet, initiés au secret et prêtèrent le serment exigé.

Comme le jour de la réunion du parlement approchait, il fut définitivement arrêté que Fawkes mettrait le feu aux poudres au moyen d'une mèche qui brûlerait pendant un quart d'heure et lui laisserait ainsi le temps de s'éloigner du lieu de l'explosion. Sir Everard devait, sous prétexte d'une chasse, rassembler le 5 novembre, dans le comté de Warwick, un certain nombre de gentilshommes catholiques, et Percy s'emparerait du duc de Galles ou bien du duc d'York, dans le cas où le premier se rendrait au parlement avec le roi.

Une seule question donna lieu à des discussions, ce fut de savoir si les pairs catholiques devaient être prévenus du danger et comment on les en avertirait. Chacun des conspirateurs comptait des amis, sinon des parents, parmi eux; mais faire connaître le projet à un si grand nombre de personnes présentait de tels dangers pour le succès du complot, qu'on convint de ne leur donner aucun avis direct, mais de chercher à les détourner, par des conseils vagues et généraux, d'assister à l'ouverture du parlement. Plusieurs des conspirateurs se montrèrent opposés à ce dessein et le virent adopter avec peine. Tresham, au contraire, dont les sœurs étaient mariées aux lords Stourton et Mounteagle, demanda avec tant d'instance que Mounteagle fût prévenu du danger qui le menaçait, qu'une discussion violente s'ensuivit; ne pouvant obtenir ce qu'il désirait, il déclara qu'il ne donnerait pas l'argent qu'il avait promis. Depuis cette époque, il n'assista plus aux conciliabules des conjurés.

Le samedi 26 octobre, dix jours avant la réunion du

parlement, lord Mounteagle donna à l'improviste un grand dîner dans une maison qu'il n'habitait plus depuis longtemps. Diverses circonstances ont fait croire depuis qu'il était initié au complot à l'époque où il donna ce dîner, et que celui-ci devait lui servir de prétexte pour faire connaître à ses amis la catastrophe qui se préparait.

Quoi qu'il en soit, pendant qu'il était à table, un de ses pages lui apporta une lettre en disant l'avoir reçue d'un étranger qui l'avait instamment prié de la remettre immédiatement à son maître. Voici la traduction textuelle de cette lettre qui était écrite dans un style des plus incorrects : « Mylord, en dehors de l'amitié que je vous porte, quelques amis ont souci de votre salut; c'est pourquoi je vous conseille, si vous tenez à votre vie, de trouver quelque excuse pour vous dispenser d'assister à ce parlement, car Dieu et l'homme ont résolu de punir la méchanceté du siècle; et ne prenez pas légèrement cet avertissement, mais retirez-vous dans votre province, où vous pourrez attendre en sûreté tout événement, car, bien qu'il n'y ait ici aucune apparence d'agitation, je vous le dis encore, ceux du parlement vont recevoir un terrible coup, et ils ne verront pas qui les frappe; ce conseil ne doit pas être méprisé, parce qu'il doit vous faire du bien et ne peut vous nuire, car le danger sera passé en aussi peu de temps que vous en mettrez à brûler cette lettre, et j'espère que Dieu, à la sainte protection duquel je vous recommande, vous donnera la grâce d'en faire un bon usage. »

Cette lettre a été attribuée à bien des personnes, mais il est probable que c'était Tresham qui en était l'auteur. Le même soir, lord Mounteagle montra la lettre à plusieurs membres du conseil, avec lesquels il tomba d'accord de ne prendre aucune résolution à ce sujet avant le retour du roi, qui chassait à Reyston.

Les conspirateurs eurent bientôt connaissance du contenu de la lettre, ainsi que de sa communication aux membres du conseil et au secrétaire d'Etat; mais, quoique le danger qui les menaçait fût évident, et que le bâtiment qui devait transporter Fawkes en Flandre fût à l'ancre dans la Tamise, ils n'essayèrent pas de s'enfuir. Tous soupçonnèrent Tresham de les avoir trahis et lui en firent de vifs reproches, mais il s'en défendit énergiquement.

Bien qu'ils ne pussent savoir exactement jusqu'à quel point leur secret avait été révélé, ils conservèrent encore l'espoir d'exécuter leur dessein, surtout lorsque, après examen, Fawkes se convainquit que la cave n'était point surveillée et que rien n'y avait été dérangé.

Mais lorsqu'ils apprirent que, le 31 octobre, la lettre avait été montrée au roi, leurs espérances diminuèrent et leurs craintes devinrent plus vives. Quelques-uns d'entre eux quittèrent Londres; les autres se cachèrent dans une maison de peu d'apparence, se tenant prêts à partir au premier avis. Seul, Fawkes, avec le courage remarquable dont il avait fait preuve pendant toute la durée des préparatifs, choisit la cave

elle-même pour lieu de refuge. Ce fut ainsi qu'ils passèrent trois jours dans le doute et l'anxiété.

Le lundi 4 novembre, le chambellan et lord Mounteagle commencèrent leurs recherches, qui avaient été différées jusque-là par un motif qu'on ne peut pas s'expliquer. Leurs soupçons s'éveillèrent surtout en constatant que Percy était locataire d'une maison dont il ne faisait aucun usage, et que la cave de cette maison était remplie d'une énorme quantité de bois, à côté duquel se trouvait un homme (Fawkes) dont l'aspect n'était rien moins que rassurant. Ils ordonnèrent alors à sir Thomas Knevet, magistrat de Westminster, de fouiller toutes les maisons et toutes les caves du voisinage.

Les recherches commencèrent aussitôt, et, le même jour, vers minuit, on arrêta Fawkes au moment où il sortait de la cave. On trouva sur lui des mèches et de l'amadou; une lanterne sourde, renfermant une chandelle allumée, était suspendue derrière la porte, et les fagots recouvraient trente-six barils de poudre. Fawkes avoua sans hésiter son dessein au magistrat et lui déclara que, s'il s'était trouvé dans la cave au moment de son arrestation, il aurait mis le feu aux poudres et aurait tout fait sauter.

Son courage et son sang-froid ne se démentirent pas lorsqu'il fut interrogé devant le roi et le conseil. Il se donna le nom de John Johnson, domestique de Thomas Percy, déclara qu'il avait l'intention de faire sauter le roi, les lords, les évêques et tous ceux qui auraient assisté à l'ouverture du parlement, refusa de

dénoncer aucun de ses complices, et comme le roi lui demandait comment il avait pu concevoir un complot aussi sanguinaire contre tant de personnes innocentes, il répondit que « les maladies dangereuses exigeaient des remèdes désespérés. »

En apprenant l'arrestation de Fawkes, les autres conjurés, réunis sous les ordres de Digby, chez lady Catesby, pour attendre les événements et aller s'emparer de la princesse Elisabeth, qui se trouvait alors chez lord Harrington, près de Coventry, résolurent de se rendre par les comtés de Warwick, de Worcester et de Stafford, dans le pays de Galles, où ils espéraient trouver beaucoup d'adhérents et provoquer une insurrection générale des catholiques romains. Ils se procurèrent des chevaux frais en pillant à Warwick les écuries d'un des marchands qui fournissaient la cavalerie royale, prirent les armes à Whewell, résidence de lord Windsor, et le 7 novembre s'emparèrent à Holbeach d'une maison appartenant à Stephen Littleton.

Mais tout espoir de voir augmenter leur nombre était perdu pour eux. « Personne, déclara Digby lors de son interrogatoire, ne voulut embrasser notre cause, bien que nous eussions espéré un grand nombre de partisans. » Les gentilshommes campagnards leur fermaient leur porte en leur reprochant d'avoir amené la ruine de la cause catholique par leur entreprise néfaste, tandis que le peuple se montrait complètement hostile envers eux.

Digby abandonna ses compagnons à Holbeach, dans

le but, prétendit-il, d'aller hâter l'arrivée de quelques secours qu'on attendait; mais il fut reconnu à Dudley, arrêté et envoyé à Londres. Quant aux autres, un corps de troupes royales envoyées à leur poursuite les atteignit à Holbeach, où se livra un combat sanglant, dans lequel les deux Wright, Percy et Catesby furent tués et Rookwood et Thomas Winter blessés ; le reste des conjurés tomba aux mains des troupes royales. Tresham mourut en prison, et, le lundi 27 janvier 1606, sept personnes : Robert Winter, Thomas Winter, Guy Fawkes, Thomas Bates, Robert Keyes, Ambroise Rookwood et John Grant furent jugés à Westminster, par une commission spéciale, comme complices de la conspiration des poudres ; le procès de Digby se fit à part. Les juges ne reçurent la déposition d'aucun témoin ; l'évidence du crime résulta des déclarations écrites d'un serviteur de Digby et des aveux des accusés eux-mêmes. On a tout lieu de croire qu'on mit Fawkes à la torture, pour en obtenir des aveux plus complets. Tous les prisonniers furent déclarés coupables et condamnés à mort, et l'on prit soin de rendre aussi solennelle et aussi terrifiante que possible leur exécution, qui eut lieu le jeudi et le vendredi suivant. A peine ce procès fut-il terminé qu'on en commença un second contre le père Garnet, recteur des jésuites d'Angleterre et contre le père Gérard, simple missionnaire jésuite en présence duquel les conjurés avaient prêté leur serment. Tous deux furent aussi condamnés et exécutés.

Ce qui frappe le plus dans cette conspiration des

poudres, c'est qu'elle fut conçue et préparée, non par de misérables aventuriers, mais par des gentilshommes appartenant à d'anciennes familles et possédant, pour la plupart, de grandes fortunes. On continua pendant longtemps à en ressentir les effets ; car non seulement elle aliéna pour toujours aux catholiques l'esprit faible du roi, mais encore les rendit à tel point odieux à la nation anglaise tout entière que, loin de révoquer les édits sévères alors en vigueur contre eux, on en donna de nouveaux plus rigoureux encore. Et lorsque, trois quarts de siècle plus tard, un petit-fils de Jaques Ier parut disposé à subir de nouveau l'influence de la cour de Rome, le souvenir de la conspiration des poudres, toujours vivant dans la pensée des Anglais, fut peut-être l'une des plus puissantes parmi les causes qui amenèrent son expulsion du trône.

XIX

LE DUC DE BUCKINGHAM,

un fastueux et insolent favori.

Le fils de Jaques I[er] d'Angleterre, le prince Charles, était en contraste parfait avec son père, car il était, dans sa personne comme dans son âme, un modèle de réserve et de dignité. Né avec un tempérament délicat, les jambes faibles comme son père, bégayant un peu, et placé dans la faveur du peuple bien loin de son frère aîné Henri, jeune prince actif, énergique, ouvert et résolu, il avait contracté dans sa première enfance des habitudes silencieuses et studieuses, qu'il ne perdit pas entièrement lorsqu'à la mort de son frère, en 1612, il devint l'héritier du trône, et dont l'influence se fit sentir dans tout le cours de sa vie.

Devenu prince de Galles, Charles entra pourtant sans peine dans les mœurs de sa nouvelle situation : il fut bientôt bon cavalier, bon chasseur, bon tireur, bon joûteur, adroit et hardi dans tous les exercices du

corps. Mais son naturel, en se développant, contrasta singulièrement avec le caractère et la cour du roi son père. Les bavardages familiers, les bouffonneries vulgaires lui déplaisaient souverainement. A la fois sérieux et romanesque, grave et inconsidéré, il avait à vingt ans un grand respect de lui-même, l'esprit élégant et imprévoyant, le goût des aventures nobles et l'aversion des moindres mécomptes.

Avec de telles dispositions d'esprit et de caractère, Charles dut être facilement entraîné dans une entreprise aventureuse qui fit un moment beaucoup de bruit en Europe et eut une influence considérable sur la destinée des personnages qui y jouèrent le rôle principal. Nous voulons parler du projet suggéré tout à coup à Charles par son favori Buckingham de se rendre incognito à Madrid, afin de faire plus sûrement réussir un projet de mariage du prince avec une infante espagnole, projet sérieusement débattu depuis quelque temps entre les cours de Londres et de Madrid.

Dans ses idées orgueilleuses, Jaques I[er] estimait qu'il n'y avait qu'une princesse espagnole ou une princesse française qui fût digne de devenir l'épouse de son fils, et il commença par demander la main d'une princesse d'au delà des Pyrénées. Mais pour se concilier la faveur de la cour de Madrid, il devait renoncer à secourir l'électeur palatin, son gendre, et à appliquer aux catholiques anglais les pénalités sévères portées par les lois de la reine Elisabeth. Jaques promettait tout ce qu'on voulait; mais le peuple anglais, très fortement prévenu contre le papisme, protestait

vivement contre ce mariage, et les négociations n'avançaient pas. C'est alors que dans sa rare infatuation de lui-même et dans sa présomption impertinente, le favori des deux princes se persuada qu'en se rendant lui-même en Espagne avec Charles, il mènerait promptement à bonne fin la grande affaire qui tenait tant à cœur au chef de la dynastie des Stuarts.

Les ancêtres du célèbre ministre et favori de Jaques I[er] et de Charles I[er] avaient suivi Guillaume le Conquérant en Angleterre, et appartenaient à la noble famille des Villiers, qui avait donné un ministre à Charles VI et fut immortalisée par l'illustre Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La mère du futur duc de Buckingham avait été cuisinière de sir Georges Villiers, qui, dès la mort de sa première femme, s'empressa de l'élever jusqu'à lui.

Restée veuve de bonne heure et ne possédant que de minces ressources pour élever convenablement Georges, son fils de prédilection, elle l'envoya d'abord dans une école de village, puis à Cambridge, où il resta jusqu'en 1610. Quand, par un second et surtout par un troisième mariage, elle fut arrivée à une position brillante, elle voulut que Parbeck-Georges, le héros de notre récit, allât se perfectionner à Paris, comme c'était alors la mode chez les jeunes seigneurs anglais. Il s'y adonna avec passion à ses exercices favoris, l'escrime et la danse, et quand il revint, au bout de deux ans, il passait pour un gentilhomme accompli ; toutes les grâces, toutes les séductions abondaient en lui ; il

ne lui manquait que la richesse, mais elle ne devait pas tarder à venir.

En 1614, tout en chassant et en buvant ce vin de Chypre dont il était si gourmet, le roi Jaques faisait une tournée dans le comté de Cambridge. Villiers se trouva pour la première fois sur son passage à Lindon, un rendez-vous de chasse, où il passa la nuit. Notre héros n'avait ce jour-là que des hauts-de-chausses assez râpés et un pourpoint noir troué au coude. Le monarque le remarqua néanmoins à cause de sa bonne mine. Sa mère, qui en fut informée, « sachant bien la grande vertu d'un bel habit, » prit soin de parer et de vêtir richement son beau Georges pour une autre entrevue qui eut lieu bientôt après. Georges figura comme acteur dans un drame burlesque joué à Cambridge devant le roi.

Cette fois la grâce de ses manières et la beauté de sa personne séduisirent tout à fait le *Salomon britannique*, qui voulut l'avoir auprès de lui, et le désigna pour remplacer le hautain Somerset, dont il commençait à se lasser. Dès ce jour, la fortune de Georges Villiers fut faite, et sa faveur alla croissant si rapidement que la virile épouse de Jaques, Anne de Danemark, qui passa sa vie à flatter son mari, quitte à se moquer de lui après sa mort, voyant de quel côté soufflait le vent et voulant gagner le nouveau favori, s'empressa de prendre ses intérêts en main et le fit déclarer chevalier.

Dès lors le favori fut tout ce qu'il voulut être. Il devint successivement baron, puis lord Blechly, vicomte

Villiers, comte de Buckingham, enfin marquis, puis plus tard duc, lord amiral, surintendant des forêts, premier ministre, etc. Il est superflu d'ajouter que sa famille partageait sa faveur : sa mère, ses frères remplissaient la cour, et le roi Jaques, qui avait toujours témoigné peu d'affection à ses propres enfants, n'était distrait que par la présence des neveux et nièces, des cousins et des cousines de son favori.

Après l'avoir ainsi comblé de titres, de richesses et de dignités, il songea à le marier. Il fit personnellement plusieurs démarches auprès des riches marchands de la cité. Après bien des recherches, il trouva l'héritière du comte de Rutland, lord Manners de Belvon, descendant des Plantagenets et possesseur de quatorze manoirs ou baronnies. Le mariage fut retardé par les prétentions exorbitantes de Buckingham, qui voulait 500 000 francs de dot, avec une rente annuelle de 100 000. La mère de Buckingham trouva moyen de vaincre la résistance du père en profitant habilement de l'admiration enthousiaste de la fille, Catherine, pour le vaniteux époux qu'elle ne cessa d'aimer passionnément toute sa vie.

Ce mariage permit à Buckingham de s'entourer d'une magnificence qui devait effacer celle qu'avaient autrefois déployée Becket et le pompeux cardinal Wolsey. Sa maison, appelée *York-House*, et précédemment habitée par Bacon, devint célèbre par les splendeurs dont elle fut le témoin. Le maréchal de Bassompierre y fut invité à un dîner féerique, où les mets descendaient du plafond dans une espèce de nuage, pendant

qu'autour de la table étaient des domestiques en costumes mythologiques, de façon à prêter toute l'illusion d'un ballet à ce festin, qui ne coûta pas moins de 150 000 francs. Le premier, il parcourut Londres dans une chaise à porteurs, nouveauté récemment venue de France, de même que son fils devait être plus tard le premier à introduire la calèche découverte. Son carosse était traîné par six chevaux.

C'est alors, en 1623, au plus fort de sa faveur, et lorsque toute l'Angleterre se préoccupait du projet de mariage de Charles avec une infante d'Espagne, que Buckingham suggéra au prince la romanesque fantaisie de partir incognito pour Madrid, afin d'y voir l'infante qu'on lui destinait. Les deux voyageurs n'eurent qu'à se louer de la courtoisie castillane. Aussi, pour paraître avec une splendeur digne de leur rang aux fêtes qui leur étaient données, Charles et Buckingham firent venir de Londres les plus riches parures et presque tous les bijoux de la couronne. Buckingham surtout prit à cœur d'éclipser tous les grands d'Espagne dans cette cour enrichie des trésors du Nouveau-Monde.

On le voyait errer dans les salles de bal avec des boutons de diamant, des rosettes de pierreries à son chapeau, des broderies de perles à sa cravate, tandis que d'autres perles plus petites étaient attachées à son pourpoint par un fil assez léger pour que le frôlement des robes de soie les fît tomber sur le tapis. Les grandes dames se baissaient alors pour les lui rendre, et le magnifique personnage les priait d'un air dégagé de les garder en souvenir de lui.

Le bruit de ces galanteries arriva bientôt en Angleterre et fit saigner le cœur de la pauvre Kate, comme le favori appelait sa femme. « Catherine, lui écrivait Jaques, s'est dépouillée de tous ses bijoux pour que vous pussiez vous en parer à la cour où vous êtes, et, si je ne l'en eusse empêchée, elle vous eût envoyé sa dernière épingle. » L'orgueil de Buckingham ayant été d'ailleurs porté à son comble par la dignité de duc que Jaques lui conféra alors, bien qu'il fût absent, son arrogance, ses manières libres et familières, ses airs de hauteur impertinente, ne tardèrent pas à choquer au plus haut degré la gravité castillane et à le brouiller en particulier avec le froid et cérémonieux premier ministre d'Espagne, le comte Olivarez. Dès lors les projets de mariage se trouvèrent singulièrement compromis, et il fallut bientôt les abandonner.

Ces projets, au reste, n'avaient jamais eu de grandes chances de succès. L'infante Marie-Anne avait alors dix-sept ans; petite, assez grasse, elle avait les cheveux blonds, les lèvres un peu fortes, selon le type de la maison d'Autriche. Le prince n'eut avec elle que des rapports rares et courts, même quand, logé au palais, il la vit de plus près et plus souvent, l'étiquette de la cour et les mœurs espagnoles ne permettant pas entre eux des communications fréquentes et franches. Il lui faisait une cour assidue, l'attendait pour la voir à l'entrée et à la sortie des églises; mais ni ses actes, ni ses lettres ne témoignent que son cœur ait été sérieusement engagé.

Les principales difficultés qui entravaient les négo-

ciations étaient cependant religieuses : le pape ne pouvait accorder la dispense qu'on réclamait de lui que si l'Angleterre promettait de mettre fin à toutes persécutions contre les catholiques et si une entière liberté était accordée à l'infante pour son culte. Mais, tout cela soulevait de vives réclamations en Angleterre et Jaques hésitait, ne concluait pas.

Aux difficultés politiques de la religion vinrent d'ailleurs se joindre, comme nous l'avons dit, toutes sortes de difficultés provenant des personnes. Ainsi, par l'ensemble de ses manières, Buckingham déplut souverainement aux Espagnols. Il restait souvent couvert quand son prince était tête nue, et assis quand son prince était debout. Tout à coup, et n'importe devant qui, il faisait des pas de danse, ou marmottait entre ses dents des fins de sonnets. Un jour, il donna un démenti au comte Olivarez en présence de toute la cour.

Les Anglais de sa suite étaient encore plus impertinents que lui : ils se moquaient de l'orgueil espagnol dans la pauvreté espagnole ; ils passaient leur temps à jouer aux cartes, ne trouvant, disaient-ils, à Madrid, rien de plus agréable à faire ; ils affichaient pour les croyances et les cérémonies religieuses de l'Espagne un mépris ironique, et unissaient ainsi, dans une même aversion pour eux, le clergé, la cour et le peuple. Le confesseur de l'infante, par exemple, était tellement opposé à cette union qu'il en détournait ardemment sa jeune pénitente : « Savez-vous, lui disait-il, quel malheur et quelle malédiction vous encourrez ?

Vous aurez constamment près de vous un homme condamné aux feux de l'enfer! » L'infante s'épouvantait, devenait mélancolique, et évitait soigneusement le prince, qui persistait à la rechercher sans l'aimer et sans en être aimé.

Pourtant, sur l'ordre de Jaques, les deux jeunes gens quittèrent Madrid en assez bons termes avec le roi, qui les accompagna jusqu'à l'Escurial. Mais ils sentaient bien au fond que tout était fini, et Buckingham n'eut pas de repos qu'il n'eût déterminé Jaques et les ministres à une rupture complète du mariage espagnol. En cela il se rencontrait avec l'opinion publique d'Angleterre, et il put goûter alors pour quelque temps les jouissances d'une popularité réelle.

Le mariage espagnol étant abandonné, on se tourna vers la France. Les ouvertures qui furent alors faites à la cour de Louis XIII furent accueillies avec empressement par le roi, et plus encore par la belle et ardente fille d'Henri IV, Henriette-Marie, qui, en apprenant le voyage de Charles en Espagne, avait déjà dit naïvement « qu'il n'avait pas besoin d'aller si loin chercher une épouse. »

Quelques jours avant la cérémonie du mariage, Jaques Ier était mort, toujours maniaque et pédant, trouvant du temps pour écrire un traité contre le tabac et un autre sur la *Démonologie* (les mauvais esprits), pour brûler deux mille femmes accusées de sorcellerie et mériter ainsi le titre de *Marteau des sorcières*, dont il se montrait tout glorieux.

Ce fut le duc de Buckingham que Charles chargea

d'aller chercher en France la nouvelle reine d'Angleterre, et il ne négligea pas cette occasion d'éclipser par sa magnificence tous les ambassadeurs anglais qui l'avaient précédé en France. Les diamants de la couronne furent de nouveau mis à sa disposition. Sa suite se composait de huit nobles titrés, six gentilshommes non titrés, vingt-quatre chevaliers ayant chacun six pages et six laquais. Au service personnel du duc étaient attachés vingt yeomen, servis par soixante-dix grooms, trente femmes, deux chefs de cuisine, vingt-cinq aides-cuisiniers, quatorze servantes, cinquante ouvriers et manœuvres, vingt-quatre valets de pied, six piqueurs, dix-huit postillons et vingt valets d'écurie. En tout, Buckingham comptait huit cents personnes à sa suite, et Louis XIII demanda en plaisantant s'il ne lui faudrait pas quitter le Louvre pour faire place au duc et à sa suite envahissante.

Buckingham avait trois costumes, dont le plus riche, en velours glacé et brodé de diamants, ne valait pas moins de deux millions de francs. En quittant Paris, il emporta, dit-on, des cadeaux pour une valeur de deux millions; mais quand, au moment du départ, il voulut enrichir de ses présents les gens de la maison du duc de Chevreuse, chez qui il avait logé, ni son hôte, ni aucun de ses serviteurs ne voulurent rien accepter. On peut lire dans le *Mercure français* (journal fondé en 1607) le détail des fêtes splendides données au moment de ce mariage à la cour de France, et qui furent embellies par la présence des trois reines et de Buckingham, que Louis XIII déclarait être le premier

des gentilshommes anglais qu'il eût encore vus. C'est alors que le duc s'éprit pour la reine Anne d'Autriche de cette vive passion dont certains romanciers ont tant parlé, et qui obligea Richelieu, le tout puissant ministre de Louis XIII, de lui interdire absolument l'accès du territoire français.

Mais Buckingham n'eut dès lors qu'une idée, celle de revenir dans le pays d'où le bannissait la haine du premier ministre français. Pour cela, il promit du secours aux habitants de la Rochelle révoltés, espérant, après la guerre, aller à Paris comme négociateur de la paix. Lui-même se mit à la tête de cette expédition, qui ne fut pas heureuse. Il perdit beaucoup d'hommes dans l'attaque du fort Saint-Martin (île de Ré), sans réussir à s'en emparer.

Cet échec diminua beaucoup sa popularité. On alla même jusqu'à le considérer comme le malin esprit qui s'interposait entre le roi et son peuple. Un placard affiché aux portes du palais portait, en effet, ces mots : « Qui gouverne le royaume ? le roi. — Qui gouverne le roi ? le duc. — Et qui gouverne le duc ? le diable. »

Pour relever son crédit par le prestige d'une victoire, il décida une seconde expédition en faveur de la Rochelle, résolu à périr ou à triompher. La veille de l'embarquement, il était à Portsmouth, causant avec le colonel Fryar, quand John Felton, entrant sans bruit dans sa chambre, lui enfonça son poignard dans le cœur. Ce n'était point par un sentiment de vengeance, mais uniquement par fanatisme, et pour frapper l'homme que le parlement avait déclaré l'*en-*

nemi de la nation. La terrible révolution qui devait faire tomber la tête de Charles Ier avait commencé, et Buckingham, le conseiller habituel des mesures les plus impopulaires, devait être l'une des premières victimes du mécontentement universel.

XX

INCIDENTS ROMANESQUES

de la fuite du roi Charles II.

De faute en faute et d'échec en échec, le malheureux Charles Ier, après avoir exaspéré ses sujets par la violation de leurs privilèges et la négation de leurs libertés religieuses, s'était vu condamner à mort par le parlement et avait porté sa tête sur l'échafaud. (1649.) Aussitôt que cette fatale nouvelle lui fut portée en Hollande, où il s'était réfugié, son fils Charles, prince de Galles, prit le titre de roi et entra en négociation avec les Ecossais, qui se repentaient amèrement d'avoir livré son père aux Anglais et d'avoir ainsi causé indirectement sa mort. Homme léger et dissolu, il lui répugnait de souscrire aux principes sévères du *covenant*, base de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse; néanmoins, il finit par se soumettre à toutes les conditions qui lui furent imposées, et il subit même d'assez bonne grâce, à son arrivée en Ecosse, les lon-

gues remontrances des ministres sur les vices et les débordements de sa cour.

En apprenant que les Ecossais venaient de rappeler Charles II, le parlement d'Angleterre ordonna à Cromwell, son meilleur général, de marcher contre eux avec sa petite armée de vétérans. Le *lord-lieutenant*, comme on l'appelait, parvint sans combattre jusqu'à Edimbourg, où l'armée écossaise s'était retranchée, bien décidée à refuser la bataille et à obliger Cromwell, par la famine, de se retirer d'un pays dévasté d'avance et à dessein.

Déjà les troupes anglaises, en proie aux maladies et à d'affreuses privations, s'étaient retirées à *Dunbar*, la nombreuse armée écossaise leur coupant la retraite et se tenant retranchée sur les hauteurs inattaquables de Lammermoor, lorsque les délégués du parlement et de l'Eglise d'Ecosse contraignirent leur commandant, Lesley, à en venir au combat. « Dieu les livre entre nos mains! » s'écria Cromwell, dès qu'il vit l'armée ennemie descendre dans la plaine, et, quoique inférieur de moitié en forces, il fit faire aussitôt la prière et donna tous les ordres pour la bataille. « Que Dieu se lève et ses ennemis seront dispersés! » s'écria-t-il en ébranlant ses régiments d'élite, et avant neuf heures du matin, le 3 septembre 1650, 3000 Ecossais tués jonchaient le champ de bataille; plus de 10000 avaient été pris, ainsi que toute l'artillerie, tous les bagages et au moins 200 drapeaux. En ce moment le général, faisant faire halte à ses troupes victorieuses, entonna un Psaume d'actions de grâce (le CXVII^{e}) en

l'honneur de Celui duquel il déclarait tenir tous ses succès.

Après cela, tandis que Cromwell s'emparait d'Edimbourg et faisait le siège de son château, Charles II, échappé enfin à la surveillance du clergé, se faisait couronner solennellement dans Scone, et obtenait du parlement écossais une nouvelle armée, avec laquelle il se hâta de marcher contre les Anglais, privés en ce moment de leur habile général par une fort grave maladie. Mais bientôt Cromwell ayant reparu à la tête de ses troupes, il réussit, par d'adroites manœuvres, à couper au roi toutes ses communications avec le nord, et il ne resta dès lors à Charles II d'autres ressources que de se jeter sur le nord de l'Angleterre, en appelant tous les royalistes mécontents à se grouper autour de sa personne.

Aussitôt, laissant le général Monck avec une partie de son armée pour contenir l'Ecosse, le lord-lieutenant se mit à la poursuite de Charles, et l'atteignit, le 3 septembre 1651, à Worcester, ville industrieuse et commerçante sur la Saverne, à peu près au centre de l'Angleterre.

Dans cette journée, le jeune Charles montra une grande bravoure et paya noblement de sa personne. Un moment les puritains de Cromwell plièrent et perdirent même leurs canons; mais ils ne s'en battirent pas moins avec la fureur du désespoir, et quand ils n'eurent plus de munitions, ils luttèrent encore avec la crosse de leurs fusils. C'était le moment pour Lesley de charger avec la cavalerie écossaise; mais il hé-

sita, et un moment après c'était trop tard : les royalistes ouvrirent leurs rangs et s'enfuirent en désordre vers la ville.

Entraîné par eux, Charles aurait été pris, si l'un des habitants n'avait fait renverser devant la porte une lourde charrette de foin, qui en obstrua l'entrée, de manière que les chevaux ennemis ne pussent y pénétrer. Le roi, qui devançait les cavaliers de Cromwell seulement de quelques pas, mit pied à terre, et entra dans la ville en rampant sous le foin. Aussitôt qu'il fut dans les murs, il se fit redonner un cheval et parcourut les rues, son chapeau à la main, suppliant ses partisans de reprendre courage et de recommencer le combat; mais la déroute était déjà générale, ses exhortations inutiles, et à six heures du soir, il dut tourner le dos à Worcester et se mettre en route sans trop savoir de quel côté il allait porter ses pas.

Alors commença la fameuse *fuite de Charles II*, l'épisode peut-être le plus romanesque de l'histoire d'Angleterre. Il erra, en effet, pendant quarante-deux jours à travers le pays, traqué de toutes parts par d'innombrables agents, et successivement caché dans huit asiles différents. Quarante-cinq personnes au moins surent qui il était et où il était, et cependant pas une ne trahit, même par une indiscrétion, le secret de sa présence ou de ses mouvements.

Le 4 septembre, au point du jour, Charles arriva aux *Dames-Blanches*, ancien monastère devenu la demeure de M. Giffard, gentilhomme catholique. Celui-ci, sans perdre de temps, fit appeler cinq paysans, les

frères Penderel, ses fermiers, et leur confia le roi en les rendant responsables de sa vie. Ils prirent Charles et l'emmenèrent à Boscobel-House, leur chaumière, après l'avoir déguisé aussi complètement que possible.

Il fallut d'abord mettre de côté le ruban bleu, les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Georges, de la Jarretière, etc. La longue chevelure noire du jeune monarque fut coupée à la manière des paysans, son visage et ses mains furent barbouillés de suie. Il dut échanger ses fins vêtements contre une chemise en grosse toile, un costume de campagnard en drap vert tout crasseux et un pourpoint de cuir.

Tandis qu'on est occupé à le déguiser, on annonce que l'ennemi est dans le voisinage, et Charles doit aller chercher un asile dans la partie la plus touffue de la forêt voisine. La pluie tombe à torrents sur le royal prisonnier, qui s'assoit grelottant au pied d'un arbre. Richard Penderel lui procure une couverture, tandis que sa belle-sœur, la bonne femme Yates, lui apporte du pain, du lait, du beurre et des œufs.

— N'est-ce pas, bonne femme, lui dit Charles, vous serez fidèle à un *cavalier* (royaliste) malheureux?

— Oui, monsieur, je mourrai plutôt que de vous découvrir.

Sur la brune, Charles et son guide sortirent furtivement du bois avec l'intention de se diriger vers le pays de Galles. Arrivés sur les bords de la Saverne, ils eurent un moment de grande angoisse. Ils s'étaient approchés d'un moulin où étaient cachés plusieurs

personnages importants de l'armée royale, ce qui était cause que le meunier était sur ses gardes.

— Qui va là? s'écria-t-il en entendant du bruit.

— Des voisins qui rentrent chez eux, répondit Penderel.

— Si vous êtes des voisins, arrêtez-vous; sinon je vous assomme.

Ils s'enfuirent à toutes jambes, et durent passer à gué un ruisseau, ce qui contribua beaucoup à blesser les pieds du roi.

On arriva sans accident vers minuit à Madeley, demeure de M. Wolfe, et pour être plus en sûreté, le roi, fatigué, passa la nuit et toute la journée suivante dans un grenier à foin.

Il fallait renoncer à se rendre dans le pays de Galles, l'ennemi ayant établi sur la Saverne des postes qu'il était impossible d'éviter. Un peu avant la nuit, Charles et son guide battirent en retraite jusqu'à Boscobel, après que les mains et le visage du roi eurent été brunis avec des feuilles de noyer. Pour éviter leur ami le meunier, ils furent obligés de traverser le cours d'eau qui alimentait le moulin. Charles y entra le premier, car il savait nager, et il fit passer son guide.

Vers cinq heures du matin, ils atteignirent le bois de Boscobel, où le roi trouva le major Carlis, qui avait commandé les enfants perdus à la bataille de Worcester. Le roi et lui montèrent dans un chêne touffu. A travers ses branches épaisses et ses feuilles jaunies par les brises d'automne, ils apercevaient les habits rouges de leurs ennemis passant au-dessous d'eux et furetant

dans tous les coins du bois. La nuit vint bientôt les délivrer, et ils revinrent à Boscobel-House, où la femme de William Penderel, la bonne Jeanne, servit au roi des poulets pour son souper.

En soupant, on tint conseil au sujet des vivres pour le jour suivant, et le major Carlis proposa une expédition contre une bergerie des environs, expédition qui s'exécuta avec succès le lendemain matin : le major tua un mouton avec son poignard, et William le rapporta en triomphe. Le jour suivant était un dimanche, et le roi le passa à cuire des côtelettes et à faire ses dévotions.

Après avoir tenu conseil sur ce qu'il y avait à faire, Charles se décida à se rendre chez le colonel Lane, à Bentley, où il devait retrouver lord Wilmot, un de ses courtisans. Il se sépara avec douleur des cinq frères Penderel qui, après avoir exposé leur vie pour lui, l'accompagnèrent jusqu'à sa nouvelle destination.

Il se mit en route par une nuit sombre et pluvieuse, mais il eut lieu de se féliciter de n'avoir pas renvoyé au lendemain, car, aussitôt après son départ, deux détachements ennemis vinrent fouiller la maison dans tous les coins et recoins, enlever toutes les provisions du pauvre William Penderel et menacer sa vie. La même chose était déjà arrivée chez M. Giffard, à la Maison-Blanche, où l'on avait arraché jusqu'au lambrissage dans l'espoir de découvrir le fugitif.

Charles Stuart était sauvé pour le moment, mais il allait entrer dans une nouvelle série d'aventures, afin d'essayer de gagner un port de mer de la France.

Il avait été convenu à Bentley que le roi passerait pour un serviteur de la fille du colonel Lane, muni d'un sauf-conduit de l'ennemi, et qu'il tâcherait de gagner un port de mer. Aussi, le mercredi matin, nous trouvons Charles transformé en Will Jackson, domestique vêtu d'une livrée en drap gris. Le prince ne joua pas bien son nouveau rôle; car, en aidant miss Lane à se mettre en selle, il se trompa de main, ce qui fit rire de bien bon cœur, à ses dépens, la vieille dame Lane.

La petite bande se mit en route cependant, composée de miss Jane Lane avec Will Jackson à cheval devant elle, d'un de ses parents, M. Lascelles, de M. et Mme Pètro qui se rendaient à leur maison de campagne du Buckinghamshire. Ils n'étaient pas loin, lorsque le cheval de miss Lane perdit un fer, que le roi fut obligé de faire remettre. Charles se rendit à la forge la plus voisine, et lia bientôt conversation avec le maréchal ferrant, qui se lamentait de ce que « ce coquin de Charles Stuart était encore en liberté. »

— Vous avez raison, répliqua le roi, si ce coquin était pris, il mériterait plus qu'un autre d'être pendu, pour avoir introduit les Ecossais en Angleterre.

Le cheval est referré et l'on arrive sans encombre à Wooton, à six ou sept milles de Stratford-sur-Avon. Ici eut lieu la rencontre d'un détachement de cavalerie au milieu duquel le roi voulait passer, mais M. Pètro s'y refusa, et l'on s'engagea dans un chemin moins direct. Les bords de la route étaient çà et là couverts de primevères qui brillaient au soleil; les chatons des

noisetiers se balançaient en gerbes dorées, tandis que leurs touffes roses étincelaient comme des rubis. L'arbre de Wooton-Road sous lequel le roi dut passer cette journée n'a été abattu que depuis peu de temps.

A Stratford, M. et Mme Pètro, ignorant encore que Will Jackson n'était autre que Charles II, continuèrent leur route jusqu'au comté de Buckingham. Miss Lane et sa société allèrent s'établir à Long-Marston, à environ trois milles ouest de Stratford, dans la maison de M. Tombs, qui était très lié avec sa famille. Will Jackson, pour continuer son rôle, se tenait dans la cuisine, et la servante, occupée à préparer le souper pour les amis de son maître, le pria de monter la rôtissoire. Will Jackson essaya de faire ce qu'on lui commandait, mais il s'y prit mal; aussi la servante lui dit-elle d'un ton courroucé :

— D'où sortez-vous donc que vous ne savez pas monter une broche?

Will Jackson fit une réponse des plus satisfaisantes pour la fille, mais qui pour nous a le grave tort d'être un mensonge.

— Je suis, dit-il, le fils d'un pauvre fermier du colonel Lane; nous mangeons rarement de la viande rôtie, et nous ne nous servons pas de broche.

La maison où ce fait s'est passé appartient toujours à la même famille, et les habitants du village l'appellent encore « le vieux roi Charles. » Ils racontent aussi l'histoire de la cuisinière à leur façon :

— Le roi, disent-ils, serré de près par les soldats qui étaient à sa recherche, s'élança dans la maison et

ne s'arrêta qu'à la cuisine, où il exposa sa situation périlleuse à la servante, qui le mit immédiatement à tourner la broche. Les soldats se précipitèrent sur ses traces ; le roi, saisi d'effroi, se retourna ; mais la cuisinière, avec une merveilleuse présence d'esprit, le frappa de son écumoire en s'écriant : « Allons, continuez votre besogne au lieu d'avoir le nez en l'air. » La manœuvre réussit, et les soldats allèrent poursuivre ailleurs leurs recherches. Quoi qu'il en soit de ce récit, la vieille broche est encore accrochée près du foyer, et d'après sa construction, on peut s'assurer qu'un plus adroit que Charles serait bien embarrassé pour la monter.

De Long-Marston, le roi et ses compagnons allèrent jusqu'à Cirencester, où ils passèrent la nuit, et de là à Abbosleigh, résidence des Nortons, en passant par Bristol. Pour plus de sécurité, Charles fit semblant d'être malade à Abbosleigh. Le sommelier, néanmoins, qui avait autrefois fait partie de la maison de Charles I, reconnut le fils de son ancien maître. Lord Wilmot arriva dans le voisinage, mais, par surcroît de précaution, ne se montra pas.

Bientôt toute espérance de pouvoir s'embarquer à Bristol étant perdue, grâce à la vigilance de l'ennemi, il fut décidé que Charles se rendrait à Trent-House, habitation du colonel Wyndham. Celui-ci, averti par lord Wilmot, accourut à la rencontre du roi, après avoir confié le secret à sa femme, à sa nièce, Juliana Coningsby, et à quelques-uns de ses domestiques. Charles demeura enfermé à Trent, dans une chambre

secrète qui dominait tout le village. Il entendit l'un des soldats de Cromwell se vanter d'avoir tué le roi de ses propres mains; il pouvait aussi voir les feux de joie que le peuple avait allumés dans son allégresse, et entendre en son honneur sonner le glas funèbre dans le clocher de l'église.

Le colonel Wyndham partit ensuite pour Lyme, où, par l'entremise de son ami, le capitaine Ellesden, il convint avec Lymbry, patron d'un cabotier, de transporter quelques royalistes de Charmouth en France, tandis que Péter, domestique du colonel, louait un appartement dans une auberge de Charmouth, pour de prétendus nouveaux mariés venant de Devonshire. Dès le 23 septembre, tous les arrangements étant faits, miss Jane Lane prit congé du roi, le croyant désormais en sûreté, et celui-ci partit pour Charmouth, ayant pris en croupe Juliana Coningsby. Quand ils arrivèrent, l'heure fixée pour leur embarquement avait sonné, mais point de bateau, et l'on ne savait à qui demander des explications.

Lymbry, le patron du vaisseau, avait caché ses projets de départ à sa femme; mais celle-ci, en le voyant prêt à s'éloigner, lui demanda pourquoi il s'embarquait sans cargaison. Il répondit que le capitaine Ellesden lui procurerait plus de profit que toutes les cargaisons du monde. Alors la femme, qui revenait de la foire de Lyme, où elle avait lu qu'une récompense de 25000 francs était promise à celui qui arrêterait le roi, tandis que de terribles menaces étaient faites à ceux qui donneraient asile aux membres du parti

royaliste, la femme, disons-nous, supplia son mari de ne pas se compromettre, et voyant ses remontrances inutiles, aidée de ses deux filles, elle l'enferma dans une chambre, le menaçant d'aller le dénoncer sur-le-champ, s'il ne demeurait en repos. Lorsque la marée fut basse, elle lui rendit sa liberté.

Ne pouvant s'embarquer à Charmouth, le roi et le colonel gagnèrent Bridport, alors rempli de matelots et de soldats. Charles fit son chemin à travers la foule assemblée à la porte des tavernes, plaisantant avec les soldats, éludant adroitement les questions d'un palefrenier, qui était sûr de l'avoir déjà vu quelque part.

A peine était-il sorti de Bridport, que l'alarme fut donnée. Le forgeron appelé à referrer le cheval de lord Wilmot, fit la remarque que les trois fers de cet animal lui avaient été mis dans trois comtés différents et l'un d'eux dans le Worcestershire ; le vieux palefrenier républicain avait observé que les chevaux étaient restés sellés et bridés toute la nuit dans l'écurie. L'alarme fut donc donnée et un piquet de cavalerie lancé à la poursuite des personnages suspects. Heureusement pour eux, en sortant de Bridport, ils avaient pris un sentier de traverse, et le lendemain matin ils revinrent à Trent-House, ayant renoncé à s'embarquer sur la côte du comté de Dorset.

Le 6 octobre, Charles repartit, monté en croupe avec Juliana Coningsby, afin de se rapprocher de la côte de Sussex. Il deméura caché pendant cinq jours à Hele-House, chez une veuve royaliste qui, dans son enthousiasme, lui fit d'abord un accueil passablement

compromettant. Le 13 octobre, il se remit en route, gagna Hambledon, dans le Hampshire, où il fut reçu et rejoint par plusieurs amis, et enfin le surlendemain il s'embarqua à Horcham sur un bateau de pêche, aborda sur les côtes de Normandie et de là se rendit à Paris.

Un peu plus tard, les Anglais l'invitèrent à remonter sur le trône de ses pères, mais, par son immoralité et son manque de patriotisme, il se montra bien indigne de l'amour et du dévouement que le peuple lui avait montrés dans ses jours de malheur. Son frère, Jacques II, qui lui succéda, se fit bientôt chasser du trône et les derniers Stuarts moururent dans l'exil.

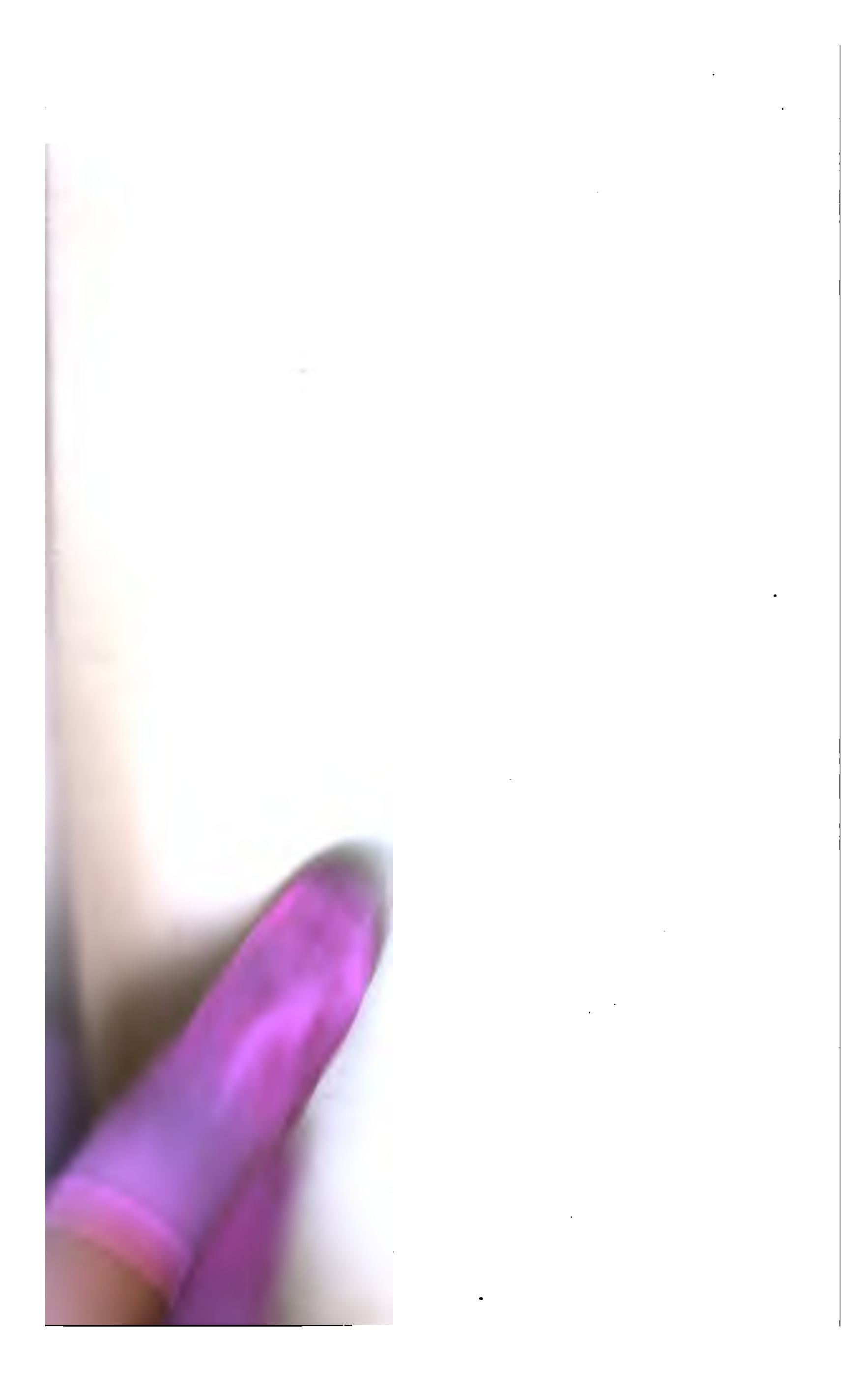
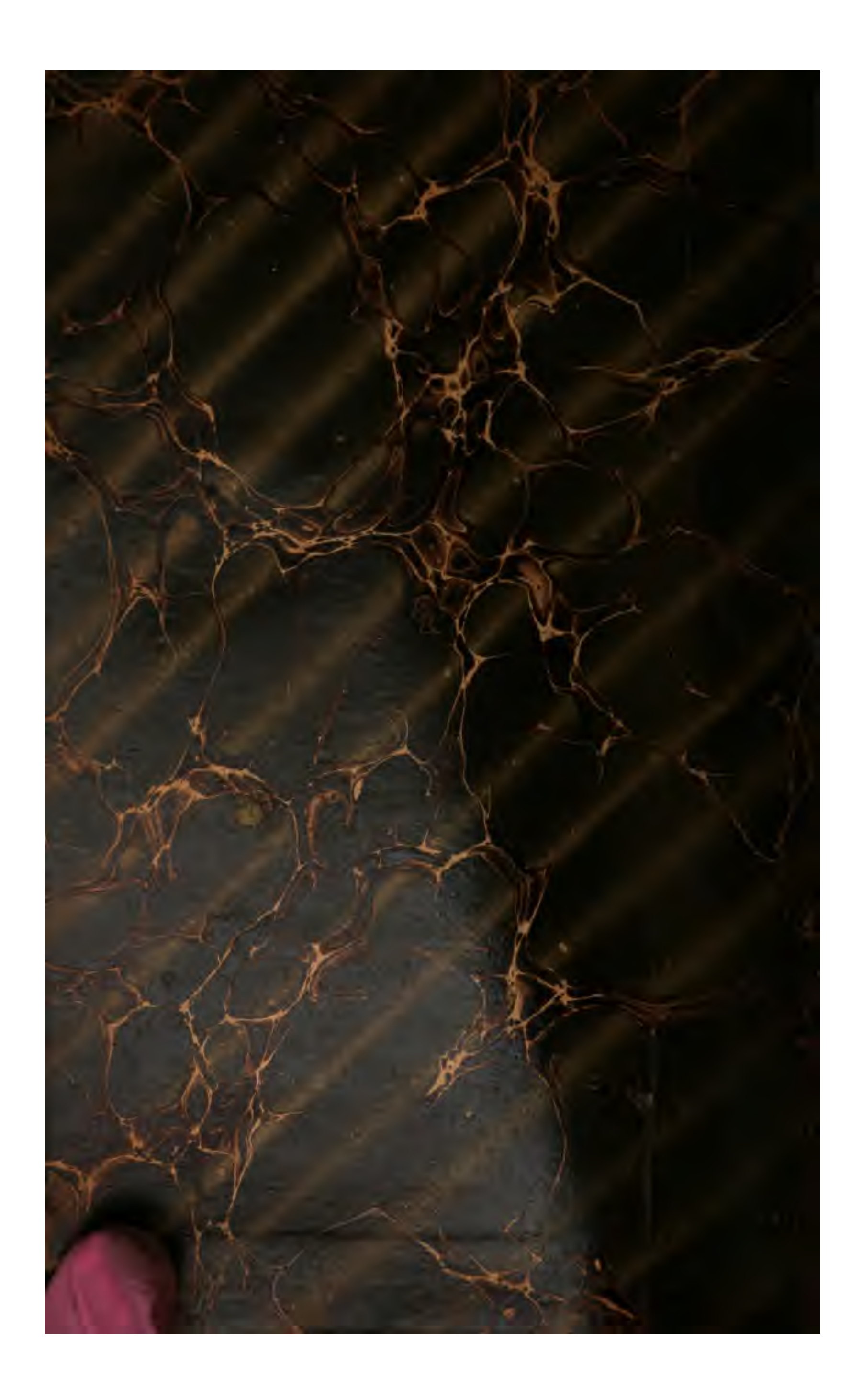


TABLE DES MATIÈRES








H 1128.81
Scenes memorables de l'histoire d
Widener Library 006854241
3 2044 088 050 661